This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

THÉATRE
DE
REGNARD.

TOME SECOND.

THÉATRE

DE

REGNARD;

NOUVELLE ÉDITION,

Revue, exactement corrigée, & conforme à la repréſentation.

TOME SECOND.

A LONDRES.

M. DCC. LXXXIV.

LE

DISTRAIT,

COMÉDI

PERSONNAGES.

LÉANDRE, Diſtrait.

CLARICE, Amante de Léandre.

Madame GROGNAC.

ISABELLE, Fille de Madame Grognac.

LE CHEVALIER, Frere de Clarice, & Amant d'Iſabelle.

VALERE, Oncle de Clarice & du Chevalier.

LISETTE, Servante d'Iſabelle.

CARLIN, Valet de Léandre.

UN LAQUAIS.

La Scene eſt à Paris, dans une maiſon commune.

LE DISTRAIT, COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

VALERE, Mad. GROGNAC.

VALERE.

Quoi ! toujours oppoſée à toute une famille?

Mad. GROGNAC.

Oui.

VALERE.

Vous ne voulez point marier votre fille ?

Mad. GROGNAC.

Non.

VALERE.

Quand on vous parle, on vous met en courroux.

Mad. GROGNAC.

Oui.

VALERE.

Vous ne prendrez point des ſentimens plus doux ?

Mad. GROGNAC.

Non.

VALERE.

Fort bien ! Non, oui, non : beau diſcours ! Vos répliques
Me paroiſſent, pour moi, tout-à-fait laconiques.
Mais, pour mieux raiſonner avec vous là-deſſus,
Et pour rendre un moment le diſcours plus diffus,
Dites-moi, s'il vous plaît, la véritable cauſe
Qui vous fait rejeter les partis qu'on propoſe ?
Ce fameux Partiſan, par exemple, pourquoi...

Mad. GROGNAC.

Hé fi donc, Monſieur ! fi donc ! vous radotez, je croi ;
Il eſt trop riche.

VALERE.

Ah ! ah ! nouvelle eſt la maxime.

Mad. GROGNAC.

Gagne-t-on en cinq ans un million ſans crime ?
Je hais ces fort-vêtus, qui, malgré tout leur bien,
Sont un jour quelque choſe, & le lendemain rien.

VALERE.

Et ce jeune Marquis, cet homme d'importance,
Vous ne lui pouvez pas reprocher ſa naiſſance ;
Il a les airs de Cour, parle haut, chante, rit ;
Il eſt bien fait, il a du cœur & de l'eſprit.

Mad. GROGNAC.

Il eſt trop gueux.

VALERE.

Fort bien ! la réponſe eſt honnête ;
Et vous avez toujours quelque défaite prête.

Il s'offre deux partis, vous les chaſſez tous deux :
Le premier eſt trop riche, & le ſecond trop gueux.
Dans vos bruſques humeurs je ne puis vous comprendre.
Comment prétendez-vous que ſoit fait votre gendre?

Mad. GROGNAC.

Je prétends qu'il ſoit fait comme on n'en trouve point.
Qu'il ſoit poſé, diſcret, accompli de tout point ;
Qu'il ait, avec du bien, une honnête naiſſance ;
Qu'il ne faſſe point voir ces traits de pétulance,
Ces actions de fou, ces airs évaporés,
Dignes productions des cerveaux mal timbrés ;
Qu'il ait auprès du ſexe un peu de politeſſe ;
Qu'il mêle à ſes diſcours certain air de ſageſſe ;
Qu'il ne ſoit point enfin, pour tout dire de lui,
Comme les jeunes gens que je vois aujourd'hui.

VALERE.

Cet homme à rencontrer ſera très-difficile.
Et, ſi vous le trouvez, je vous tiens fort habile.
Vous nous en faites voir un rare & beau portrait ;
Et ſi vous ne voulez de gendre qu'ainſi fait,
Quoiqu'Iſabelle ſoit & riche, & de famille,
Elle court grand haſard de vivre & mourir fille.

Mad. GROGNAC.

Non : Léandre eſt l'époux que je veux lui donner.

VALERE.

Léandre !

Mad. GROGNAC.

Ce parti ſemble vous étonner :
Mais c'eſt un fait, Monſieur, dont peu je me ſoucie,
Et je le trouve, moi, ſelon ma fantaiſie.

D I

C

LE
DISTRAIT,
COMÉDIE.

Répondez ſeulement à ce que l'on ſouhaite.
Que fait ma fille ?

LISETTE.

Elle eſt, Madame, à ſa toilettte.

Mad. GROGNAC.

Toujours à ſa toilette, & devant un miroir ?
Voilà tout ſon emploi du matin juſqu'au ſoir.

LISETTE.

Vous parlez bien à l'aiſe, avec votre cenſure.
Il m'a fallu trois fois réformer ſa coëffure.
Nous avons toutes deux enragé tout le jour
Contre un maudit crochet qui prenoit mal ſon tour.

Mad. GROGNAC.

Belle occupation ! vraiment, qu'elle deſcende.
Dites-lui de ma part qu'ici je la demande.

LISETTE.

Je vais vous l'amener.

SCENE III.

VALERE, Mad. GROGNAC.

VALERE.

N'ALLEZ pas la gronder,
Ni par votre air ſévere ici l'intimider.

Mad. GROGNAC.

Mon dieu ! je ſais aſſez comme il faut ſe conduire,
Et je ne dirai rien que ce qu'il faudra dire.
La voilà. Vous verrez quels ſont ſes ſentimens.

SCENE IV.

ISABELLE, LISETTE, Mad. GROGNAC, VALERE.

Mad. GROGNAC, *à Iſabelle.*

VENEZ, Mademoiſelle, & ſaluez les gens.
(*Iſabelle fait la révérence.*)

Mad. GROGNAC.

Plus bas. Encor plus bas. O ciel, quelle ignorance!
Ne ſavoir pas encor faire la révérence,
Depuis trois ans & plus qu'elle apprend à danſer!

LISETTE.

Son maître tous les jours vient pourtant l'exercer:
Mais que peut-on apprendre en trois ans?

Mad. GROGNAC, *à Liſette.*

A ſe taire.

LISETTE, *bas.*

Elle a bien aujourd'hui l'eſprit atrabilaire.
(*Haut.*)
Nous attendons encore un maître Italien,
Qui doit venir tantôt.

Mad. GROGNAC, *à Liſette.*

Je vous le défends bien.
Je ne veux point chez moi gens de cette ſéquelle;
Ce ſont courtiers d'amour pour une Demoiſelle.
(*à Iſabelle.*)
Levez la tête. Encor. Soyez droite. Approchez.

Faut-il tendre toujours le dos quand vous marchez ?
Préſentez mieux la gorge, & baiſſez cette épaule.

LISETTE, *à part.*

C'eſt du ſoir au matin un éternel contrôle.

Mad. GROGNAC, *à Iſabelle.*

Avancez, s'il vous plaît, & répondez à tout.
Parlez. Le mariage eſt-il de votre goût ?

(*Iſabelle rit.*)

VALERE.

Elle rit. Bon, tant mieux ; j'en tire un bon augure.

LISETTE.

Voilà ce qui s'appelle un ris d'après nature.

Mad. GROGNAC, *à Iſabelle.*

Quoi ! vous avez le front de rire, & devant nous !
Vous ne rougiſſez pas quand on parle d'époux !

ISABELLE.

J'ignorois qu'une fille, au mot de mariage,
D'une prompte rougeur dût couvrir ſon viſage.
Je dois vous obéir ; & quand je l'entendrai,
Puiſque vous le voulez, d'abord je rougirai.

LISETTE, *à part.*

Quel heureux naturel !

Mad. GROGNAC, *à Iſabelle.*

Les époux ſont bizarres,
Brutaux, capricieux, impérieux, avares :
On devroit s'en paſſer, ſi l'on avoit bon ſens.

ISABELLE.

N'étoient-ils pas ainſi tous faits de votre tems ?
Vous n'avez pas laiſſé d'en prendre un étant fille.

Mad. GROGNAC.

Vous êtes dans l'erreur. Rodillard de Choupille,
Noble au bec de corbin, grand Gruyer de Berry,

Et qui fut votre pere, étant bien mon mari,
M'enleva malgré moi; ſans cela, de ma vie,
De me donner un maître il ne m'eût pris envie.

LISETTE.

La même choſe un jour pourra nous arriver.

ISABELLE.

On ne fait donc point mal à ſe faire enlever?

Mad. GROGNAC.

Hé bien! vit on jamais un eſprit plus reptile?
Puis-je avoir jamais fait une telle imbécille?
C'eſt une groſſe bête, & qui n'eſt propre à rien.

LISETTE, *à part.*

Elle eſt bien votre fille, & vous reſſemble bien.

Mad. GROGNAC, *à Liſette.*

Euh! Plaît-il?

LISETTE.

Vous m'avez ordonné le ſilence.

Mad. GROGNAC.

Vous pourriez à la fin laſſer ma patience.

VALERE, *à Mad. Grognac.*

Je veux plus doucement la ſonder ſur ce point.
(*à Iſabelle.*)
Voulez-vous un mari?

ISABELLE.

Je n'en demande point:
Mais s'il s'en rencontroit quelqu'un qui pût me plaire,
Je pourrois l'accepter, ainſi qu'a fait ma mere.

Mad. GROGNAC, *à Iſabelle.*

Comment donc?

VALERE, *à Mad. Grognac.*

Avec elle agiſſons ſans aigreur.

(*à Iſabelle.*)
Çà, dites-moi, quelqu'un vous tiendroit-il au cœur?

ISABELLE.

Ah!

LISETTE, *à Iſabelle.*

Bon! courage.

VALERE, *à Iſabelle.*

Allons, parlez-nous ſans rien craindre.

ISABELLE.

Je ſens, lorſque je vois un petit homme à peindre...

VALERE.

Hé bien donc?

ISABELLE.

Je ſens là je ne ſais quoi qui plaît;
Mais je ne ſaurois bien vous dire ce que c'eſt.

LISETTE.

Oh! je le ſais bien, moi. C'eſt l'amour qui murmure.

Mad. GROGNAC, *à Iſabelle.*

J'apprends avec plaiſir une telle aventure.
Et quel eſt, s'il vous plaît, ce jeune adoleſcent
Qui vous fait reſſentir ce mouvement naiſſant?

ISABELLE.

Ah! ſi vous le voyiez, vous l'aimeriez vous-même.
Il me dit tous les jours qu'il m'eſtime, qu'il m'aime
Il pleure quand il veut. Tu ſais comme il eſt fait,
Liſette; & tu nous peux en faire le portrait.

LISETTE.

C'eſt un petit jeune homme à quatre pieds de terre,
Homme de qualité qui revient de la guerre;
Qu'on voit toujours ſautant, danſant, geſticulant;
Qui vous parle en ſiffiant, & qui ſiffle en parlant;

Se

Se peigne, chante, rit, ſe promene, s'agite ;
Qui décide toujours pour ſon propre mérite ;
Qui près du ſexe encor vit aſſez ſans façon.

VALERE.

Mais c'eſt le Chevalier ?

LISETTE.

Vous avez dit ſon nom.

Mad. GROGNAC.

Qui ? Ce fou ?

VALERE.

S'il n'a pas le bonheur de vous plaire,
Songez qu'il m'appartient. C'eſt un jeune homme à faire :
Il a de la valeur ; il eſt bien à la Cour.

Mad. GROGNAC.

Qu'il s'y tienne.

VALERE.

Il ſera très-riche quelque jour ;
Il peut lui convenir d'eſprit, de bien & d'âge.

ISABELLE.

Il eſt tout fait pour moi, l'on ne peut davantage.

Mad. GROGNAC, *à Iſabelle.*

De quel front, s'il vous plaît, ſans mon conſentement,
Oſez-vous bien penſer à quelque attachement ?
Vous êtes bien hardie & bien impertinente !

VALERE.

L'amour du Chevalier pourroit être innocente.

Mad. GROGNAC.

L'amour du Chevalier n'eſt point du tout mon fait.
J'ai fait, pour ſon mari, choix d'un autre ſujet.
Le dédit pour Léandre en eſt une aſſurance.

Que votre Chevalier cherche une autre alliance ?
Je ne l'ai jamais vu ; mais on m'en a parlé
Comme d'un petit fat & d'un écervelé ;
Et je vous défends, moi, de le voir de la vie.

ISABELLE.

Je ne le verrai point, vous ſerez obéie.
Mes yeux trop curieux n'iront point le chercher ;
Mais lui, s'il me veut voir, puis-je l'en empêcher ?

Mad. GROGNAC.

A ces ſimplicités qui ſortent de ſa bouche,
A cet air ſi naïf, croiroit-on qu'elle y touche ?
Mais c'eſt une eau qui dort, dont il faut ſe garder.

ISABELLE.

Vous êtes avec moi toujours prête à gronder.
Je parois toute ſotte alors qu'on me querelle,
Et cela me maigrit.

Mad. GROGNAC.

Taiſez-vous, Péronelle.
Rentrez ; & là-dedans allez voir ſi j'y ſuis.

VALERE.

Si vous vouliez pourtant écouter quelqu'avis.....

Mad. GROGNAC.

Je ne prends point d'avis ; je ſuis indépendante.

VALERE.

Je le ſais ; mais....

Mad. GROGNAC.

Adieu. Je ſuis votre ſervante.

VALERE.

Mais, Madame, entre nous, il eſt de la raiſon....

Mad. GROGNAC.

Mais, Monſieur, entre nous, quand de votre façon,
Vous aurez, s'il ſe peut encor, garçon ou fille,

Je n'irai point chez vous régler votre famille.
De vos enfans alors vous pourrez diſpoſer
Tout à votre plaiſir, ſans que j'aille y gloſer.
(*à Iſabelle.*)
Allons vîte, rentrez. Faites ce qu'on ordonne.

SCENE V.

VALERE, LISETTE.

LISETTE.

LA Madame Grognac a l'humeur hériſſonne;
Et je ne vois pas, moi, ſon eſprit ſe porter
A l'hymen que tantôt vous vouliez contracter.

VALERE.

J'avois deſſein de faire une double alliance;
Mais ce dédit fâcheux étourdit ma prudence.
Léandre a pour Clarice un penchant dans le cœur;
Et ſi pour Iſabelle il a feint quelqu'ardeur,
C'étoit pour obéir à la voix importune
D'un oncle fort âgé dont dépend ſa fortune.

LISETTE.

La mere d'Iſabelle eſt un diable en procès;
Je crains que notre amour n'ait un mauvais ſuccès.

VALERE.

Le tems & la raiſon la changeront peut-être;
Et mon neveu pourra... Mais je le vois paroître.

SCENE VI.

LE CHEVALIER, VALERE, LISETTE.

LE CHEVALIER, *riant.*

Bon jour, mon oncle. Ah ! ah ! Liſette, te voilà !
Je ne veux de ma vie oublier celui-là.

LISETTE, *au Chevalier.*

Faites-nous, s'il vous plaît, la grace de nous dire
Le ſujet ſi plaiſant qui vous excite à rire ?

LE CHEVALIER.

Oh ! parbleu, ſi je ris, ce n'eſt pas ſans ſujet.
Léandre, ce rêveur, cet homme ſi diſtrait,
Vient d'arriver en poſte ici couvert de crotte :
Le bon eſt qu'en courant il a perdu ſa botte ;
Et que, marchant toujours, enfin il s'eſt trouvé
Une botte de moins quand il eſt arrivé.

LISETTE.

De ces diſtractions il eſt aſſez capable.

LE CHEVALIER.

L'aventure eſt comique, ou je me donne au diable.
Mais ce n'eſt rien encor ; & ſon valet m'a dit,
(Je le crois aiſément,) que le jour qu'il partit
Pour aller voir mourir ſon oncle en Normandie,
Il ſuivit le chemin qui mene en Picardie,
Et ne s'apperçut point de ſa diſtraction
Que quand il découvrit les clochers de Noyon.

LISETTE.

Il a pris le plus long pour faire ſa viſite.

LE CHEVALIER, *à Valere.*

Fuſſiez-vous deſcendu du lugubre Héraclite
De pere en fils, parbleu! vous tirez de ce trait.
Vous faites le Caton; riez donc tout-à-fait,
Mon oncle; allons gai, gai; vous avez l'air ſauvage.

VALERE.

Vous, n'aurez-vous jamais celui d'un homme ſage?
Faudra-t-il qu'en tous lieux vos airs extravagans,
Vos ris immodérés donnent à rire aux gens?

LE CHEVALIER.

Si quelqu'un rit de moi; moi, je ris de bien d'autres.
Vous condamnez mes airs, & je blâme les vôtres;
Et, dans ce beau conflit, ce que je trouve bon,
C'eſt que nous prétendons avoir tous deux raiſon.
Pour moi, je n'ai pas tort. Il faut bien que je rie
De tout ce que je vois tous les jours dans la vie.
Cette vieille qui va marchander des galans,
Comme un autre feroit du drap chez les marchands;
Cidaliſe, qu'on ſait avoir l'ame ſi bonne,
Qu'elle aime tout le monde & n'éconduit perſonne;
Lucinde, qui, pour rendre un adieu plus touchant,
Juſques ſur la frontiere accompagne un amant,
Ne ſont pas des ſujets qui doivent faire rire?
Parbleu! vous vous moquez.

VALERE.

Hé bien! votre ſatyre
S'exerce-t-elle aſſez? D'un trait envenimé
Toujours l'honneur du ſexe eſt par vous entamé.
Celles dont vous vantez mille faveurs reçues,
De vos jours bien ſouvent vous ne les avez vues.
Sur ce cruel défaut ne changerez-vous point?

LE CHEVALIER *fait deux ou trois pas de ballet.*

Il ne prêche pas mal. Paſſez au ſecond point,
Je ſuis déja charmé. Que dis-tu de ma danſe,
Liſette ?

LISETTE.

Vous danſez tout-à-fait en cadence.

VALERE.

Vous vous faites honneur d'être un franc libertin :
Vous mettez votre gloire à tenir bien du vin ;
Et lorſque, tout fumant d'une vineuſe haleine,
Sur vos pieds chancelans vous vous tenez à peine,
Sur un théatre alors vous venez vous montrer :
Là parmi vos pareils on vous voit folâtrer ;
Vous allez vous baiſer comme des demoiſelles ;
Et, pour vous faire voir juſques ſur les chandelles,
Pouſſant l'un, heurtant l'autre, & comptant vos exploits,
Plus haut que les acteurs vous élevez la voix ;
Et tout Paris, témoin de vos traits de folie,
Rit plus cent fois de vous que de la comédie.

LE CHEVALIER.

Votre troiſieme point ſera-t-il le plus fort ?
Soyez bref en tout cas, car Liſette s'endort ;
Moi je bâille déja.

VALERE.

Moi ! votre train de vie
Cent fois bien autrement & me laſſe & m'ennuie ;
Et je ſerai contraint de faire à votre ſœur,
Le bien que je voulois faire en votre faveur.
Votre pere, en mourant, ainſi que votre mere,
Vous laiſſerent de bien une ſomme légere ;

Et, pour vous établir le reſte de vos jours,
Vous devez de moi ſeul attendre du ſecours.

LE CHEVALIER.

Mais que fais-je donc tant, Monſieur, ne vous déplaiſe,
Pour trouver ma conduite à tel excès mauvaiſe?
J'aime, je bois, je joue; & ne vois en cela
Rien qui puiſſe attirer ces réprimandes-là.
Je me leve fort tard, & je donne audience
A tous mes créanciers.

LISETTE.

Oui; mais en récompenſe,
Vous donnez peu d'argent.

LE CHEVALIER.

De là, je pars ſans bruit,
Quand le jour diminue & fait place à la nuit,
Avec quelques amis, & nombre de bouteilles
Que nous faiſons porter pour adoucir nos veilles,
Chez des femmes de bien dont l'honneur eſt entier,
Et qui de leur vertu parfument le quartier.
Là, nous paſſons la nuit d'une ardeur ſans égale;
Nous ſortons au grand jour pour ôter tout ſcandale;
Et chacun, en bon ordre, auſſi ſage que moi,
Sans bruit, au petit pas ſe retire chez ſoi.
Cette vie innocente eſt-elle condamnée?
Ne faire qu'un repas dans toute une journée!
Un malade, entre nous, ſe conduiroit-il mieux?

LISETTE.

Vous êtes trop réglé.

LE CHEVALIER, *à Valere.*

Voyez-le par vos yeux.
Nous ſommes cinq amis que la joie accompagne,

Qui travaillons ce ſoir en bon vin de Champagne ;
Vous ſerez le ſixieme, & vous payerez pour nous ;
Car à cinq Chevaliers, en nous cotiſant tous,
Et ramaſſant écus, livres, deniers, oboles,
Nous n'avons encor pu faire que deux piſtoles.

LISETTE.

Heureux le cabaret, Monſieur, qui vous attend !
Vous voilà cinq Seigneurs bien en argent comptant !

VALERE.

Mais n'êtes-vous pas fou...

LE CHEVALIER.

A propos de folie,
Savez-vous qué dans peu, Monſieur, je me marie ?
(*à Liſette.*)
Comment gouvernes-tu cet objet de mes vœux ?

LISETTE.

Monſieur...

LE CHEVALIER.

S'apprête-t-elle à couronner mes feux ?
C'eſt un petit bijou que toute ſa perſonne,
Que je veux mettre en œuvre, & que j'affectionne ;
(*à Valere.*)
Elle eſt jeune, elle eſt riche ; & de la tête aux pieds,
Vous en ſeriez charmé, ſi vous la connoiſſiez.

VALERE.

Je la connois ; mais vous, connoiſſez-vous ſa mere ?
Elle ne prétend pas ſonger à cette affaire.

LE CHEVALIER.

Elle ne prétend pas ! Il faut que nous voyions
Qui des deux doit avoir quelques prétentions.

Elle ne prétend pas ! Parbleu, le mot me touche ;
Je veux apprivoiſer cet animal farouche.

LISETTE.

L'apprivoiſer, Monſieur? Vous perdez votre tems,
Et vous prendrez plutôt la lune avec les dents.

LE CHEVALIER, *à Liſette.*

Nous allons voir ; ſuis moi.

VALERE.

Hé ! doucement ; de grace,
Ralentiſſez un peu cette amoureuſe audace.
A vous voir, on vous croit partir pour un aſſaut.
Et chez les gens ainſi s'en va-t-on de plein ſaut ?

LE CHEVALIER.

Elle ne prétend pas ! Ah ! vous pouvez lui dire
Que nous ſommes inſtruits comme il faut ſe conduire ;
Et nous ſavons la regle établie en tel cas.
Je la trouve admirable, elle ne prétend pas !

VALERE.

Je n'épargnerai rien pour la rendre capable
De prendre à votre amour un parti convenable.
Vous, cependant, tâchez, avec des airs plus doux,
A mériter le choix qu'on peut faire de vous.

LE CHEVALIER.

J'y penſerai, mon oncle. Adieu.

SCENE VII.

LE CHEVALIER, LISETTE.

LE CHEVALIER.

Toi, fine mouche,
Va conter mon amour à l'objet qui me touche.
Une affaire à préſent m'empêche de le voir :
Je vais tâter du vin dont nous boirons ce ſoir
Une ample effuſion ; & cependant, la Belle,
Accepte ce baiſer de moi pour Iſabelle.
(*Il veut la baiſer.*)

LISETTE.

Modérez les tranſports de vos convulſions,
Je ne me charge point de vos commiſſions :
Donnez-les à quelqu'autre, ou faites-les vous-même.

LE CHEVALIER.

J'adore ta maîtreſſe, & je ſens que je t'aime
Auſſi par contre-coup.

LISETTE.

Monſieur, retirez-vous,
Vous pourriez me bleſſer ; je crains les contre-coups.

SCENE VIII.

LISETTE, *ſeule.*

Quel amant ! Pour raiſon importante il differe
D'aller voir ſa maîtreſſe, & quelle eſt cette affaire ?
Il va tâter du vin ! Ma foi, les jeunes gens,
A ne rien déguiſer, aiment bien en ce tems !
Heu ! les femmes déja ſi ſouvent attrapées,
Seront-elles encor par les hommes dupées ?
Aimera-t-on toujours ces petits vilains-là ?
Maudit ſoit le premier qui nous enſorcela !
Mais à bon chat bon rat ; & ce n'eſt pas merveille,
Si les femmes ſouvent leur rendent la pareille.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIÈRE.

LISETTE, CARLIN.

LISETTE.

Avec plaiſir, Carlin, je te vois dans ces lieux.

CARLIN.

Fraîchement débarqué, je parois à tes yeux,
Et mes cheveux encor ſont ſous la papillote.

LISETTE.

Hé bien! ton maître enfin a-t-il trouvé ſa botte?

CARLIN.

Et qui diable déja t'a conté de ſes tours?

LISETTE.

Je ſais tout.

CARLIN.

Il m'en fait bien d'autres tous les jours.
Hier encore, en mangeant un œuf ſur ſon aſſiette,
Il prit, ſans y ſonger, ſon doigt pour ſa mouillette,
Et ſe mordit, morbleu! juſques au ſang.

LISETTE.

Je crois
Qu'il n'y retourna pas une ſeconde fois.

CARLIN.

CARLIN.

Sortant d'une maiſon, l'autre jour, par bévue,
Pour ſon carroſſe il prit celui qui dans la rue
Se trouva le premier. Le cocher touche, & croit
Qu'il mene ſon vrai maître à ſon logis tout droit.
Léandre arrive, il monte, il va, rien ne l'arrête :
Il entre en une chambre où la toilette eſt prête,
Où la Dame du lieu, qui ne s'endormoit pas,
Attendoit ſon époux, couchée entre deux draps.
Il croit être en ſa chambre; &, d'un air de franchiſe,
Aſſez diligemment il ſe met en chemiſe,
Prend la robe-de-chambre, met le bonnet de nuit;
Et bientôt il alloit ſe mettre dans le lit,
Lorſque l'époux arrive. Il tempête, il s'emporte;
Le veut faire ſortir, mais non pas par la porte;
Quand mon maître étonné ſe ſauva de ce lieu
Tout en robe-de-chambre, ainſi qu'il plut à Dieu.
Mais un moment plus tard, pour t'achever mon conte,
Le maître du logis en avoit pour ſon compte.

LISETTE.

Ton récit eſt charmant. Mais, raillerie à part,
Dis-moi, qu'avez-vous fait depuis votre départ?

CARLIN.

Nous venons, mon enfant, de courre un Bénéfice.

LISETTE.

Un Bénéfice, toi?

CARLIN.

Pour te rendre ſervice.
Mais nos ſoins empreſſés ne nous ont rien valu;
Et le diable a ſur nous jeté ſon dévolu.

LISETTE.

Explique-toi donc mieux.

CARLIN.

Ah! Liſette, j'enrage.
Notre eſpoir dans le port vient de faire naufrage.
Nous croyions hériter, du côté maternel,
D'un oncle : ah ciel ! quel oncle ! il eſt oncle éternel.
Nous attendions en paix que ſon ame à toute heure
Paſſât de cette vie en une autre meilleure ;
Nous le laiſſions mourir à ſa commodité,
Quand, un beau jour enfin, le Ciel, par charité,
A fait tomber ſur lui deux ou trois pleuréſies,
Qu'eſcortoient en chemin nombre d'apoplexies.
Nous partons auſſi-tôt, faiſant par-tout florès,
Sûrs de trouver déja le bon homme *ad patres*.
Mais fol & vain eſpoir ! vermiſſeaux que nous ſommes !
Comme le Ciel ſe rit des vains projets des hommes !
Ecoute la noirceur de ce maudit vieillard.

LISETTE.

Vous êtes arrivés ſans doute un peu trop tard ;
Et quelqu'autre avant vous...

CARLIN.

Non.

LISETTE.

Il auroit peut-être
En faveur de quelqu'un déshérité ton maître ?

CARLIN.

Point.

LISETTE.

Il a déclaré, ſe voyant ſur ſa fin,
Quelqu'enfant provenu d'un hymen clandeſtin.

CARLIN.

Non. Il ne fit jamais d'enfans par avarice.

LISETTE.

Parle donc, ſi tu veux.

CARLIN.

Le vieillard, par malice,
Malgré nos vœux ardens n'a pas voulu mourir.

LISETTE.

Le trait eſt vraiment noir, & ne ſe peut ſouffrir.

CARLIN.

Par trois fois de ma main il a pris l'émétique,
Et je n'en donnois pas une doſe modique;
J'y mettois double charge, afin que par mes ſoins
Le pauvre agoniſant en languît un peu moins:
Mais par trois fois, le ſort injuſte, inexorable,
N'a point donné les mains à ce ſoin charitable;
Et le bon-homme enfin, à quatre-vingt-neuf ans,
Malgré ſa fievre ardente & ſes redoublemens,
Sa fluxion, ſon rhume, & ſes apoplexies,
Son crachement de ſang, & ſes trois pleuréſies,
Sa goutte, ſa gravelle, & ſon prochain convoi
Déjà tout préparé, ſe porte mieux que moi.

LISETTE.

Votre courſe n'a pas produit grand avantage.

CARLIN.

Nous en avons été pour les frais du voyage:
Mais nous avons laiſſé Poitevin tout exprès
Pour prendre ſur les lieux nos petits intérêts:
Il doit de tems en tems nous donner des nouvelles;
Et nous nous conduirons par ſes avis fideles.

LISETTE.

Sans avoir donc rien fait, vous voilà de retour?

Je vous applaudis fort. Mais comment va l'amour?
Ton maître aime toujours?

CARLIN.

Cela n'eſt pas croyable.
Je le vois pour Clarice amoureux comme un diable,
C'eſt-à-dire, beaucoup; mais comme il eſt diſtrait,
Son eſprit ſe promene encor ſur quelqu'objet.
Le dédit que ſon oncle a fait pour Iſabelle,
Partage ſon amour, & le tient en cervelle.
Je ſais que ta maîtreſſe a des naiſſans appas,
Et ſur tout de grands biens, que Clarice n'a pas;
Mais mon maître eſt fidele, & ſon ame eſt pétrie
De la plus fine fleur de la galanterie:
Il ne reſſemble pas à quantité d'amans;
C'eſt un homme, morbleu! tout plein de ſentimens.

LISETTE.

Mais, s'il aime Clarice enſemble & ma maîtreſſe,
Que puis-je faire, moi, pour ſervir ſa tendreſſe?
Les épouſera-t-il toutes deux?

CARLIN.

Pourquoi non?
Il le fera fort bien en ſa diſtraction.
C'eſt un homme étonnant & rare en ſon eſpece:
Il rêve fort à rien, il s'égare ſans ceſſe;
Il cherche, il trouve, il brouille, il regarde ſans voir;
Quand on lui parle blanc, ſoudain il répond noir;
Il vous dit non pour oui; pour oui non; il appelle
Une femme, Monſieur, & moi, Mademoiſelle;
Prend ſouvent l'un pour l'autre; il va ſans ſavoir où.
On dit qu'il eſt diſtrait, mais, moi, je le tiens fou:
D'ailleurs fort honnête homme, à ſes devoirs auſtere,

Exact & bon ami, généreux, doux, ſincere,
Aimant, comme j'ai dit, ſa maîtreſſe en héros:
Il eſt & ſage & fou; voilà l'homme en deux mots.

LISETTE.

Si Léandre reſſent une tendreſſe extrême
Pour Clarice, Iſabelle eſt priſe ailleurs de même,
Et pour le Chevalier ſon cœur s'eſt découvert.

CARLIN.

Tant mieux. Il nous faudra travailler de concert
Pour détourner le coup de ce dédit funeſte;
Et l'amour avec nous achevera le reſte.

LISETTE.

De tes ſoins empreſſés nous attendrons l'effet.

CARLIN.

Soit. Adieu donc. Mon maître eſt dans ſon cabinet;
Il m'attend. J'ai voulu, comme le cas me touche,
Aprrendre, en arrivant, ta ſanté par ta bouche.

LISETTE.

Je me porte là là: mais, toi?

CARLIN.

Couſſi, couſſi.
En très-bonne ſanté j'arriverois ici,
Si je n'étois porteur d'une large écorchure.

LISETTE.

Bon! c'eſt des poſtillons l'ordinaire aventure.
Juſqu'au revoir. Adieu, courier malencontreux.

(*Elle ſort.*)

CARLIN.

Mon grand mal eſt celui que m'ont fait tes beaux yeux.
Mon cœur eſt plus navré de ton humeur légere.

SCENE II.

CARLIN, *ſeul.*

Cette fripponne-là ſeroit bien mon affaire.
Mais mon maître paroît, il tourne ici ſes pas.

SCENE III.

LÉANDRE, CARLIN.

CARLIN.

Il rêve, il parle ſeul, & ne m'apperçoit pas.

LÉANDRE, *ſe promenant ſur le Théatre en rêvant, un de ſes bas déroulé.*

Je ne ſais ſi l'abſence, aux amans peu propice,
Ne m'a point effacé de l'eſprit de Clarice.
On en trouve bien peu de ces cœurs généreux,
Qui, dans l'éloignement, ſachent garder leurs feux:
Un moment les éteint, ainſi qu'il les fit naître.

CARLIN.

Me mettant face à face, il me verra peut-être.

LÉANDRE *heurte Carlin ſans s'en appercevoir.*

Je ſerois bien à plaindre, aimant comme je fais,
Qu'un autre profitât du fruit de ſes attraits.

Plus je reſſens d'amour, plus j'ai d'inquiétude.
Je ne puis demeurer dans cette incertitude;
Je veux entrer chez elle, & ſans perdre de tems,
Carlin, va me chercher mon épée & mes gants.

CARLIN.

J'y cours, & je reviens, Monſieur, à l'heure même.

SCENE IV.

LÉANDRE, *ſeul.*

Je ſuis plus que jamais dans une peine extrême.
Si mon oncle fût mort, j'aurois, à mon retour,
Diſpoſé de mon cœur en faveur de l'amour;
Mais je vois tout d'un coup mon attente trompée.

SCENE V.

CARLIN, LÉANDRE.

CARLIN.

Je ne trouve, Monſieur, ni les gants ni l'épée.

LÉANDRE.

Tu ne les trouves point! Voilà comme tu fais!
Ce qu'on te voit chercher ne ſe trouve jamais.
Je te dis qu'à l'inſtant ils étoient ſur ma table.

CARLIN.

Mais j'ai cherché par-tout, ou je me donne au diable.
Il faut donc qu'un lutin ſoit venu les cacher.
(*Il s'appercoit que Léandre a ſon épée & ſes gants.*)
Ah ! ah ! le tour eſt bon, & j'avois beau chercher.
Dormez-vous ? Veillez-vous ?

LÉANDRE.

Quoi ! que veux-tu donc dire ?

CARLIN.

Fi donc ! arrêtez-vous ; Monſieur, voulez-vous rire ?
(*à part.*)
Il en tient un peu là. Sa préſence d'eſprit
A chaque inſtant du jour me charme & me ravit.

LÉANDRE.

Mais dis-moi donc, maraud....

CARLIN.

Ah ! la belle équipée !
Hé ! ſont-ce là vos gants ? Eſt-ce là votre épée ?

LÉANDRE.

Ah ! ah !

CARLIN.

Ah ! ah !

LÉANDRE.

Je rêve, & j'ai certain ennui....

CARLIN, *à part.*

Ce ne ſera pas là le dernier d'aujourd'hui.

LÉANDRE.

Tout autre objet, Carlin, met mon cœur au ſupplice.
Je veux bien l'avouer, je n'aime que Clarice.
Ma famille prétend, attendu mes beſoins,
Que j'épouſe Iſabelle, & je feins quelques ſoins.

Son bien me remettroit en fort bonne figure;
Mais je brûle, Carlin, d'une flamme trop pure.
Biens, fortune, intérêt, gloire, ſceptre, grandeur,
Rien ne ſauroit bannir Clarice de mon cœur;
Je reſſens de la voir la plus ardente envie....
Quelle heure eſt-il?

CARLIN.

Il eſt ſix heures & demie.

LÉANDRE.

Fort bien. Qui te l'a dit?

CARLIN.

Comment, qui me l'a dit?
(*à part.*)
Palſembleu! c'eſt l'horloge. Il perd ma foi l'eſprit.

LÉANDRE, *riant.*

Mais connois-tu comment la choſe eſt avenue?
Et par quel accident ma botte s'eſt perdue?
Je l'avois ce matin en montant à cheval.

CARLIN.

Riez, c'eſt fort bien fait, le trait eſt ſans égal.
Mais, à propos de botte, un ſort doux & propice
Tout à ſouhait ici vous amene Clarice.
Mettez, de grace, un frein à votre vertigo,
Et n'allez pas ici faire du *qui pro quo*.

SCENE VI.

CLARICE, LÉANDRE, CARLIN.

LÉANDRE, *à Clarice.*

J'allois m'offrir à vous, flatté de l'eſpérance
D'adoucir les tourmens de près d'un mois d'abſence.
Vous êtes à mes yeux plus belle que jamais;
Chaque jour, chaque inſtant augmente vos attraits;
A chaque inſtant auſſi mon amoureuſe flamme
(*à Carlin.*)
Croît comme vos appas... Un fauteuil à Madame.

(*Carlin apporte un fauteuil, Léandre s'aſſied deſſus.*)

CLARICE.

Chaque amant parle ainſi: mais ſouvent de retour,
Il oublie avec lui de ramener l'amour.
Notre ſexe autrefois changeoit, c'étoit la mode;
Le premier en amour il prit cette méthode:
Les hommes ont depuis trouvé cela ſi doux,
Qu'ils ſont dans ce grand art bien plus ſavans que nous.

CARLIN, *voyant que ſon maître a pris le fauteuil, apporte un tabouret à Clarice.*

Madame, vous plaît-il de vous mettre à votre aiſe?
Nous n'avons qu'un fauteuil ici, ne vous déplaiſe,
Et mon maître s'en ſert, comme vous pouvez voir.

CLARICE, *à Carlin.*

Je te ſuis obligée, & ne veux point m'aſſeoir.
(*à Léandre.*)
Si je vous aimois moins, je ſerois plus tranquille :
A m'alarmer toujours l'amour me rend habile.
Je crains autant que j'aime ; & mes foibles appas
Sur vos diſtractions ne me raſſurent pas.
J'appréhende en ſecret que quelqu'amour nouvelle...

LÉANDRE.

Non, je n'aime que vous, adorable Iſabelle.

CARLIN, *bas à Léandre.*

Iſabelle ! Clarice.

LÉANDRE.

Et mes vœux les plus doux
Sont de paſſer mes jours & mourir avec vous.
Iſabelle...

CARLIN, *bas à Léandre.*

Clarice.

LÉANDRE.

A pour moi mille charmes ;
L'amour prend dans ſes yeux les plus puiſſantes armes ;
Iſabelle eſt...

CARLIN, *bas à Léandre.*

Clarice.

LÉANDRE.

A mes yeux un tableau
De tout ce que le Ciel fit jamais de plus beau.

CLARICE, *à Carlin.*

Qu'entends-je ? Juſtes Dieux ! ton maître eſt infidele ;
Son erreur me fait voir qu'il adore Iſabelle.

Je ſuis au déſeſpoir, & je ſens dans mon cœur
Mon amour outragé ſe changer en fureur.

LÉANDRE, *ſortant de ſa rêverie.*

Quel ſujet tout-à-coup vous a mis en colere,
Madame? Ce maraud a-t-il pu vous déplaire?

CLARICE.

Si quelqu'un me déplaît en ce moment, c'eſt vous.

LÉANDRE.

Moi?

CLARICE.

Vous.

LÉANDRE.

Quoi! je pourrois exciter ce courroux!

CLARICE.

Vous êtes un ingrat, un lâche, un infidele;
Suivez, ſervez, aimez, adorez Iſabelle.

LÉANDRE, *à Carlin.*

Ah! maraud, qu'as-tu dit?

CARLIN.

Hé bien! ne voilà pas!
J'aurai fait tout le mal.

LÉANDRE, *à Clarice.*

J'adore vos appas;
Et je veux que du ciel la vengeance & la foudre
Me puniſſe à vos yeux, & me réduiſe en poudre,
Si mon cœur, tout à vous, adore un autre objet.

CARLIN.

Ne jurez pas, Monſieur, vous êtes trop diſtrait.

CLARICE.

Vous aimez Iſabelle; & de quelle aſſurance
Prononcez-vous un mot dont mon amour s'offenſe?

LÉANDRE.

LÉANDRE.

J'ai parlé d'Iſabelle ? Hé ! vous voulez, je croi,
Eprouver mon amour, ou vous railler de moi.
Moi, parler devant vous d'autre que de vous-même,
Vous qui m'occupez ſeule, & que ſeule auſſi j'aime!

CARLIN.

Il faudroit, par ma foi, qu'il eût perdu l'eſprit.

LÉANDRE.

De ce cruel ſoupçon ma tendreſſe s'aigrit ;
Vos yeux vous ſont garans qu'il ne m'eſt pas poſſible
Que pour quelqu'autre objet je devienne ſenſible.
Ah ! Madame, à propos, vous avez quelqu'accès
Auprès du Rapporteur que j'ai dans mon procès.
Ecrivez-lui, de grace, un mot pour mon affaire.

CLARICE.

Volontiers.

CARLIN, *à part.*

A propos, eſt là fort néceſſaire.

CLARICE.

Quels que ſoient vos diſcours pour me perſuader,
J'aime trop, pour ne pas toujours appréhender ;
Mais ces diſtractions, qui vous ſont naturelles,
Me raſſurent un peu de mes frayeurs mortelles.
Je vous juge innocent, & crois que votre erreur
Provient de votre eſprit plus que de votre cœur.

LÉANDRE.

Avec ces ſentimens vous me rendez juſtice.

CARLIN, *à Clarice.*

Je ſuis ſa caution, il n'a point de malice.
Mais le dédit pourroit traverſer vos deſſeins.

CLARICE

Mon oncle, ſur ce point, nous prêtera les mains ;

Il aime fort mon frere, & toute ſon envie
Seroit de voir un jour ſa fortune établie :
Pour lui-même, à la Cour, il brigue un Régiment.

LÉANDRE.

Je m'offre à le ſervir pour avoir l'agrément.

CARLIN.

Tout à-propos ici le voilà qui ſe montre.

SCENE VII.

LE CHEVALIER, LÉANDRE, CLARICE, CARLIN.

LE CHEVALIER, *embraſſant Léandre.*

HÉ ! bon jour, mon ami. Quelle heureuſe rencontre !

LÉANDRE, *au Chevalier.* (*à Carlin.*)

Monſieur, avec plaiſir... Quel eſt cet homme-là ?

CARLIN.

C'eſt le Chevalier.

LÉANDRE.

Ah !

LE CHEVALIER.

Quoi ! ma ſœur, te voilà !
Je t'en ſais fort bon gré. Viens-tu, par inventaire,
Du cœur de ton amant te porter héritiere ?

CLARICE.

Mais dis-moi, ſeras-tu toujours fou, Chevalier ?

LE CHEVALIER.

C'eſt un charmant objet qu'un nouvel héritier,
Et le noir eſt pour moi la couleur favorite :
Un amant en grand deuil a toujours ſon mérite ;
Et quand, comme Carlin, on ſeroit mal formé,
Du moment qu'on hérite, on eſt ſûr d'être aimé.

CARLIN.

Comment ! comme Carlin ! Sachez que, ſans reproche,
Votre comparaiſon eſt odieuſe & cloche.
Chacun vaut bien ſon prix. Carlin, dans certains cas,
Pour certains Chevaliers ne ſe donneroit pas.

LE CHEVALIER, *à Carlin.*

Tu te fâches, mon cher ! Il faut que je t'embraſſe.
L'oncle a donc fait la choſe enfin de bonne grace ?
As-tu trouvé le coffre à ton gré copieux ?
Ses écus, ſes louis étoient-ils neufs ou vieux ?

CARLIN, *au Chevalier.*

Nous n'y prenons pas garde, & toujours, avec joie,
Nous recevons l'argent tel que Dieu nous l'envoie.

LE CHEVALIER.

(*Il chante.*)

Le bon-homme eſt donc mort ! J'en ai bien du regret.

CLARICE.

Cela ſe voit aſſez.

CARLIN.

L'air vient fort au ſujet.

LE CHEVALIER.

Je te le veux chanter ; j'en ai fait la muſique
Et les vers, dont chacun vaut un poëme épique.

AIR.

« Je me conſole au cabaret
» Des rigueurs d'une Iris qui rit de ma tendreſſe;
» Là mon amour expire, & Bacchus en ſecret
» Succéde aux droits de ma maîtreſſe.
Là mon amour expire...

CARLIN.

Au cabaret, c'eſt-là mourir au champ d'honneur.

LE CHEVALIER, *chantant.*

» Et Bacchus en ſecret
» Succéde, ſuccéde...

Ce bémol eſt-il fin, & va-t-il droit au cœur?
» Succéde...
Qu'en dis-tu?

CARLIN.

Mais je dis, que dans cet air ſi doux,
Bacchus eſt plus habile à ſuccéder que nous.

LE CHEVALIER *répete.*

» Succéde aux droits de ma maîtreſſe.

(à Léandre)

Que vous ſemble, Monſieur, & de l'air & des vers?

LÉANDRE, *ſortant de la rêverie où il a été pendant la Scene, prend Clarice par le bras, croyant parler au Chevalier, & la tire à un des bouts du Théatre.*

Vos intérêts en tout m'ont toujours été chers;
J'étois fort ſerviteur de Monſieur votre pere,
Et je veux vous ſervir de la bonne maniere.

CLARICE, *à Léandre.*

Je me ſens obligée à votre honnêteté.

LÉANDRE, *craignant d'être entendu, la ramene de l'autre côté du Théatre.*

Je crois que nous ſerions mieux de l'autre côté.

LE CHEVALIER *fait le même jeu de Théatre avec Carlin.*

J'ai de ma part auſſi quelque choſe à te dire.
Il faut nous divertir...

CARLIN.

Que diantre ! eſt-ce pour rire ?

LÉANDRE, *à Clarice.*

Je ſuis, comme l'on ſait, aſſez bien près du Roi ;
Je veux vous faire avoir un Régiment.

CLARICE.

A moi ?

LÉANDRE.

A vous-même.

LE CHEVALIER, *à Carlin.*

Ton maître au moins n'eſt pas trop ſage.

CARLIN, *au Chevalier.*

D'accord. Il vous reſſemble en cela davantage.

LÉANDRE, *à Clarice.*

Vous avez du ſervice, un nom, de la valeur.
Il faut vous diſtinguer dans un poſte d'honneur.

CLARICE.

Mais regardez-moi bien.

LÉANDRE.

Ah ! je vous fais excuſe,
Madame ; & maintenant je vois que je m'abuſe.
J'ai cru qu'au Chevalier...

LE CHEVALIER.

Ma ſœur, un Régiment !

CARLIN.

Ce ſeroit de milice un nouveau ſupplément :
Et, ſi chaque famille armoit une coquette,
Cette troupe, je crois, ſeroit bientôt complette.

LE CHEVALIER.

Cet homme-là, ma ſœur, t'aime à perdre l'eſprit.

CLARICE.

Je m'en flatte en ſecret, du moins il me le dit.

LE CHEVALIER, *à Léandre.*

Je crois bien que vos vœux tendent au mariage :
Ma ſœur en vaut la peine; elle eſt belle, elle eſt ſage.

LÉANDRE.

Ah ! Monſieur, point du tout.

LE CHEVALIER.

Comment donc, point du tout ?
Cette grace, cet air...

LÉANDRE.

Il n'eſt point de mon goût.

LE CHEVALIER.

Cependant vous l'aimez.

LÉANDRE.

Oui, j'aime la muſique ;
Mais, ſi vous voulez bien qu'en ami je m'explique,
Votre air n'a point ce tour tendre, agréable, aiſé ;
Et le chant, entre nous, m'en paroît trop uſé.

LE CHEVALIER.

Et qui vous parle ici de vers & de muſique ?
Cet amant là, ma ſœur, eſt tout-à-fait comique.

LÉANDRE.

Vous chantiez à l'inſtant ; & ne parliez-vous pas
De votre air ?

LE CHEVALIER.

Non vraiment.

LÉANDRE.

J'ai donc tort en ce cas.

LE CHEVALIER.

Je vous entretenois ici de votre flamme;
Et voulois pour ma ſœur faire expliquer votre ame,
Savoir ſi vous l'aimez.

LÉANDRE.

Si je l'aime, grands Dieux!
Ne m'interrogez point, & regardez ſes yeux.

LE CHEVALIER.

Vous avez le goût bon. Si je n'étois ſon frere,
Près d'elle on me verroit bien loin pouſſer l'affaire;
Mais je ſuis pris ailleurs. Près d'un objet vainqueur
Je fais à petit bruit mon chemin en douceur.
J'ai juſqu'ici conduit mon affaire en ſilence;
J'abhorre le fracas, le bruit, la turbulence;
Et je vais pour chercher cet objet de mes feux.

SCENE VIII.

LÉANDRE, CARLIN, CLARICE.

LÉANDRE, *à Clarice.*

PUISQUE vous deſirez ſi-tôt quitter ces lieux,
Souffrez donc, s'il vous plaît, que je vous reconduiſe.

(*Il met un gant, & préſente à Clarice la main qui eſt nue.*)

CARLIN, *à Léandre.*

Vous donnez une main pour l'autre, par méprife.

LÉANDRE *ôte le gant qu'il avoit.*

Il eſt vrai.

CLARICE, *à Léandre.*

Demeurez, & ne me ſuivez pas.

LÉANDRE.

Je veux juſques chez vous accompagner vos pas.

(*Il donne la main à Clarice juſqu'au milieu du théatre, & la quitte pour parler à Carlin.*

CLARICE *ſort.*

SCENE IX.

LÉANDRE, CARLIN.

LÉANDRE.

J'AI, Carlin, en ſecret, un ordre à te preſcrire;
Ecoute... Je ne ſais ce que je voulois dire...
Va chez mon Horloger, & reviens au plus tôt.
Prends de ce tabac... Non, tu n'iras que tantôt.

CARLIN, *à part.*

Le beau ſecret, ma foi!

SCENE X.

LE CHEVALIER, LÉANDRE, CARLIN.

LÉANDRE *retourne pour donner la main à Clarice, & la donne au Chevalier.*

Souffrez ici ſans peine
Qu'à votre appartement, Madame, je vous mene.

LE CHEVALIER, *contrefaiſant la voix de femme.*

Vous êtes trop honnête, il n'en eſt pas beſoin.

LÉANDRE, *s'appercevant qu'il parle au Chevalier.*

Vous êtes encor là! Je vous croyois bien loin.
Je cherchois votre ſœur, & ma peine eſt extrême...

LE CHEVALIER.

Vous ne vous trompez pas, c'eſt une autre elle-même.
Mais ſi jamais, Monſieur, vous êtes ſon époux,
Dans vos diſtractions défiez-vous de vous.
Une femme ſuffit, tenez-vous à la vôtre;
N'allez pas, par mépriſe en conter à quelqu'autre.
Ma ſœur n'eſt pas ingrate; &, ſans égard aux frais,
Elle vous le rendroit avec les intérêts.
Adieu, Monſieur. Je ſuis tout à votre ſervice.

SCENE XI.

LÉANDRE, CARLIN.

LÉANDRE.

JE cherche vainement, & ne vois point Clarice.

CARLIN.

N'étant pas en ce lieu, vous ne ſauriez la voir.

LÉANDRE.

Ah! mon pauvre Carlin, je ſuis au déſeſpoir.
Que je ſuis malheureux! Contre moi tout conſpire.
J'avois dans ce moment cent choſes à lui dire.
Ne perdons point de tems; ſortons, ſuivons ſes pas;
Je ne ſuis plus à moi quand je ne la vois pas.

CARLIN.

Et quand vous la voyez, c'eſt cent fois pis encore.

SCENE XII.

CARLIN, *ſeul.*

Il auroit bien beſoin de deux grains d'ellébore ;
Il étoit moins diſtrait hier qu'il n'eſt aujourd'hui :
Cela croît tous les jours. Je me gâte avec lui.
On m'a toujours bien dit qu'il falloit dans la vie
Fuir autant qu'on pouvoit mauvaiſe compagnie :
Mais je l'aime, & je ſais qu'un cœur qui n'eſt point faux,
Doit aimer ſes amis avec tous leurs défauts.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ISABELLE. LISETTE.

LISETTE.

GRACE au Ciel, à la fin vous quittez la toilette !
Votre mere aujourd'hui doit être ſatisfaite.
De notre diligence on peut ſe prévaloir ;
Il n'eſt encore au plus que ſept heures du ſoir.

ISABELLE.

Il me ſemble pourtant que j'aurai peine à plaire,
Et je n'ai pas les yeux ſi vifs qu'à l'ordinaire.
Ma mere en eſt la cauſe ; & ce qu'elle me dit
Me brouille tout le teint, me ſéche & m'enlaidit.

LISETTE.

Elle enrage à vous voir ſi grande & ſi bien faite.
La loi devroit contraindre une mere coquette,
Quand la beauté la quitte, ainſi que les amans,
Et qu'elle a fait ſa charge environ cinquante ans,
D'abjurer la tendreſſe & d'avoir la prudence
De faire recevoir ſa fille en ſurvivance.

ISABELLE.

Que ce ſeroit bien fait ! Car enfin, en amour,
Il faut, n'eſt-il pas vrai, que chacun ait ſon tour ?

LISETTE.

LISETTE.

Oui, la chanſon le dit. Dites-moi, je vous prie,
Si pour le Chevalier votre ame eſt attendrie.
Eſt-ce eſtime? Eſt-ce amour?

ISABELLE.

Oh! je n'en ſais pas tant.

LISETTE.

Mais encor?

ISABELLE.

Je ne ſais ſi ce que mon cœur ſent
Se peut nommer amour; mais enfin, je t'avoue
Que j'ai quelque plaiſir d'entendre qu'on le loue:
Par un deſtin puiſſant, & des charmes ſecrets,
Je me trouve attachée à tous ſes intérêts;
Je rougis, je pâlis, quand il s'offre à ma vue;
S'il me quitte, des yeux je le ſuis dans la rue.
Mais que te dis-je, hélas! Mon cœur par-tout le ſuit:
Ses manieres, ſon air occupent mon eſprit;
Et ſouvent, quand je dors, d'agréables menſonges
M'en préſentent l'image au milieu de mes ſonges.
Eſt-ce eſtime? Eſt-ce amour?

LISETTE.

C'eſt ce que vous voudrez;
Mais enfin, c'eſt un mal dont vous ne guérirez
Qu'avec un récipé d'un hymen ſalutaire,
Et je veux m'employer à finir cette affaire.
Le Chevalier, tout franc, eſt bien mieux votre fait.
Léandre a de l'eſprit, mais il eſt trop diſtrait.
Il vous faut un mari d'une humeur plus fringante,
Léger dans ſes propos, qui toujours danſe, chante;

Qui vole inceſſamment de plaiſirs en plaiſirs,
Laiſſant vivre ſa femme au gré de ſes deſirs;
S'embarraſſant fort peu ſi ce qu'elle dépenſe
Vient d'un autre ou de lui. C'eſt cette nonchalance
Qui nourrit la concorde, & fait que dans Paris,
Les femmes, plus qu'ailleurs, adorent leurs maris.

ISABELLE.

Tu ſais bien que ma mere eſt d'une humeur étrange;
Crois-tu que ſon eſprit à ce parti ſe range?
Elle m'a défendu de voir le Chevalier.

LISETTE.

Sans ſe voir, on ne peut pourtant ſe marier.
Ne vous alarmez point: nous trouverons peut-être
Quelque moyen heureux que l'amour fera naître,
Qui pourra tout d'un coup nous tirer d'embarras.
Un ſort heureux déja conduit ici ſes pas.

SCENE II.

ISABELLE, LE CHEVALIER, LISETTE.

LE CHEVALIER, *danſant & ſifflant, à Iſabelle.*

JE vous trouve à la fin. Ah! bon jour ma Princeſſe,
Vous avez aujourd'hui tout l'air d'une Déeſſe;
Et la mere d'Amour, ſortant du ſein des mers,
Ne parut point ſi belle aux yeux de l'Univers.
De votre amour pour moi je veux prendre ce gage.
(*Il lui baiſe la main.*)

ISABELLE.

Monſieur le Chevalier...

LISETTE, *au Chevalier.*

Allons donc, ſoyez ſage.
Comme vous débutez !

LE CHEVALIER, *à Liſette.*

Nous autres gens de Cour,
Nous ſavons abréger le chemin de l'amour.
Voudrois-tu donc me voir en amoureux novice,
De l'amour à ſes pieds apprendre l'exercice ?
Pouſſer de gros ſoupirs, ſerrer les bouts des doigts ?
Je ne fais point, morbleu ! l'amour comme un Bourgeois ;
(*à Iſabelle.*)
Je vais tout droit au cœur. Le croiriez-vous, la Belle ?
Depuis dix ans & plus je cherche une cruelle,
Et je n'en trouve point, tant je ſuis malheureux !

LISETTE.

Je le crois bien, Monſieur, vous êtes dangereux !

LE CHEVALIER, *à Iſabelle.*

J'ai bien bu cette nuit ; &, ſans fanfaronades,
A votre intention j'ai vuidé cent raſades. (*)

On trouve les vers ſuivans dans la premiere édition de cette Piece.

(*) Mon feu, qui dans le vin s'éteint le plus ſouvent,
Reprend vigueur pour vous & s'irrite en buvant.
Il fait, parbleu ! bien chaud.
(*Il ôte ſa perruque & la peigne.*)

Ah ! le verre à la main, qu'il faiſoit beau nous voir !
Il fait, parbleu ! grand chaud.

ISABELLE.

Voulez-vous vous aſſeoir ?
Liſette, des fauteuils.

LE CHEVALIER.

Point de fauteuil, de grace.

ISABELLE.

Oh ! Monſieur, je ſais bien...

LE CHEVALIER.

Un fauteuil m'embarraſſe.
Un homme là-dedans eſt tout enveloppé ;
Je ne me trouve bien que dans un canapé.
(*à Liſette.*)
Fais-m'en approcher un pour m'étendre à mon aiſe.

LISETTE.

Tenez-vous ſur vos pieds, Monſieur, ne vous déplaiſe.
J'enrage quand je vois des gens, qu'à tout moment
Il faudroit étayer comme un vieux bâtiment,
Couchés dans des fauteuils, barrer une ruelle.
Et mort non de ma vie ! une bonne eſcabelle.

LISETTE.

La maniere eſt plaiſante !
Vous voulez nous montrer votre tête naiſſante :
Ce regain de cheveux eſt encor bon à voir.

ISABELLE, *au Chevalier.*

Vous êtes mal debout ; voulez-vous vous aſſeoir ?

Soyez dans le reſpect. Nos peres autrefois
Ne s'en portoient que mieux ſur des meubles de bois.

ISABELLE.

Paix-donc ! ne lui dis rien, Liſette, qui le bleſſe.

LISETTE, *à Iſabelle.*

Bon ! bon ! il faut apprendre à vivre à la jeuneſſe.

LE CHEVALIER.

Liſette eſt en courroux. Çà, changeons de diſcours.
Comment ſuis-je avec vous ? M'adorez-vous toujours ?
Cette maman encor fait-elle la hargneuſe ?
C'eſt un vrai porc-épic.

ISABELLE.

Elle eſt toujours grondeuſe:
Elle m'a depuis peu défendu de vous voir.

LE CHEVALIER.

De me voir ? Elle a tort. Sans me faire valoir,
Je prétends vous combler d'une gloire parfaite ;
Car ce n'eſt qu'en mari que mon cœur vous ſouhaite.

ISABELLE.

En mari ! Mais, Monſieur, vous êtes Chevalier :
Ces gens-là ne ſauroient, dit-on ſe marier.

LE CHEVALIER.

Quel abus ! Nous faiſons tous les jours alliance
Avec tout ce qu'on voit de femmes dans la France.

LISETTE, *entendant Mad. Grognac.*

Ah ! Madame Grognac !

ISABELLE.

Ah ! Monſieur, ſauvez-vous.
Sortez. Non, revenez.

LISETTE.

Où nous cacherons-nous ?

LE CHEVALIER.

Laiſſez, laiſſez-moi ſeul affronter la tempête.

LISETTE.

Ne vous y jouez pas. Il me vient dans la tête
Un deſſein qui pourra nous tirer d'embarras.
Elle ſait votre nom, mais ne vous connoît pas:
Nous attendons un maître en langue Italienne,
Faites ce maître-là, pour nous tirer de peine.

ISABELLE.

Elle approche, elle vient. O Ciel!

LE CHEVALIER.

C'eſt fort bien dit.
En cette occaſion j'admire ton eſprit.
J'ai par bonheur été deux ans en Italie.

SCENE III.

Mad. GROGNAC, ISABELLE, LE CHEVALIER, LISETTE.

Mad. GROGNAC, *à Iſabelle.*

AH! vraiment, je vous trouve en bonne compagnie?
Quel eſt cet homme-là?

LISETTE.

Ne le voit-on pas bien?
C'eſt, comme on vous a dit, ce maître Italien
Qui vient montrer ſa langue.

Mad. GROGNAC.

Il prend bien de la peine.
Ma fille, pour parler, n'a que trop de la ſienne,
Qu'elle apprenne à ſe taire, elle fera bien mieux.

LE CHEVALIER, *à Iſabelle.*

Un grand homme diſoit que s'il parloit aux Dieux,
Ce ſeroit Eſpagnol; Italien aux femmes;
L'amour par ſon accent ſe gliſſe dans leurs ames:
A des hommes, François; & Suiſſe à des chevaux.
Das dich der donder ſchalcq.

LISETTE.

Ah! juſte Ciel, quels mots!

Mad. GROGNAC.

Comme je ne veux point qu'elle parle à perſonne,
Sa langue lui ſuffit, & je la trouve bonne.

LE CHEVALIER, *à Iſabelle.*

Or je vous diſois donc tantôt que l'adjectif
Devoit être d'accord avec le ſubſtantif.
Iſabella bella, c'eſt vous, belle Iſabelle.
(*bas.*)
Amante fedele; c'eſt moi, l'amant fidele,
Qui veux toute ſa vie adorer vos appas.

(*Madame Grognac s'approche pour écouter.*)

LE CHEVALIER, *haut à Iſabelle.*

Il faut les accorder en genre, en nombre, en cas.

Mad. GROGNAC, *au Chevalier.*

Tout votre Italien eſt plein d'impertinence.

LE CHEVALIER, *à Mad. Grognac.*

Ayez pour la Grammaire un peu de révérence.
(*à Iſabelle.*)
Il faut préſentement paſſer au verbe actif;
Car moi, dans mes leçons, je ſuis expéditif.

Nous allons commencer, par le verbe *amo*, j'aime.
Ne le voulez-vous pas ?

ISABELLE.

Ma joie en eſt extrême.

LISETTE, *au Chevalier.*

Elle a pour vos leçons l'eſprit obéiſſant.

LE CHEVALIER, *à Iſabelle.*

Conjuguez avec moi, pour bien prendre l'accent.
Io amo, j'aime.

ISABELLE.

Io amo, j'aime.

LE CHEVALIER.

Vous ne le dites pas du ton que je demande.
(*à Madame Grognac.*)
Vous me pardonnez bien ſi je la réprimande.
(*à Iſabelle.*)
Il faut plus tendrement prononcer ce mot-là:
Io amo, j'aime.

ISABELLE, *fort tendrement.*

Io amo, j'aime.

LE CHEVALIER.

Le charmant naturel, Madame, que voilà !
Aux diſpoſitions qu'elle m'a fait paroître,
Elle en ſaura bientôt trois fois plus que ſon maître.
(*à Iſabelle.*)
Je ſuis charmé. Voyons ſi d'un ton naturel,
Vous pourrez auſſi bien dire le pluriel.

Mad. GROGNAC.

Elle en dit déja trop, Monſieur; & dans les ſuites,
Il faudra, s'il vous plaît, ſupprimer vos viſites.

LE CHEVALIER.

J'ai trop bien commencé pour ne pas achever.

SCENE IV.

VALERE, LE CHEVALIER, Mad. GROGNAC, ISABELLE, LISETTE.

VALERE, *au Chevalier.*

AH ! je ſuis mon neveu, ravi de vous trouver.
(*à Mad. Grognac.*)
Madame, vous voyez, ſans trop de complaiſance,
Un Gentilhomme ici d'aſſez belle eſpérance ;
Et s'il pouvoit vous plaire, il ſeroit trop heureux.

LISETTE, *à part.*
Que le diable t'emporte !

ISABELLE, *à part.*
Ah ! contre-tems fâcheux ?

Mad. GROGNAC, *à Valere.*
Votre neveu ! Comment !

VALERE.
Il a ſu ſe produire,
Et n'a pas eu beſoin de moi pour s'introduire.

Mad. GROGNAC, *au Chevalier.*
Vous n'êtes pas, Monſieur, un maître Italien ?

VALERE.
Lui ? c'eſt le Chevalier.

LE CHEVALIER.
Il eſt vrai, j'en convien !
Cela n'empêche pas que, dans quelques familles,
Je ne montre parfois l'Italien aux filles.

Mad. GROGNAC, *à Iſabelle.*

Comment, impertinente !

LE CHEVALIER, *à Mad. Grognac.*

Ah ! point d'emportement.

Mad. GROGNAC, *à Iſabelle.*

Après vous avoir dit...

LE CHEVALIER, *à Mad. Grognac.*

Madame, doucement,
N'allez pas, devant moi, gronder mes écolieres.

Mad. GROGNAC, *au Chevalier.*

Mêlez-vous, s'il vous plaît, Monſieur, de vos affaires.
(*à Iſabelle.*)
Lorſque je vous défends...

LE CHEVALIER, *à Mad. Grognac.*

Pour calmer ce courroux,
J'aime mieux vous baiſer, maman.

Mad. GROGNAC, *au Chevalier.*

Retirez-vous.
Je ne ſuis point, Monſieur, femme que l'on plaiſante.

LE CHEVALIER *prend Mad. Grognac par la main, chante, & la fait danſer par force.*

Je veux que nous danſions enſemble une courante.

VALERE, *les ſéparant, & mettant le Chevalier dehors.*

C'eſt trop pouſſer la choſe ; allons, retirez-vous.

SCENE V.

VALERE, Madame GROGNAC, ISABELLE, LISETTE.

VALERE, *à Mad. Grognac.*

ET vous, pour éviter de vous mettre en courroux,
Dans votre appartement rentrez, je vous en prie.
Mad. GROGNAC, *s'en allant.*
Ouf! ouf! je n'en puis plus.

SCENE VI.

VALERE, ISABELLE, LISETTE.

LISETTE.

Mais quelle étourderie!
Pour éviter le bruit, j'avois trouvé moyen
De le faire paſſer pour maître Italien,
Et vous êtes venu...

VALERE.

Mon imprudence eſt haute;
Mais je veux ſur-le-champ réparer cette faute.
Je m'en vais la rejoindre, & tâcher de calmer
Son eſprit violent, prêt à ſe gendarmer.
(*Il ſort.*)

SCENE VII.

LISETTE, ISABELLE.

LISETTE.

VOILA, je vous l'avoue, une fâcheuſe affaire.

ISABELLE.

N'as-tu pas ri, Liſette, à voir danſer ma mere?

LISETTE.

Comment donc! vous riez, & vous ne craignez pas
La foudre toute prête à tomber en éclats?

ISABELLE.

Laiſſons pour quelque tems paſſer ici l'orage.
Léandre vient; il faut nous ranger du paſſage.
Ecoutons un moment; nous n'oſerions ſortir.
De ſes diſtractions il faut nous divertir;
Il ne manquera pas d'en faire ici paroître.

LISETTE.

Je le veux. Demeurons ſans nous faire connoître.
Ecoutons.

SCENE VIII.

LEANDRE, CARLIN, ISABELLE & LISETTE, *dans le fond du Théatre.*

LÉANDRE.

D'ou viens-tu ? Parle donc, réponds-moi.
Je ne te vois jamais, quand j'ai beſoin de toi.

CARLIN.

J'exécute votre ordre avec zele, ou je meure.
Vous avez oublié que, depuis un quart-d'heure,
De dix commiſſions il vous plut me charger.
J'ai vu le Rapporteur, le Tailleur, l'Horloger,
Et voilà votre montre enfin raccommodée,
Elle ſonne à préſent.

LÉANDRE, *prenant la montre.*

Il me l'a bien gardée.

CARLIN.

Vous m'avez commandé de même d'acheter
De bon tabac d'Eſpagne, en voilà pour goûter.

LÉANDRE *prend le papier où eſt le tabac.*

Voyons.

CARLIN.

C'eſt du meilleur qu'on puiſſe jamais prendre,
Dont on frauda les droits en revenant de Flandre.

LÉANDRE *jette la montre, croyant jeter le tabac.*

Quel horrible tabac ! Tu veux m'empoiſonner.

CARLIN.

La montre ! Ah ! voilà bien pour la faire ſonner !
Quelle diſtraction, Monſieur, eſt donc la vôtre ?

LÉANDRE.

Oh ! je n'y penſois pas, j'ai jeté l'un pour l'autre.

CARLIN.

Ne vous voilà pas mal ! La montre cette fois
Va revoir l'Horloger tout au moins pour ſix mois.

LÉANDRE.

Cours à l'appartement de l'aimable Clarice,
Sache ſi pour la voir le moment eſt propice ;
Peins-lui bien mon amour, & quel eſt mon chagrin
D'avoir manqué tantôt à lui donner la main.
Va vîte, cours, reviens.

CARLIN, *mettant la montre à ſon oreille.*

La montre eſt toute en pieces.
Vous devriez, Monſieur, exercer vos largeſſes,
Et m'en faire préſent...

LÉANDRE.

Va donc, ne tarde pas.
Je t'attends.

CARLIN.

J'obéis, & reviens ſur mes pas.

SCENE IX.

LÉANDRE, ISABELLE, LISETTE.

ISABELLE.

APPROCHONS-NOUS.

LÉANDRE, *croyant parler à Carlin, & ſans voir Iſabelle & Liſette.*

Carlin, j'attends tout de ton zele.
Si Clarice venoit à parler d'Iſabelle,
Dis-lui bien que mon cœur n'en fut jamais touché :
Par de plus nobles nœuds je me ſens attaché.
Iſabelle eſt jolie ; au reſte, peu capable
De fixer le penchant d'un homme raiſonnable.
Malgré les faux dehors de ſa ſimplicité,
Elle eſt coquette au fond.

LISETTE, *à Iſabelle.*

La curioſité
Vous pourra coûter cher, aux ſentimens qu'il montre.

LÉANDRE, *croyant répondre à Carlin.*

Mais me parleras-tu toujours de cette montre ?
Hé bien ; c'eſt un malheur. Fais-lui bien concevoir
Qu'Iſabelle ſur moi n'eut jamais de pouvoir,
Et que mon oncle en vain veut faire une alliance
Dont mon amour murmure, & dont mon cœur s'offenſe.

ISABELLE.

Il ne m'aime pas trop, Liſette.

LÉANDRE, *croyant repondre à Carlin.*

Oui, l'on le dit.
Cette Liſette-là lui tourne mal l'eſprit;
C'eſt une babillarde, en intrigues habile,
Et qui, dans un beſoin, pourroit montrer en ville.

LISETTE, *à Iſabelle.*

Voilà donc mon paquet, & vous le vôtre auſſi.
Lui dirai-je, à la fin, que vous êtes ici?

LÉANDRE.

Oui, tu pourras lui dire. Avec impatience
J'attendrai ton retour; va, cours en diligence.
Que les hommes ſont fous d'empoiſonner leurs jours
Par des dégoûts cruels qu'ils ont dans leurs amours!
Je ſavoure à longs traits le poiſon qui me tue.

LISETTE.

C'eſt pendant trop de tems nous cacher à ſa vue,
Et je veux l'attaquer. Monſieur, ſi par haſard
Vous vouliez bien ſur nous jeter quelque regard....

LÉANDRE, *ſans les voir.*

Sans ce fâcheux dédit, qui vient troubler ma joie,
Je paſſerois des jours filés d'or & de ſoie.

LISETTE.

Vous voulez bien, Monſieur, me permettre, à mon tour,
De vous féliciter ſur votre heureux retour?

LÉANDRE, *ſans les voir.*

Au pouvoir de l'amour c'eſt en vain qu'on réſiſte.

LISETTE.

Monſieur, par charité...

LÉANDRE, *ſans les voir.*

Que le Ciel vous aſſiſte.

LISETTE.

Sommes-nous donc déja des objets de pitié ?
(*à Iſabelle.*)
De tout ce qu'on me dit vous êtes de moitié.
(*à Léandre.*)
Tournez les yeux ſur nous.
(*Elle le tire par la manche.*)

LÉANDRE.

Ah ! te voilà, Liſette ?

LISETTE.

Et ma maîtreſſe auſſi.

LÉANDRE, *à Iſabelle.*

Que ma joie eſt parfaite !
Jamais rien de plus beau ne s'offrit aux regards ;
Les amours près de vous volent de toutes parts.
Aux coups de vos beaux yeux qui pourroit ſe ſouſtraire ?
Et qu'on ſeroit heureux ſi l'on pouvoit vous plaire !

ISABELLE, *à Léandre.*

Bon ! votre cœur pour moi ne fut jamais touché ;
Par de plus nobles nœuds vous êtes attaché :
Je ſuis un peu jolie ; au reſte, peu capable
De fixer le penchant d'un homme raiſonnable :
Malgré les faux dehors de ma ſimplicité,
Je ſuis coquette au fond.

LÉANDRE.

C'eſt une fauſſeté.
Liſette, tu devrois, dans le ſoin qui t'anime,
Lui faire prendre d'elle une plus juſte eſtime :
Tu gouvernes ſon cœur.

LISETTE.

Oui, quelqu'un me l'a dit.
Cette Liſette-là lui tourne mal l'eſprit;
C'eſt une babillarde, en intrigues habile,
Et qui pourroit montrer, en un beſoin, en ville.
Votre panégyrique a pour nous des appas.
Quel peintre! Par ma foi! vous ne nous flattez pas.

LÉANDRE, *à part.*

Ah! maraud de Carlin, dans peu ton imprudence
Recevra de ma main ſa juſte récompenſe.

LISETTE.

J'entends venir quelqu'un. Ah! Ciel! quel embarras!
C'eſt Madame Grognac qui revient ſur ſes pas.

ISABELLE.

Liſette, que dis-tu?

LISETTE.

Votre mere en perſonne.

ISABELLE.

Quel parti prendre, ô ciel! Je tremble, je friſſonne.
Sa bruſque humeur ſur nous pourroit bien éclater:
Aidez-moi, s'il vous plaît, Monſieur, à l'éviter.

LÉANDRE.

Vous cacher à ſes yeux eſt choſe aſſez facile;
Mon cabinet pour vous doit être un ſûr aſyle;
Entrez-y.

ISABELLE.

Volontiers. Mais que perſonne au moins
Ne puiſſe nous y voir.

Iſabelle & Liſette entrent dans le cabinet de Léandre.

LÉANDRE.

Fiez-vous à mes ſoins.

SCENE X.

Mad. GROGNAC, LÉANDRE.

Mad. GROGNAC.

JE ne la trouve point. Monſieur, où donc eſt-elle ?

LÉANDRE.

Qui, Madame ?

Mad. GROGNAC.

Ma fille.

LÉANDRE.

Hé ! quoi donc ?

Mad. GROGNAC.

Iſabelle.
Que j'aurois de plaiſir, avec deux bons ſoufflets,
A venger pleinement les affronts qu'on ma faits !
Mais je ne perdrai pas ici toute ma peine,
Puiſqu'il faut auſſi-bien que je vous entretienne,
Et vous diſe en deux mots que je veux, dès ce jour,
Votre oncle vif ou mort, terminer votre amour.

Vous ſavez ſes deſſeins, & qu'un dédit m'engage,
Monſieur, à vous donner ma fille...

LÉANDRE.

En mariage?

Mad. GROGNAC.

Comment donc? Oui, Monſieur, en mariage, oui;
Et je prétends, de plus, que ce ſoit aujourd'hui.
Je ne puis plus long-tems voir traîner cette affaire,
Et je vais ordonner qu'on m'amene un Notaire:
C'eſt un point réſolu, Monſieur, dans mon cerveau.
La garde d'une fille eſt un trop lourd fardeau.

SCENE XI.

LÉANDRE, *ſeul.*

CE dédit m'embarraſſe & me tient en cervelle.

SCENE XII.

CARLIN, CLARICE, LÉANDRE.

CARLIN, *à Léandre.*

J'AI fait ce que vos feux attendoient de mon zele,
Et j'amene Clarice.

LÉANDRE.

Ah ! Madame, en ces lieux,
Quel bonheur tout nouveau vous préſente à mes yeux ?

CLARICE.

Malgré votre dédit, je viens ici vous dire
Que mon oncle à vos vœux eſt tout prêt à ſouſcrire;
Mon cœur en eſt charmé : mais je crains votre humeur,
Et qu'une autre que moi ne regne en votre cœur.

LÉANDRE.

Ces ſoupçons mal fondés me font trop d'injuſtice;
Et je n'aime que vous, adorable Clarice.

SCENE XIII.

LEANDRE, CLARICE, CARLIN, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS, *à Clarice.*

MON maître ici m'envoie avec ce mot d'écrit.
(*Il ſort.*)
(*Clarice lit.*)

CARLIN, *au Laquais qui ſort.*

Ce petit joufflu-là montre avoir de l'eſprit.

SCENE XIV.

LÉANDRE, CLARICE, CARLIN.

CLARICE, *à Léandre.*

DE votre Rapporteur je reçois cette lettre :
Vous pouvez de ſes ſoins bientôt tout vous promettre.
Je vous quitte un moment, & je monte là-haut
Pour lui faire réponſe, & reviens au plus tôt.

LÉANDRE, *l'arrêtant.*

Si dans mon cabinet vous vouliez bien écrire,
Vous auriez plus tôt fait.

CLARICE.

Je craindrois de vous nuire.

LÉANDRE.

Vous me ferez plaiſir, Madame, aſſurément,

CLARICE.

Puiſque vous le voulez, j'en uſe librement.
Je vais le ſupplier de vous faire juſtice,
Et de continuer à vous rendre ſervice.
J'aurai fait en deux mots.

SCENE XV.

LEANDRE, CARLIN.

CARLIN.

Vos feux ſont en bon train;
Je vous vois bientôt prêts à vous donner la main:
Le Ciel juſques au bout nous garde de diſgrace!

SCENE XVI.

LISETTE, LÉANDRE, CARLIN.

LISETTE, *dans le cabinet.*

Sortons, ſortons, Madame, il faut quitter la place.

SCENE XVII.

LÉANDRE, CARLIN.

CARLIN.

DANS votre cabinet, Monſieur, j'entends du bruit.
Que veut dire cela ? N'eſt-ce point un eſprit
Qui lutine Clarice ?

LÉANDRE.

Ah ! je vois ma mépriſe.
Carlin, tout eſt perdu ; j'ai fait une ſottiſe.
En plaçant-là Clarice, en mon eſprit diſtrait,
Je n'ai pas réfléchi que dans ce même endroit
J'avois mis Iſabelle.

CARLIN.

Iſabelle ! Ah ! j'enrage.
Nous allons bientôt voir arriver du carnage.
Etes-vous fou, Monſieur ?

SCENE XVIII.

ISABELLE, CLARICE, LISETTE, LÉANDRE, CARLIN.

CARLIN.

MAIS qu'eſt-ce que je vois?
Quelle proſpérité ! Pour une en voilà trois.

ISABELLE, *à Clarice.*

Vous pouvez dans ce lieu tout à votre aiſe écrire,
Et tant qu'il vous plaira ; pour moi, je me retire.

CLARICE.

(*) Non pas, c'eſt moi qui ſors, & le laiſſe avec vous.
Je ſais qu'on ne doit pas troubler un rendez-vous.

LÉANDRE.

Le haſard, malgré moi, dans ce lieu vous aſſemble :

On trouve les vers ſuivans dans la premiere édition de cette Piece.

(*) Vous avez eu le tems, pour vous, tout à loiſir,
D'y pouvoir, ſans témoins, remplir votre deſir.

LÉANDRE.

Le haſard, *&c.*

Mon deſſein n'étoit point de vous y mettre enſemble.

(*à Iſabelle.*)

Votre mere tantôt...

ISABELLE.

Je ſuis au déſeſpoir.

LÉANDRE, *à Clarice.*

Madame, vous ſaurez....

CLARICE.

Je ne veux rien ſavoir.

LÉANDRE, *à Iſabelle.*

Je n'ai pas réfléchi que...

ISABELLE, *s'en allant.*

Vous êtes un traître.

SCENE XIX.

LEANDRE, CLARICE, LISETTE, CARLIN.

LÉANDRE, *à Clarice.*

LE haſard...

CLARICE, *s'en allant.*

Devant moi gardez-vous de paroître.

SCENE XX.

LISETTE, LÉANDRE, CARLIN.

LISETTE, *à Carlin.*

TU nous as fait le tour ; mais vingt coups de bâton,
Dans peu, Monſieur Carlin, nous en feront raiſon.
(*Elle ſort.*)

SCENE XXI.

CARLIN, LÉANDRE.

CARLIN.

JE tombe de mon haut.

LÉANDRE.

Moi, je me déſeſpere.
Allons de l'une & l'autre arrêter la colere.
(*Il ſort.*)

SCENE XXII.

CARLIN, *ſeul.*

COURONS-Y donc : je crains quelqu'accident cruel ;
Et ces deux filles-là ſe vont battre en duel.

Fin du troiſieme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

VALERE, CLARICE.

CLARICE.

DE vos ſoins généreux je vous ſuis obligée :
Mais depuis un moment, mon ame eſt bien changée.

VALERE.

Plaît-il ?

CLARICE.

Je ne veux plus me marier.

VALERE.

Comment !
D'où vous peut donc venir un ſi prompt changement ?

CLARICE.

J'ai penſé mûrement aux ſoins du mariage,
Aux chagrins preſque ſûrs où ſon joug nous engage,
A cette liberté que l'on perd ſans retour :
L'hymen eſt trop ſouvent un écueil pour l'amour.
Je ne me ſens point propre aux ſoins d'une famille :
Et, tout conſidéré, j'aime mieux reſter fille.

VALERE.

Je ſais bien que l'hymen peut avoir ſes dégoûts ;
Chaque état a les ſiens, & nous le ſentons tous :
Cependant vous vouliez de moi ce bon office.

CLARICE.

D'accord ; mais plus on voit de près le précipice,
Plus nos ſens étonnés frémiſſent du danger.
Léandre eſt pris ailleurs ; &, pour le dégager,
Votre application peut-être ſeroit vaine.

VALERE.

Calmez-vous, je prétends y réuſſir ſans peine.
Léandre ſent pour vous une ſincere ardeur ;
Je pourrois bien ici répondre de ſon cœur :
Et ce n'eſt qu'un devoir de pure obéiſſance
Qui retient juſqu'ici ſon eſprit en balance.

SCENE II.

LE CHEVALIER, VALERE, CLARICE.

LE CHEVALIER.

AH ! mon oncle, parbleu ! je vous trouve à propos.
Pour vous laver la tête, & vous dire en deux mots...

VALERE.

Le début eſt nouveau.

LE CHEVALIER.

Se peut-il qu'à votre âge
Vous n'ayez pas encor les airs d'un homme ſage ?

Si j'en faiſois autant, je paſſerois chez vous
Pour un franc étourdi. Là, là, répondez-nous.

VALERE.

J'ai tort; mais...

LE CHEVALIER.

Mais, mais, mais!

CLARICE.

Quelle eſt votre querelle?

LE CHEVALIER.

Je m'étois introduit tantôt chez Iſabelle,
Que j'aime à la fureur, & qui m'aime encor plus;
J'y paſſois pour un autre; & Monſieur là-deſſus
Eſt venu bruſquement gâter tout le myſtere;
Et m'a mal-à-propos fait connoître à la mere.
Parlez; n'eſt-il pas vrai?

VALERE.

D'accord, mon cher neveu;
Mais je réparerai ma faute.

LE CHEVALIER.

Hé, ventrebleu!
C'eſt un étrange cas. Faut-il que la jeuneſſe
Apprenne maintenant à vivre à la vieilleſſe,
Et qu'on trouve des gens, avec des cheveux gris,
Plus étourdis cent fois que nos jeunes Marquis?
Je n'y connois plus rien. Dans le ſiecle où nous ſommes,
Il faut fuir dans les bois, & renoncer aux hommes.

VALERE.

Je veux vous marier, & votre ſœur auſſi.

LE CHEVALIER.

Ma ſœur? Vous vous moquez.

VALERE.

Pourquoi donc ce ſouci ?

LE CHEVALIER, *à Valere.*

Quelle injuſtice, ô ciel ! On me vole, on me pille.
Cela n'eſt point dans l'ordre ; & l'on ſait qu'une fille,
Pour enrichir un frere, en faire un gros ſeigneur,
Doit renoncer au monde.

CLARICE.

On connoît ton bon cœur,
Et je ſais qui t'oblige à parler de la ſorte ;
C'eſt l'amour de mon bien.

LE CHEVALIER.

Oui, le diable m'emporte.

VALERE.

Je prétends lui donner cinquante mille écus,
Vous réſervant, à vous, de mon bien le ſurplus ;
Et je veux aujourd'hui terminer cette affaire.

SCENE III.

LE CHEVALIER, CLARICE.

LE CHEVALIER.

VEUX-TU que ſur ce point je m'explique en bon frere ?
Tu ſais bien qu'entre nous nous parlons aſſez net.
Un hymen, quel qu'il ſoit, n'eſt point du tout ton fait.
Te voilà faite au tour ; nul ſoin ne te travaille ;

Et le premier enfant te gâteroit la taille.
Crois-moi, le mariage eſt un triſte métier.

CLARICE.

Mon frere, cependant, tu veux te marier.

LE CHEVALIER.

Le devoir d'une femme engage à mille choſes;
On trouve mainte épine où l'on cherchoit des roſes!
Le plaiſir de l'hymen eſt terreſtre & groſſier.

CLARICE.

Mon frere, cependant, tu veux te marier.

LE CHEVALIER.

Parlons à cœur ouvert, & confeſſons la dette.
Je ſuis un peu coquet, tu n'es pas mal coquette:
Notre mere l'étoit, dit-on, en ſon vivant;
Nous chaſſons tous de race, & le mal n'eſt pas grand.
Si quelque amant venoit frapper ta fantaiſie,
Tu pourrois avec lui faire quelque folie.

CLARICE.

Mon frere, cependant...

LE CHEVALIER.

Tu vas te récrier,
Mon frere, cependant, tu veux te marier.
Que diable! tu reponds toujours la même proſe.

CLARICE.

Mais tu me dis auſſi toujours la même choſe.

Peut-être à tes diſcours j'ajoute trop de foi ;
Mais Léandre aujourd'hui triomphe encor de moi.

LE CHEVALIER, *l'arrêtant.*

Ecoute donc, ma ſœur.

CLARICE.

Que me veux-tu, mon frere ?

LE CHEVALIER.

Mets-toi dans un Couvent ; tu ne ſaurois mieux faire.

CLARICE.

Je prends, comme je dois, tes conſeils là-deſſus ;
Mais l'avis ne vaut pas cinquante mille écus.

SCENE V.

LE CHEVALIER, LISETTE.

LE CHEVALIER.

VOILA ce que me vaut ta légere cervelle.
Le maudit inſtrument qu'une langue femelle !
De ſes ſoupçons jaloux pourquoi la guéris-tu ?

LISETTE.

Comment, de ma maîtreſſe effleurer la vertu !
J'entends venir quelqu'un. Adieu, je me retire.

SCENE VI.

SCENE VI.

LE CHEVALIER, LÉANDRE, CARLIN.

LE CHEVALIER, *à part.*

C'EST Léandre; tant mieux, j'ai deux mots à lui dire.

(*à Léandre.*)

Un ſort heureux, Monſieur, vous préſente à mes yeux.

LÉANDRE, *à Carlin.*

Peut-être elle pourra revenir en ces lieux.

LE CHEVALIER, *à Léandre.*

Je ſais que vous voulez devenir mon beau-frere;
C'eſt fort bien fait à vous; ma ſœur a de quoi plaire:
Elle eſt riche en vertus; pour en argent comptant,
Je crois, ſans la flatter, qu'elle ne l'eſt pas tant.
Quand mon pere mourut, il nous laiſſa, pour vivre,
Ses dettes à payer, & ſa maniere à ſuivre;
C'eſt, comme vous voyez, peu de bien que cela.

LÉANDRE, *au Chevalier.*

Et n'avez-vous jamais eu que ce pere-là?

LE CHEVALIER *rit.*

Comment?

LÉANDRE.

Que cette ſœur, Monſieur, j'ai voulu dire.

CARLIN.

L'erreur eſt pardonnable; il ne faut point tant rire.

LE CHEVALIER.

Je ſais votre naiſſance & votre probité,
Et je ſuis fort content de vous de ce côté.
Vous n'avez qu'un défaut, qui par-tout vous décéle;
Dans le fond cependant c'eſt une bagatelle;
Mais je ſerois content de vous en voir défait.
Vous êtes accuſé d'être un peu trop diſtrait;
Et tout le monde dit que cette léthargie
Fait inſulte au bon-ſens, & viſe à la folie.

LÉANDRE.

Chacun ne peut pas être auſſi ſage que vous:
Tous les hommes, Monſieur, ſont différemment fous;
Chacun a ſa folie: & j'ai grace à vous rendre
De ne trouver en moi qu'un défaut à reprendre.

LE CHEVALIER.

Ce que je vous en dis n'eſt que par amitié;
Et je vous trouve, moi, trop ſage de moitié.
On ne m'entend jamais cenſurer ni médire,
Et je ne dis ici que ce que j'entends dire.

LÉANDRE.

On parle volontiers; mais un homme d'eſprit
Doit donner rarement créance à ce qu'on dit.
De louanges & d'encens les hommes ſont avares;
Ils font rarement grace aux vertus les plus rares;
Au lieu qu'avec plaiſir, d'une langue ſans frein,
De leurs traits médiſans ils chargent le prochain.
Je ſuis toujours en garde, & n'ai pas voulu croire
Cent bruits ſemés de vous, fâcheux à votre gloire.

LE CHEVALIER.

Que peut-on, s'il vous plaît, Monſieur, dire de moi?
On n'inſultera pas ma naiſſance, je croi?

LÉANDRE.

Non.

LE CHEVALIER.

Nul dans l'univers ne peut dire, je gage,
Que dans l'occaſion je manque de courage.

LÉANDRE.

Non.

LE CHEVALIER.

Peut-on m'accuſer d'être fourbe, flatteur,
Fat, inſolent, ingrat, ſuffiſant, impoſteur?

LÉANDRE.

(*Il prend ſa tabatiere, la renverſe; prend ſes gants pour ſon mouchoir.*)

Non, vous dis-je, Monſieur; & je ne vois perſonne
Qui de ces vices-là ſeulement vous ſoupçonne:
Mais on ne me dit pas de vous autant de bien
Que je ſouhaiterois. On dit (je n'en crois rien)
Qu'en diſcours vous prenez un peu trop de licence;
Qu'on ne peut ſe ſouſtraire à votre médiſance;
Que vous parlez toujours avant que de penſer;
Que tout votre mérite eſt de chanter, danſer;
Que, pour vous faire croire homme à bonne fortune,
Vous paſſez en hiver des nuits au clair de lune,
A ſouffler dans vos doigts, & prendre vos ébats
Sur la porte d'Iris qui ne vous connoît pas;
Que ſouvent vous prenez trop de vin de Champagne,
Et qu'il faut que toujours quelqu'un vous accompagne,
Pour pouvoir vous montrer votre chemin la nuit,
Et même quelquefois vous reporter au lit.
Enfin, que ſais-je moi? l'on charge ma mémoire
De cent mauvais récits que je ne veux pas croire:

Et tout homme prudent doit ſe garder toujours
De donner trop crédit à de mauvais diſcours.

LE CHEVALIER.

Adieu, Carlin, adieu.

CARLIN.

Monſieur de la muſique,
Redites-nous encor ce petit air bachique.

SCENE VII.

LÉANDRE, CARLIN.

CARLIN.

Vous avez fort bien fait de lui river ſon clou.
C'eſt bien à faire à lui de vous appeller fou !
Et vous deviez encor lui mieux laver la tête.

LÉANDRE.

J'ai bien un autre ſoin qui m'occupe & m'arrête.
Tu t'imagines bien que Clarice en courroux
Se livre toute entiere à ſes tranſports jaloux,
Et m'accable des noms d'ingrat & d'infidele.
D'une autre part auſſi, que peut dire Iſabelle ?

CARLIN.

Vous avez tort. Faut-il qu'à chaque inſtant du jour
Votre diſtraction nous faſſe quelque tour ?
Vous avez de l'eſprit & de la politeſſe;
Vous raiſonnez parfois comme un Sage de Grece,
Et d'autres fois auſſi vos faits & vos raiſons
Vous font croire échappé des petites-Maiſons.

LÉANDRE.

Mais ſais-tu bien, maraud, qu'avec ta remontrance,
Tu te feras chaſſer ?

CARLIN.

Monſieur, en conſcience,
Je ne veux point du tout ici vous corriger.

LÉANDRE.

Ma maniere eſt fort bonne, & n'en veux point changer.
Je ne reſſemble point aux hommes de notre âge,
Qui maſquent en tout tems leur cœur & leur viſage.
Mon défaut prétendu, mon peu d'attention
Fait la ſincérité de mon intention.
Je ne prépare point avec effronterie
Dans le fond de mon cœur d'indigne menterie ;
Je dis ce que je penſe, & ſans déguiſement ;
Je ſuis ſans réfléchir mon premier mouvement ;
Un eſprit naturel me conduit & m'anime ;
Je ſuis un peu diſtrait, mais ce n'eſt pas un crime.

CARLIN.

Ce n'eſt pas un grand mal. Pour être bel eſprit,
Il faut avec mépris écouter ce qu'on dit,
Rêver dans un fauteuil, répondre en coq-à-l'âne,
Et voir tous les mortels ainſi que des profanes.
Au ſuprême degré vous avez ce défaut,
Et bien d'autres encor.

LÉANDRE.

(*Pendant ce couplet il ôte la cravate à ſon valet par diſtraction.*)

Te tairas-tu, maraud ?...
Un cerveau foible, étroit, qui ne tient qu'une choſe,
Peut répondre en tout tems à ce qu'on lui propoſe ;

Mais celui qui comprend toujours plus d'un objet,
Peut bien être excuſé s'il eſt un peu diſtrait.

CARLIN *remet ſa cravate.*

Je vous excuſe auſſi. Mais permettez, de grace,
Que je remette ici chaque choſe en ſa place;
Il n'eſt pas encor tems que je m'aille coucher.

LÉANDRE *déboutonne ſon valet.*

C'eſt le moindre défaut qu'on puiſſe reprocher.
Eſt-il juſte, après tout, que l'on s'aſſujettiſſe
A répondre à cent ſots ſelon leur ſot caprice?
Ce qu'on penſe vaut mieux cent fois que leurs diſcours.
J'irois de ma penſée interrompre le cours,
Pour un jeune étourdi qui me rompt les oreilles
De ſes travaux fameux d'amour & de bouteilles;
Pour un plaiſant qui vient de ſon bruit m'enivrer,
Qui croit me faire rire, & qui me fait pleurer;
Pour un faſtidieux, qui n'a, pour l'ordinaire,
Ni le don de parler, ni l'eſprit de ſe taire?

CARLIN, *remettant ſon juſtaucorps.*

Mais voyez, s'il vous plaît, quelle diſtraction!

LÉANDRE.

Je crains pour mon amour quelqu'altération.
La Belle eſt en courroux; toute mon innocence
Ne me raſſure pas, & je crains ſa préſence.

CARLIN.

Je vous dirai, Monſieur, pour ſortir d'embarras,
Comme ordinairement j'en uſe en pareil cas.
Il faudroit qu'une lettre, écrite d'un beau ſtyle,
Pût vous rendre près d'elle un accès plus facile.
Mandez-lui que tantôt ce que vous avez fait
N'eſt qu'un coup d'étourdi.

LÉANDRE.

Je ſerai ſatisfait,
Si la lettre, Carlin, a l'effet que j'eſpere.

CARLIN.

Une lettre, Monſieur, remet bien une affaire;
Et trois ou quatre mots en hâte barbouillés
Font ſouvent embraſſer des amans bien brouillés.

LÉANDRE.

En cette occaſion, Carlin, je te veux croire.
Va vîte me chercher la table & l'écritoire.

CARLIN.

Je vais, je cours, je vole, & je reviens à vous.

SCENE VIII.

LÉANDRE, *ſeul.*

Je veux la raſſurer de ſes ſoupçons jaloux,
Diſſiper ſon erreur. Oui, charmante Clarice,
Vous verrez que mon cœur, dépouillé d'artifice,
Ne brûle que pour vous d'un véritable feu;
Et ma main ſur-le-champ en va ſigner l'aveu.

SCENE IX.

CARLIN, LÉANDRE.

CARLIN, *préſentant un livre à ſon maître.*

TENEZ, Monſieur, voilà...

LÉANDRE.

Comment ! es-tu donc ivre ?
Pour écrire un billet, tu m'apportes un livre !

CARLIN.

Ah ! vous avez raiſon. On hurle avec les loups ;
Et je ſerai bientôt auſſi diſtrait que vous.
Votre abſence d'eſprit eſt une maladie
Qui ſe gagne aiſément.

LÉANDRE.

Eh ! tais-toi, je te prie ;
Ne me fatigue point par tes mauvais diſcours.
Les valets ſont fâcheux, & font tout à rebours.

CARLIN, *apportant une table & une écritoire.*

Pour écrire, à ce coup, j'apporte toute choſe.

LÉANDRE *s'aſſied pour écrire.*

Donne-moi promptement.

CARLIN.

Voyons de votre proſe.
Si pour vous d'Apollon les tréſors ſont ouverts,
Vous pouvez même auſſi vous eſcrimer en vers,
En ſonnet, en balade, en ode, en élégie.
Le ſexe aime les vers.

LÉANDRE *change pluſieurs fois de plume qu'il trempe dans la poudre pour le cornet.*

Quelque mauvais génie
Des plumes que je prends vient empêcher l'effet.

CARLIN.

Je le crois bien, Monſieur; car voilà le cornet,
Et dans le poudrier vous trempiez votre plume.

LÉANDRE.

Tu peux avoir raiſon; c'eſt contre ta coutume.

CARLIN, *à part.*

L'écriture eſt un art bien utile aux amans:
Petits ſoins, rendez-vous, doux raccommodemens,
Promeſſe d'épouſer, plainte, douceur, rupture,
Tout cela ſe trafique avecque l'écriture.
Si le papier qui ſert aux amoureux billets
Coûtoit comme celui qu'on emploie au Palais,
Cette ferme en un an produiroit plus de rente
Que le papier timbré ne peut rendre en quarante.

LÉANDRE *renverſe ſur ſa lettre le cornet pour la poudre.*

Ma lettre eſt achevée...

CARLIN.

Ah! perdez-vous l'eſprit?
Vous verſez à grands flots l'encre ſur votre écrit.
Quelle eſt donc, s'il vous plaît, cette façon de peindre?

LÉANDRE.

De mon eſprit trop prompt c'eſt à moi de me plaindre.

CARLIN, *montrant la lettre.*

Le bel écrit, ma foi, pour un traité de paix!
On croira qu'un démon en a formé les traits.

Les Experts écrivains s'y donneront au diable;
Je tiens dès-à-préſent la lettre indéchiffrable.

LÉANDRE *ſe remet à écrire.*

Il faut recommencer, le mal n'eſt pas bien grand.
Je ne plains point, Carlin, la peine que je prend.

CARLIN.

C'eſt très-bien fait. Mais, moi, je plains fort Iſabelle.

LÉANDRE.

Iſabelle?

CARLIN.

Oui, Monſieur.

LÉANDRE, *écrivant.*

Ne me parle point d'elle.

CARLIN.

Soit. Quand d'une cruelle on veut toucher le cœur,
C'eſt un ſtyle éloquent qu'un billet au porteur,
Qui vaut mieux qu'un diſcours rempli de fariboles.
Si vous vous en ſerviez...

LÉANDRE.

Fais treve à tes paroles.

CARLIN, *à part.*

Quand une Belle voit, comme par ſupplément,
Quatre doigts de papier plié bien proprement
Hors du corps de la lettre, & qu'avant ſa lecture,
(Car c'eſt toujours par là que l'on fait l'ouverture)
On voit du coin de l'œil ſur ce petit papier...

Léandre écoute Carlin, & par diſtraction écrit ce qu'il dit.

CARLIN.

« Monſieur, par la préſente, il vous plaira payer
» Deux mille écus comptant, auſſi-tôt lettre vue,
» A Damoiſelle, en blanc, d'elle valeur reçue. »

Et Dieu ſait la valeur ! un diſcours auſſi rond
Fait taire l'éloquence & l'art de Cicéron.

LÉANDRE, *écrivant.*

Cela peut être vrai pour de ſerviles ames
Qui trafiquent un cœur.

CARLIN.

Aujourd'hui bien des femmes
Se mêlent du trafic.

LÉANDRE.

J'ai fini. Je n'ai plus
Qu'à cacheter ma lettre, & mettre le deſſus.

CARLIN.

Le Ciel en ſoit loué ! me voilà hors de criſe.
Je tremblois de vous voir faire quelque mépriſe.
Vous avez plus d'eſprit que je ne l'euſſe cru ;
Et j'attendois encore un trait de votre crû.

LÉANDRE.

Tu deviens inſolent.

CARLIN.

Ce n'eſt que par tendreſſe.

LÉANDRE.

Tiens, porte de ce pas la lettre à ſon adreſſe.
De ton zele empreſſé j'attends tout dans ce jour,
Et me remets ſur toi du ſoin de mon amour.

CARLIN.

Pour vous ſervir plus vîte en cette conjoncture,
Je m'en vais emprunter les ailes de Mercure.

SCENE X.

CARLIN, *ſeul.*

ALLONS nous acquitter de notre honnête emploi ;
Remettons deux amans... Mais qu'eſt-ce que je voi ?
« Pour Iſabelle. » Oh diable ! aurois-je la berlue ?
Quelque nuage épais m'obſcurcit-il la vue ?
Mais non, j'ai, grace au Ciel, encor deux bons yeux.
Monſieur, Monſieur... Il eſt déja loin de ces lieux.
Il me ſemble pourtant que, ſelon tout indice,
Le billet que je tiens doit aller à Clarice.
Mais le nom d'Iſabelle eſt peint ſur ce papier.
Ne me joueroit-il point un tour de ſon métier ?
Il peut ſe faire auſſi qu'il inſtruiſe Iſabelle
De l'état de ſon cœur, & qu'il rompt avec elle,
Lui donne en peu de mots ſon congé par écrit.
Oui, voilà ce que c'eſt, & le cœur me le dit.
Ah ! qu'un maître eſt heureux quand un valet habile
A la conception & légere & facile !
Il peut ſe fourvoyer ſans rien appréhender ;
Et de tels ſerviteurs ſont nés pour commander.

Fin du quatrieme Acte.

ACTE V.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ISABELLE, LISETTE, CARLIN.

ISABELLE, *tenant une lettre ouverte.*

CROIT-IL que de mon cœur je ſois embarraſſée,
Et que de l'engager on ait eu la penſée ?

CARLIN, *à Iſabelle.*

Je ne dis pas cela.

LISETTE, *à Carlin.*

Dans ſon petit cerveau
Penſe-t-il que l'on ſoit bien tenté de ſa peau,
Et de la tienne auſſi ?

CARLIN, *à Liſette.*

Je ne l'ai pas trop rude.

ISABELLE.

Pour m'outrager encore, il a mis tant d'étude
A m'offrir un billet par Clarice dicté ?

CARLIN, *à part.*

Le traître a fait le coup, je m'en ſuis bien douté.

ISABELLE.

Mon parti ſur ce point eſt fort facile à prendre.

CARLIN, *à Iſabelle.*

Madame, écoutez-moi.

ISABELLE.

Je ne veux rien entendre.

CARLIN.

Mais, de grace, un ſeul mot.

LISETTE.

Sors d'ici, malheureux!
Va-t-en porter ailleurs ton cartel amoureux.

CARLIN.

On ne traita jamais un courier de la ſorte.

LISETTE.

Détalons.

CARLIN.

Vous ſaurez....

LISETTE.

Gagneras-tu la porte?

CARLIN.

Mais tu perds le reſpect. Je ſuis ambaſſadeur.

LISETTE.

Sortiras-tu d'ici, poſtillon de malheur?

SCENE II.

ISABELLE, LISETTE.

LISETTE.

Il eſt enfin parti, malgré ſon éloquence.
Mais d'un autre côté le Chevalier s'avance.

SCENE III.

LE CHEVALIER, ISABELLE, LISETTE.

LE CHEVALIER, *à Iſabelle.*

HÉ bien! la mere encor fait-elle le lutin?
Pourrons-nous nous ſouſtraire à ſon bruſque chagrin?

LISETTE.

Vous ſavez ſon humeur. Ah! juſte ciel! je tremble;
Elle peut revenir & nous trouver enſemble.

LE CHEVALIER.

Que ce ſoin ne vous faſſe aucune impreſſion.
Je vous prends en ces lieux ſous ma protection.
N'êtes-vous pas ma femme? Et pour hâter les choſes,
J'ai dreſſé le contrat moi-même avec les clauſes,
Dont mon oncle eſt porteur.

LISETTE.

Tout eſt bien avancé,
Puiſque déja par vous le contrat eſt dreſſé;
Et l'aveu de la mere eſt une bagatelle.

ISABELLE.

Nous aurons de la peine à venir à bout d'elle.

LE CHEVALIER.

Avant d'accorder tout à ſon juſte tranſport,
Je veux ſur ſon eſprit faire un dernier effort,
Me jeter à ſes pieds, lui dire mes alarmes,

Crier, gémir, pleurer, car j'ai le don des larmes.
Liſette m'appuiera. Malgré ſon air chagrin,
Nous la flatterons tant, qu'il faudra bien enfin
Qu'elle me céde un bien dont mon amour eſt digne.

LISETTE.

Bon ! bon ! plus on la flatte, & plus elle égratigne;
C'eſt un eſprit rétif, & qu'on ne réduit pas.
Mais je vois votre ſœur tourner ici ſes pas.

SCENE IV.

LE CHEVALIER, CLARICE, ISABELLE, LISETTE.

LE CHEVALIER, *à Clarice.*

HÉ bien, ma chere ſœur, quel ſoin ici t'amene ?
Et quelle intention eſt maintenant la tienne ?
As-tu pris ton parti ?

CLARICE.

J'eſpere qu'à la fin
Mon oncle avec Léandre unira mon deſtin.

ISABELLE, *à Clarice.*

Tant mieux. Mais puiſqu'enfin vous épouſez Léandre,
L'amitié, la raiſon m'obligent à vous rendre
Un billet amoureux qu'il m'écrivit. Le voici.

CLARICE.

De Léandre ?

ISABELLE.

De lui.

LE CHEVALIER, *à Iſabelle.*

Quel rôle fais-je ici ?
Un rival odieux auroit pu vous écrire ?

ISABELLE, *au Chevalier.*

De ce qui s'eſt paſſé je ſaurai vous inſtruire :
Suivez-moi ſeulement, & demeurez en paix.
(*à Clarice.*)
Tenez, voilà la lettre, & le cas que j'en fais.
Adieu.

LE CHEVALIER.

(*à Iſabelle.*)

Bon ſoir, ma ſœur. Il faut aller, Madame,
Faire un dernier effort pour couronner ma flamme.

SCENE V.

CLARICE, *ſeule.*

L'AI-JE bien entendu ? Dois-je en croire mes yeux ?
Mais je puis ſur le champ m'éclaircir encor mieux.
Liſons. « Pour Iſabelle. » O Ciel ! je ſuis trahie.
Je vois, je tiens, je ſens toute ſa perfidie.
Mais je vois ſon valet.

SCENE VI.

CARLIN, CLARICE.

CARLIN.

Approche, monſtre affreux !
Miniſtre impertinent d'un maître malheureux !
A qui va cette lettre ? Eſt-ce pour Iſabelle ?

CARLIN.

Madame, c'eſt pour elle, & ce n'eſt pas pour elle.

CLARICE.

Avec ces vains détours penſes-tu me tromper ?
Voyons. Demeure-là ; ne crois pas m'échapper.
(*Elle lit.*
« Je ſuis au déſeſpoir, Mademoiſelle, que l'a-
» venture du cabinet vous ait donné quelque ſoup-
» çon de ma fidélité. »
Viens-çà, maraud ; réponds, parle.
(*Elle le prend par la cravate.*)

CARLIN.

Miſéricorde !
Cette lettre eſt pour nous la pomme de diſcorde.
Ouf ! hai ! je n'en puis plus, vous ſerrez le ſifflet.
Mais, du moins, juſqu'au bout liſez donc le billet.

CLARICE.

Que je liſe, maraud ! Que veux-tu qu'il m'apprenne ?
De ſes déloyautés ne ſuis-je pas certaine !

CARLIN.

Si mon maître eſt ingrat, puis-je mais de cela ?
Mais il vient ; vous pouvez l'étrangler ; le voilà.

SCENE VII.

LÉANDRE, CLARICE, CARLIN.

(*Léandre eſt plongé dans la rêverie.*)

CLARICE, *à part.*

J'AI peine, en le voyant, à tenir ma colere.

CARLIN, *bas à Clarice.*

Ne parlons pas trop haut de peur de le diſtraire.

CLARICE.

Vous voilà donc, Monſieur ? Cherchez-vous en ces lieux
Que ma rivale encor ſe préſente à mes yeux ?

LÉANDRE, *ſortant de ſa rêverie.*

Ah ! Madame : à propos avez-vous lu ma lettre !

CLARICE.

Oui, traître ! ma rivale a ſu me la remettre ;
Je la tiens d'Iſabelle, & le cas qu'elle en fait,
Peut me venger aſſez de ton lâche forfait.

LÉANDRE.

Un autre que Carlin en vos mains l'a remiſe ?
Le maraud ! je ſaurai châtier ſa mépriſe ;
Je le rouerai de coups ; le coquin tous les jours
Laſſe ma patience, & me fait de ces tours.

Je le vois. Viens çà, traître ! aux dépens de ta vie
Je veux tirer raiſon de cette perfidie.
Tu mourras de ma main.

CARLIN.

Ah ! Monſieur, doucement,
Grace ; je n'ai point fait encor mon teſtament.
(*à part.*)
Non, je n'ai jamais vu de piece d'écriture
Faire tant de procès.

LÉANDRE.

Parle ſans impoſture.
Qu'as-tu fait de ma lettre ? Et quel affreux démon
Te pouſſe à me trahir d'une telle façon ?

CARLIN.

Moi, Monſieur, vous trahir ! je vous ſers avec zele,
Je l'ai miſe avec ſoin dans les mains d'Iſabelle.

LÉANDRE, *tirant ſon épée.*

Et voilà pour ta mort l'arrêt tout prononcé.

CARLIN.

Quelle faute ai-je fait ?

LÉANDRE.

Quelle faute, inſenſé !

CARLIN.

Oui, vous avez raiſon de vous faire juſtice.

LÉANDRE.

Ne t'avois-je pas dit de la rendre à Clarice ?

CARLIN.

A Clarice, Monſieur ? Je veux être pendu,
Si je me reſſouviens de l'avoir entendu.

LÉANDRE.

Mais le deſſus écrit ſuffit pour te confondre.

A ce témoin muet que pourras-tu répondre ?
(*à Clarice.*)
Pour lui faire ſentir ſon peu de jugement,
De grace, prêtez-moi cette lettre un moment.
(*Il prend la lettre.*)

CARLIN, *à part.*

Bon ! c'eſt où je l'attends.

LÉANDRE.

Viens, tête ſans cervelle ;
Lis avec moi, bourreau, lis donc... « Pour Iſa-
» belle. »

CARLIN.

Pouf ! il faut l'avouer, vous avez, à mon gré,
La préſence d'eſprit au ſuprême degré.
Lis donc, bourreau ! lis donc.

LÉANDRE.

Ah ! de grace, Madame,
Pardonnez mon erreur en faveur de ma flamme :
Mon cœur n'a point de part au crime de ma main.

CLARICE.

Vous tâchez, inconſtant, à me ſéduire en vain :
Mais je ne reçois pas un groſſier artifice.

CARLIN.

Je réponds pour mon maître, il n'a point de malice ;
Et s'il n'étoit point fou, je veux dire diſtrait,
Ce ſeroit, je vous jure, un garçon tout parfait.

LÉANDRE.

Mais ſi vous avez lu le dedans de ma lettre,
De ces ſoupçons cruels elle a dû vous remettre.

CLARICE.

Ma curioſité m'en a fait lire aſſez ;
Je n'en ai que trop lu.

CARLIN.

Mon Dieu recommencez.
En changeant le deſſus, nous changeons bien la theſe.
Vous avez le bras bon, ſoit dit par parentheſe.

CLARICE *lit.*

« Je ſuis au déſeſpoir que l'aventure du cabinet » vous ait pu donner quelque ſoupçon de ma fidé- » lité. Votre rivale ne ſervira qu'à rendre votre » triomphe plus parfait. Monſieur, par la préſente, » il vous plaira payer à Damoiſelle, en blanc, » de telle valeur reçue, & Dieu ſait la valeur. »

CARLIN.

Fi donc, Madame, fi ! vous moquez-vous de moi ? Cela n'eſt point écrit.

CLARICE.

Vois donc.

CARLIN, *à Léandre.*

Ah ! par ma foi,
Votre mépriſe ici me paroît fort étrange.
Quoi ! vos billets d'amour ſont des lettres de change ?
Vous aurez bientôt fait votre paix à ce prix.

LÉANDRE.

C'eſt ce malheureux-là qui pendant que j'écris,
M'embarraſſe l'eſprit de ſes impertinences.

CARLIN.

J'ai diablement d'eſprit, on écrit mes ſentences.

CLARICE *continue de lire.*

« Oui, belle Clarice, je n'adore que vous, & » fais tout mon bonheur de vous aimer le reſte de » ma vie. »

CARLIN, *à Clarice.*

Vous trouvez maintenant les termes plus coulans ;
Et vous ne venez plus pour étrangler les gens.

CLARICE.

Je reſpire. Ah ! Carlin, c'eſt une joie extrême
De trouver innocent un coupable qu'on aime ;
Et que, ſans nul effort, on fait un prompt retour
Des mouvemens jaloux aux tranſports de l'amour !

LÉANDRE.

A mes diſtractions faites grace, Madame ;
Nul autre objet que vous ne regne dans mon ame.

CARLIN, *à Clarice.*

C'eſt une vérité ; le plaiſir qu'il reçoit,
Fait qu'il ne vous croit pas où ſouvent il vous voit.
Voici Monſieur votre oncle. A vos vœux tout conſpire.

SCENE VIII.

VALERE, LÉANDRE, CLARICE, CARLIN.

VALERE, *à Léandre.*

Avec empreſſement, Monſieur, je viens vous dire
Que mon plaiſir ſeroit de pouvoir, en ce jour,
Au gré de vos ſouhaits contenter votre amour.

LÉANDRE, *à Valere.*

Je crois qu'à mes deſirs vous n'êtes point contraire.

VALERE.

Je donne volontiers les mains à cette affaire.
Mais il faut du dédit encor vous délier,
Et procurer de plus l'hymen du Chevalier.
Nous nous trouvons toujours dans une peine extrême.

CARLIN.

Il me vient dans l'eſprit un petit ſtratagême.
(*à Léandre.*)
La vieille ne ſongeoit dans votre engagement,
Qu'au bien qu'on vous devoit laiſſer par teſtament.

LÉANDRE.

Non ! ſans doute.

CARLIN.

L'on peut dreſſer quelque machine,
Faire jouer ſous main quelque ſecrete mine....

VALERE.

J'ai déja dans ma poche un contrat.

CARLIN.

Bon ! tant mieux.
La mere ne ſait point que je ſuis en ces lieux ;
Elle ne m'a point vu ; je puis aiſément dire
Ce que pour vous ſervir mon adreſſe m'inſpire.

VALERE.

Mais, crois-tu...

CARLIN.

Laiſſez-moi, l'affaire eſt dans le ſac.

VALERE.

J'entends venir quelqu'un. C'eſt Madame Grognac.

CARLIN.

Je vais tout préparer pour que la mine joue ;
Et vous, ne manquez pas de pouſſer à la roue.

SCENE IX.

SCENE IX.

VALERE, Madame GROGNAC, ISABELLE, LE CHEVALIER, CLARICE, LÉANDRE.

LE CHEVALIER, *à Mad. Grognac.*

LE deſſein en eſt pris, je ne vous quitte point
Que je ne ſois enfin ſatisfait ſur ce point.
Je prétends, malgré vous, devenir votre gendre:
Vous ne ſauriez mieux faire; &, pour vous défendre,
Vous avez beau peſter, crier, tempêter...

Mad. GROGNAC, *au Chevalier.*

Ouais!
Je vous trouve plaiſant! Au gré de mes ſouhaits,
Je ne pourrai donc pas diſpoſer de ma fille?
Monſieur, je ne veux point de fou dans ma famille.

LE CHEVALIER.

Là, là... doucement.

Mad. GROGNAC.

Paix!

ISABELLE.

Ma mere...

Mad. GROGNAC.

Taiſez-vous.

LE CHEVALIER.

Un peu de naturel.

Mad. GROGNAC.

Non.

VALERE, *à Mad. Grognac.*

Calmez ce courroux.

Mad. GROGNAC, *à Valere.*

Vous, calmez, s'il vous plaît, votre langue indiſcrette,
Ennuyeux harangueur. C'eſt une affaire faite,
Monſieur ſera mon gendre. Et, pour me délivrer
Des importunités qui pourroient trop durer,
J'ai mandé tout exprès en ces lieux un Notaire.

LE CHEVALIER.

Moi, je m'inſcris en faux contre ce qu'il peut faire.

Mad. GROGNAC.

(*à Léandre.*)

Mais où ſommes-nous donc? Vous, Monſieur le diſtrait,
Vous êtes-là debout planté comme un piquet.

VALERE.

Il ne répond point trop aux offres que vous faites.

Mad. GROGNAC, *à Valere.*

Monſieur, guériſſez-vous des ſoucis où vous êtes:
Quand il ne voudroit point encor ſe marier,
Je n'aurai point recours à votre Chevalier,
Un fat dont la conduite eſt toute impertinente.

VALERE, *à part.*

Et qui lui fait danſer quelquefois la courante.

Mad. GROGNAC.

Un petit libertin qui doit de tous côtés,
Un étourdi ſieffé.

LE CHEVALIER, *à Mad. Grognac.*

Paſſons les qualités;
Cela ne rendra pas le contrat moins valide.

SCENE X.

VALERE, Madame GROGNAC, CLARICE, ISABELLE, LE CHEVALIER, LÉANDRE, LISETTE, CARLIN, *en Courier.*

LISETTE.

PLACE, place au courier qui vient à toute bride.

CARLIN, *à Léandre.*

Ah! Monſieur, vous voilà. Quelle fatalité!
Votre oncle ici m'envoie.. Ouf! je ſuis éreinté.
Pour vous dire... attendez...

CLARICE, *à Carlin.*

Tu nous fais bien attendre.

LÉANDRE, *à Carlin.*

N'as-tu point de ſa part quelque lettre à me rendre?

CARLIN.

Non: depuis qu'il eſt mort, le défunt n'écrit plus.

LE CHEVALIER, *riant.*

C'eſt Carlin.

CARLIN, *au Chevalier.*

Ah! Monſieur, vos ris ſont ſuperflus.
De vos pleurs bien plutôt lâchez ici la bonde,
En apprenant le coup le plus fatal du monde,
Et qui fera trembler les pâles héritiers
Juſques dans l'avenir de nos neveux derniers.

CLARICE, *à Carlin.*

Dis-nous donc, ſi tu veux, cette action ſi noire.

CARLIN.

La volonté de l'homme eſt bien ambulatoire !
(*à Léandre.*)
A grand'peine au bon-homme aviez-vous dit adieu,
Qu'il a fait appeller le Notaire du lieu ;
Et n'écoutant alors qu'un aveugle caprice,
Bien informé d'ailleurs que vous aimiez Clarice,
Et que vous deveniez réfractaire à ſes loix,
Refuſant d'épouſer celle dont il fit choix ;
Sans avoir, en mourant, égard à ma priere,
Il a teſtamenté tout d'une autre maniere ;
Et l'avare défunt deſcendant au cercueil,
Ne vous a pas laiſſé de quoi porter le deuil.

Mad. GROGNAC.

Ah ! juſte Ciel ! qu'entends-je ?

CARLIN.

O cruelle diſgrace !
Nous voilà pour jamais réduits à la beſace.

Mad. GROGNAC.

Le défunt a bien fait, & je l'en applaudis ;
Il devoit, à mon ſens, encore faire pis.

CARLIN.

Hélas ! qu'auroit-il fait ?

Mad. GROGNAC, *à Carlin.*

Ta plainte m'importune.
(*à Léandre.*)
Vous, Monſieur, vous pouvez chercher ailleurs fortune ;
Votre hymen à préſent ne me convient en rien :
Pour épouſer ma fille il faut avoir du bien.

VALERE, *à Mad. Grognac.*

Mon neveu ne craint point la diſgrace cruelle

D'un pareil teſtament. S'il épouſe Iſabelle,
Je lui donne à préſent mon bien après ma mort.
En faveur de l'amour faites-vous cet effort ?

Mad. GROGNAC.

Il eſt bien étourdi.

LE CHEVALIER.

Dans peu je me propoſe
De l'être encor plus : ſi je vaux quelque choſe,
C'eſt par-là que je vaux, & par ma belle humeur.

Mad. GROGNAC, *au Chevalier.*

Euh ! j'ai cette courante encor ſur le cœur.

VALERE, *à Mad. Grognac, lui préſentant un contrat tout dreſſé.*

Signez donc ce papier. Une plume, Liſette.

LISETTE, *donnant une plume.*

Voilà tout ce qu'il faut.

Mad. GROGNAC, *ſignant.*

C'eſt une affaire faite ;
Je ſignerai, pourvu que vous me promettiez
Qu'il deviendra plus ſage, & que vous le ſigniez.

VALERE.

(*à Léandre.*)

D'accord. Vous, pour le prix d'une juſte tendreſſe,
Soyez heureux, Monſieur ; je vous donne ma niece.

Mad. GROGNAC, *à Valere.*

Comment donc ! Rêvez-vous, Monſieur ? Etes-vous fou,
De donner votre niece à qui n'a pas un ſou ?

VALERE, *à Mad. Grognac.*

Il ne faut pas ici plus long-tems vous ſéduire ;
Et vous me permettrez maintenant de vous dire

Que ce faux teſtament, Madame, n'eſt qu'un jeu
Inventé par Carlin pour tirer votre aveu.

Mad. GROGNAC, *à Carlin.*

Parle.

CARLIN, *à part.*

Le dénouement eſt bien prêt à ſe faire.

Mad. GROGNAC, *à Carlin.*

Ne nous-as tu pas dit que l'oncle, en ſa colere,
A d'autres qu'à Léandre avoit laiſſé ſon bien ?

CARLIN.

Ma foi ! je le croyois. Mais, puiſqu'il n'en eſt rien,
Le Ciel en ſoit loué.

Mad. GROGNAC.

Je ſuis aſſaſſinée.

LISETTE, *à Mad. Grognac.*

Il ne faut point ici tant faire l'étonnée ;
C'eſt vous qui nous montrez à choiſir un mari.
Quand votre époux, jadis grand Gruyer de Berry,
Voulut vous enlever, vous le laiſſâtes faire ;
Votre fille eſt encor plus ſage que ſa mere.

Mad. GROGNAC, *à Iſabelle.*

Coquine !

ISABELLE, *à Mad. Grognac.*

Ecoutez-moi.

Mad. GROGNAC, *à Iſabelle.*

Taiſez-vous, s'il vous plaît.

LE CHEVALIER, *à Mad. Grognac.*

J'ai, ſi vous la grondez, un menuet tout prêt.

CARLIN, *à Mad. Grognac.*

Vous paierez le dédit, parbleu !

VALERE, *à Mad. Grognac.*

De bonne grace,

Puiſque tout eſt ſigné, que la choſe ſe faſſe.
Pour apporter la paix & calmer votre eſprit,
Je m'oblige pour vous à payer le dédit,
Et je donne de plus cette ſomme à ma niece.

Mad. GROGNAC.

Je ſuis au déſeſpoir. C'eſt à moi qu'on s'adreſſe
(*à Valere.*)
Pour faire de ces tours: vous ſaurez, en un mot,
Que je ne donnerai pas cela pour ſa dot.
Faſſe qui le voudra les frais du mariage;
Vous l'avez commencé, finiſſez votre ouvrage:
Et je prétends, de plus, qu'en formant ces liens,
On les ſépare encor de corps & de biens.

(*Elle ſort.*)

SCENE XI.

VALERE, LE CHEVALIER, LÉANDRE, CLARICE ISABELLE, LISETTE, CARLIN.

VALERE.

Rentrons, & ſur le champ terminons cette affaire.

LE CHEVALIER, *à Clarice & à Iſabelle.*

Allons, embraſſez-vous, vous ne ſauriez mieux faire;
Vous ſerez belles-ſœurs. Mais ſur-tout gardez-vous
De prendre à l'avenir le même rendez-vous.

ISABELLE.

Lorſque j'en donnerai, je ſerai plus ſecrete.

CLARICE.

Une autre fois auſſi je ſerai plus diſcrete.

SCENE XII.

LÉANDRE, CARLIN.

LÉANDRE.

Toi, Carlin, à l'inſtant prépare ce qu'il faut
Pour aller voir mon oncle, & partir au plus tôt.

CARLIN.

Laiſſez votre oncle en paix. Quel diantre de langage!
Vous devez cette nuit faire un autre voyage.
Vous n'y ſongez donc plus? vous êtes marié.

LÉANDRE.

Tu m'en fais ſouvenir, je l'avois oublié.

SCENE XIII & derniere.

CARLIN, *ſeul.*

Ah! Ciel! un jour de noce oublier une femme!
Cette erreur me paroît un peu digne de blâme;
Pour le lendemain, paſſe: & j'en vois aujourd'hui
Qui voudroient bien pouvoir l'oublier comme lui.

Fin du cinquieme & dernier Acte.

LE RETOUR IMPRÉVU,

COMÉDIE,

EN PROSE ET EN UN ACTE.

PERSONNAGES.

M. GÉRONTE, Pere de Clitandre.
CLITANDRE, Amant de Lucile.
Mad. BERTRAND, Tante de Lucile.
LUCILE.
CIDALISE.
LE MARQUIS.
LISETTE.
M. ANDRÉ, Uſurier.
MERLIN, Valet de Clitandre.
JAQUINET, Valet de M. Géronte.

La Scene eſt à Paris.

LE RETOUR IMPRÉVU, COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

Mad. BERTRAND, LISETTE.

Mad. BERTRAND.

AH! vous voilà! Je ſuis fort aiſe de vous rencontrer. Parlons enſemble un peu ſérieuſement, je vous prie, Mademoiſelle Liſette.

LISETTE.

Auſſi ſérieuſement qu'il vous plaira, Madame Bertrand.

Mad. BERTRAND.

Savez-vous bien que je ſuis fort mécontente de la conduite & des manieres de ma niece?

LISETTE.

Comment donc, Madame! Que fait-elle de mal, s'il vous plaît?

Mad. BERTRAND.

Elle ne fait rien que de mal; & le pis que j'y trouve, c'eſt qu'elle garde auprès d'elle une coquine comme vous, qui ne lui donnez que de

mauvais conſeils, & qui la pouſſez dans un précipice où ſon penchant ne l'entraîne déja que trop.

LISETTE.

Voilà un diſcours très-ſérieux au moins, Madame, & ſi je répondois auſſi ſérieuſement, la converſation pourroit bien faire rire : mais le réſpect que j'ai pour votre âge & pour la tante de ma maîtreſſe, m'empêchera de vous répondre avec aigreur.

Mad. BERTRAND.

Vous avez bien de la modération !

LISETTE.

Il ſeroit à ſouhaiter, Madame, que vous en euſſiez autant ; vous ne ſeriez pas la premiere à ſcandaliſer votre nicce, & à la décrier, comme vous faites, dans le monde, par des diſcours qui n'ont point d'autre fondement que le déréglement de votre imagination.

Mad. BERTRAND.

Comment, impudente ! le déréglement de mon imagination ! C'eſt le déréglement de vos actions qui me fait parler ; & il n'y a rien de plus horrible que la vie que vous faites.

LISETTE.

Comment donc, Madame ! Quelle vie faiſons-nous, s'il vous plaît ?

Mad. BERTRAND.

Quelle ? Y a-t-il rien de plus ſcandaleux que la dépenſe que Lucile fait tous les jours ? une fille qui n'a pas un ſou de revenu !

LISETTE.

Nous avons du crédit, Madame.

Mad.

Mad. BERTRAND.

C'eſt bien à elle d'avoir ſeule une groſſe maiſon, des habits magnifiques!

LISETTE.

Eſt-il défendu de faire fortune?

Mad. BERTRAND.

Et comment la fait-elle, cette fortune?

LISETTE.

Fort innocemment: elle boit, mange, chante, rit, joue, ſe promene: les biens nous viennent en dormant, je vous en aſſure.

Mad. BERTRAND.

Et la réputation ſe perd de même. Elle verra ce qu'il lui arrivera; elle n'aura pas un ſou de mon bien, premiérement; ma fille unique ne veut plus être Religieuſe; je m'en vais la marier: mon frere le Chanoine, qui lui en veut depuis long-tems, la déshéritera; car il eſt vindicatif. Patience, patience; elle ne ſera pas toujours jeune.

LISETTE.

Hé! vraiment, c'eſt pour cela que nous ſongeons à profiter de la belle ſaiſon.

Mad. BERTRAND.

Oui, fort bien! & le profit qui vous en demeurera, c'eſt que vous mourrez toutes deux à l'Hôpital, & déshonorées encore.

LISETTE.

Oh! pour cela, non, Madame; un bon mariage va nous mettre à couvert de la prédiction.

Mad. BERTRAND.

Un bon mariage! elle va ſe marier?

LISETTE.

Oui, Madame.

Mad. BERTRAND.

A la bonne heure, je ne m'en mêle point; je la renonce pour ma niece, & je ne prétends pas aider à tromper perſonne. Adieu.

LISETTE.

Nous ferons bien nos affaires ſans vous, ne vous mettez pas en peine.

Mad. BERTRAND.

Je crois que ce ſera quelque belle alliance!

LISETTE.

Ce ſera un mariage dans toutes les formes; & quand il ſera fait, vous ſerez trop heureuſe de nous faire la cour, & d'être la tante de votre niece.

SCENE II.

MERLIN, LISETTE.

MERLIN.

BON jour ma chere enfant. Qui eſt cette vieille Madame avec qui tu étois en converſation?

LISETTE.

Quoi! tu ne connois pas Madame Bertrand, la tante de ma maîtreſſe?

MERLIN.

Si fait vraiment, je ne connois autre ; je ne l'avois pas bien enviſagée.

LISETTE.

C'eſt une femme fort à ſon aiſe, qui a de bonnes rentes ſur la Ville, des maiſons à Paris. Lucile eſt fort bien apparentée, au moins.

MERLIN.

Oui ; mais elle n'en eſt pas plus riche.

LISETTE.

Il ne faut déſeſpérer de rien ; cela peut venir. S'il lui mouroit trois oncles, deux tantes, trois couples de couſins-germains, deux paires de neveux, & autant de nieces, elle ſe trouveroit une groſſe héritiere.

MERLIN.

Comment diable ! mais ſais-tu bien qu'en tems de peſte cette fille-là pourroit devenir un très-gros parti ?

LISETTE.

Le parti n'eſt pas mauvais dès-à-préſent ; & la beauté...

MERLIN.

Tu as raiſon, ſa beauté tient lieu de tout ; & mon maître eſt abſolument déterminé à l'épouſer.

LISETTE.

Et elle, abſolument déterminée à épouſer ton maître.

MERLIN.

Il y aura peut-être quelque tribulation à eſſuyer au retour de notre bon-homme de pere : mais il ne reviendra pas ſi-tôt, nous aurons le tems de

nous préparer ; & mon maître ne ſera pas malheureux, s'il n'a que ce chagrin-là de ſon mariage.

LISETTE.

Comment donc ? Que veux-tu dire ?

MERLIN.

Le mariage eſt ſujet à de grandes révolutions.

LISETTE.

Ah ! ah ! tu es encore un plaiſant viſage, de croire que Clitandre puiſſe jamais ſe repentir d'avoir épouſé Lucile, une fille que j'ai élevée.

MERLIN.

Tant pis.

LISETTE.

Une fille belle, jeune & bien faite !

MERLIN.

Il n'y a pas là de quoi ſe raſſurer.

LISETTE.

Une fille aiſée à vivre !

MERLIN.

La plupart des filles ne le ſont que trop.

LISETTE.

Une fille ſage & vertueuſe !

MERLIN.

Et c'eſt toi qui l'as élevée ?

LISETTE.

Parle donc, maraud, que veux-tu dire ?

MERLIN.

Tiens ; veux-tu que je te parle franchement ? Cette alliance ne me plaît point du tout ; & je ne prévois pas que nous y trouvions notre compte ni l'un ni l'autre. Clitandre fait de la dépenſe, parce qu'il eſt amoureux ; l'amour rend libéral, le ma-

riage corrige l'amour : ſi mon maître devenoit avare, où en ſerions-nous ?

LISETTE.

Il eſt d'un naturel trop prodigue pour devenir jamais trop économe. A-t-il donné de bons ordres pour le régal d'aujourd'hui ?

MERLIN.

Je t'en réponds. Trois garçons de la Guerbois viennent d'arriver avec tout leur attirail de cuiſine ; Camel, le fameux Camel, marchoit à leur tête. L'illuſtre Forel a envoyé ſix douzaines de bouteilles de vin de Champagne comme il n'y en a point : il l'a fait lui-même.

LISETTE.

Tant mieux ; j'aime la bonne chere.

SCENE III.

CLITANDRE, MERLIN, LISETTE.

LISETTE, *à Merlin.*

MAIS voici ton maître.

CLITANDRE.

Hé ! bon jour, ma chere Liſette. Comment te portes-tu, mon enfant ? Que fait ta belle maîtreſſe ?

LISETTE.

Elle eſt chez elle avec Cidaliſe.

CLITANDRE.

Va, cours, ma chere Liſette, la prier de ſe rendre auplus tôt ici ; je n'ai d'heureux momens que ceux que je paſſe avec elle.

LISETTE.

Que vous êtes bien faits l'un pour l'autre ! Elle s'ennuie à la mort quand elle ne vous voit point : elle ne tardera pas, je vous en réponds.

SCENE IV.

CLITANDRE, MERLIN.

MERLIN.

HÉ bien ! Monſieur, vous allez donc épouſer ? Vous voici, graces au Ciel, bientôt à la concluſion de votre amour, & à la fin de votre argent. C'eſt vraiment bien fait, de terminer ainſi toutes ſes affaires Mais, s'il vous plaît, qu'allons-nous faire, en attendant le retour de Monſieur votre pere, qui eſt en Eſpagne depuis un an, pour les affaires de ſon commerce ? Et que ferons-nous quand il ſera revenu ?

CLITANDRE.

Que tu es impertinent avec tes réflexions ! Hé ! mon ami, jouiſſons du préſent, n'ayons point de regret au paſſé, & ne liſons point des choſes fâcheuſes dans l'avenir. N'as-tu pas reçu de l'argent pour moi ces jours paſſés ?

MERLIN.

Il n'y a que trois ſemaines que j'ai touché une demi-année d'avance de ce Fermier à qui vous avez donné quittance de l'année entiere.

CLITANDRE.

Bon !

MERLIN.

J'ai reçu, l'autre ſemaine, dix-huit cents livres, de ce Curieux, pour ces deux grands tableaux dont votre pere avoit refuſé deux mille écus quelque tems avant que de partir.

CLITANDRE.

Bon !

MERLIN.

Bon ! J'ai encore eu deux cents louis d'or de ce Fripier pour cette tapiſſerie que Monſieur votre pere avoit achetée, il y a deux ans, cinq mille francs, à un inventaire.

CLITANDRE.

Bon !

MERLIN.

Oui, oui, nous avons fait de bons marchés pendant ſon abſence, n'eſt-ce pas ?

CLITANDRE.

Voilà un petit rafraîchiſſement qui nous menera quelque tems, & nous travaillerons enſuite ſur nouveaux frais.

MERLIN.

Travaillez-y donc vous-même ; car pour moi, je fais conſcience d'être l'inſtrument & la cheville ouvriere de votre ruine : c'eſt par mes ſoins que vous avez trouvé le moyen de diſſiper plus de dix

mille écus, ſans compter douze ou quinze mille francs que vous devez encore à pluſieurs quidams, Uſuriers ou Notaires, (c'eſt preſque la même choſe) qui nous vont tomber ſur le corps au premier jour.

CLITANDRE.

Celui qui m'embarraſſe le plus, c'eſt ce perſécutant Monſieur André ; & ſi, je ne lui dois que trois mille cinq cents livres.

MERLIN.

Il ne vous a prêté que cela ; mais vous avez fait le billet de deux mille écus. Il a, depuis quatre jours, obtenu contre vous une ſentence des Conſuls ; & il ne ſeroit pas plaiſant, que, le jour de la noce, il vous fît coucher au Châtelet.

CLITANDRE.

Nous trouverons des expédiens pour nous parer de cet inconvénient.

MERLIN.

Hé ! quel expédient trouver ? Nous avons fait argent de tout ; les revenus ſont touchés d'avance ; la maiſon de la ville eſt démeublée, à faire pitié ; nous avons abattu les bois de la maiſon de campagne, ſous prétexte d'avoir de la vue. Pour moi, je vous avoue que je ſuis à bout.

CLITANDRE.

Si mon pere peut être encore cinq ou ſix mois ſans venir, j'aurai tout le tems de réparer, par mon économie, les premiers déſordres de ma jeuneſſe.

MERLIN.

Assurément. Et Monsieur votre pere, de son côté, ne travaille-t-il pas à reboucher tous ces trous-là ?

CLITANDRE.

Sans doute.

MERLIN.

Il faut mieux que vous fassiez toutes ces sottises là de son vivant, qu'après sa mort ; il ne seroit plus en état d'y remédier.

CLITANDRE.

Tu as raison, Merlin.

MERLIN.

Allez, Monsieur, vous n'avez pas tant de tort qu'on diroit bien. Monsieur votre pere fera un gros profit pendant son voyage, vous aurez fait une grosse dépense pendant son absence. Quand il reviendra, de quoi aura-t-il à se plaindre ? Ce sera comme s'il n'avoit bougé de chez lui ; & au pis-aller, ce sera lui qui aura eu tort de voyager.

CLITANDRE.

Que tu parles aujourd'hui de bons sens, mon pauvre Merlin !

MERLIN.

Entre nous, ce n'est pas un grand génie que Monsieur votre pere ; je l'ai mené autrefois par le nez, comme vous savez ; je lui fais accroire ce que je veux ; & quand il reviendroit présentement, je me sens encore assez de vigueur pour vous tirer des affaires les plus épineuses. Allons, Monsieur, grande chere & bon feu, le courage me revient. Combien serez-vous à table aujourd'hui ?

CLITANDRE.

Cinq ou ſix.

MERLIN.

Et votre bon ami le Marquis, ſoi-diſant tel, qui vous aide à manger ſi généreuſement votre bien, & qui n'eſt qu'un fat au bout du compte, y ſera-t-il ?

CLITANDRE.

Il me l'a promis.

SCENE V.

LUCILE, CIDALISE, CLITANDRE, MERLIN, LISETTE.

CLITANDRE, *à Merlin.*

Mais voici la charmante Lucile & ſa couſine.

LUCILE.

Les démarches que vous me faites faire, Clitandre, ne peuvent être juſtifiées que par le ſuccès qu'elles vont avoir ; & je ſerois entiérement perdue dans le monde, ſi le mariage ne mettoit fin à toutes les parties de plaiſir où je me laiſſe engager tous les jours.

CLITANDRE.

Je n'ai jamais eu d'autres ſentimens, belle Lucile ; & voilà votre amie qui peut vous en rendre témoignage.

CIDALISE, *à Clitandre.*

Je ſuis caution de la bonté de votre cœur, & vous touchez au moment de la juſtifier par vous-même. Mais moi qui n'entre pour rien dans l'aventure, & qui n'ai point en vue de concluſion, quel perſonnage eſt-ce que je fais dans tout ceci? Et que dira-t-on, je vous prie?

MERLIN, *à Cidaliſe.*

On dira qu'on ſe fait pendre par compagnie; &, par compagnie, il ne tiendra qu'à vous de vous faire épouſer; mon maître a tant d'amis, vous n'avez qu'à dire.

LISETTE, *à Cidaliſe.*

Prenez-en quelqu'un, Madame : plus on eſt de fous, plus on rit. Allons, déterminez-vous.

MERLIN.

Je me donne au diable, pendant que nous ſommes en train, il me prend envie d'épouſer Liſette auſſi par compagnie, moi; c'eſt une choſe bien contagieuſe que l'exemple.

CLITANDRE, *à Cidaliſe.*

Je voudrois que le nôtre la pût engager à nous imiter; & j'ai un jeune homme de mes amis qui s'eſt brouillé depuis quelques jours avec ſa famille.

MERLIN, *à Cidaliſe.*

Voilà le vrai moyen de le raccommoder. Le cœur vous en dit-il?

CIDALISE.

Non, ces ſortes d'alliances-là ne me plaiſent point. Je ne dépends de perſonne; je veux prendre un mari auſſi indépendant que moi.

MERLIN.

C'eſt bien fait, il n'eſt rien tel que d'avoir tous deux la bride ſur le cou. Mais voici votre Marquis qui vient au rendez-vous. Je vais voir ſi tout ſe prépare pour votre ſouper.

SCENE VI.

LE MARQUIS, CLITANDRE, LUCILE, CIDALISE, LISETTE.

LE MARQUIS.

SERVITEUR, mon ami. Ah! Meſdames, je ſuis ravi de vous voir: vous m'attendiez, c'eſt bien fait: je ſuis l'ame de vos parties, j'en conviens; le premier mobile de vos plaiſirs, je le ſais. Où en ſommes-nous? Le ſouper eſt-il prêt? Epouſerons-nous? Aurons-nous du vin abondamment? Allons, de la gaieté; je ne me ſuis jamais ſenti de ſi belle humeur; & je vous défie de m'ennuyer.

CIDALISE.

En verité, Monſieur le Marquis, vous vous êtes bien fait attendre.

LISETTE.

Cela ſeroit beau, qu'un Marquis fût le premier au rendez-vous! On croiroit qu'il n'auroit rien à faire.

LE MARQUIS.

Je vous aſſure, Meſdames, qu'à moins de voler, on

on ne peut pas faire plus de diligence; il n'y a pas, en vérité, trois quarts d'heure que je ſuis parti de Verſailles. Vous connoiſſez ce cheval barbe, & cette jument Arabe, que je mets ordinairement à ma chaiſe, il n'y a pas deux meilleurs animaux pour un rendez-vous de vîteſſe.

CLITANDRE, *au Marquis.*

Quelle affaire ſi preſſée?...

LE MARQUIS.

Et un poſtillon... un poſtillon, qui n'eſt pas plus gros que le poing, & qui va comme le vent. Si nous n'avions pas, nous autres, de ces voitures volantes-là, nous manquerions la moitié de nos occaſions.

LUCILE.

Et depuis quand, Monſieur le Marquis, vous mêlez-vous d'aller à Verſailles? Il me ſemble que vous faites ordinairement votre cour à Paris.

LE MARQUIS, *à Clitandre.*

Hé bien! qu'eſt-ce, mon cher? Te voilà au comble des plaiſirs, tu vas nager dans les délices; tu ſais l'intérêt que je prends à tout ce qui te touche. Quelle félicité, lorſque deux cœurs bien épris approchent au moment attendu... là, qu'on ſe voit à la queue du Roman!

(*Il chante.*)

« Sangaride, ce jour eſt un grand jour pour » vous. »

CLITANDRE.

Je reſſens mon bonheur dans toute ſon étendue. Mais dis-moi, je te prie, as-tu paſſé, comme tu

m'avois promis, chez ce Joaillier, pour ces diamans ?

LE MARQUIS, *à Cidaliſe.*

Et vous, la belle Couſine, qu'eſt-ce ? Le cœur ne vous en dit point ? Il faut que l'exemple vous encourage. Ne voulez-vous point, en vous mariant, payer vos dettes à l'amour & à la nature ? Fi ! que cela eſt vilain d'être une grande inutile dans le monde !

CIDALISE.

L'état de fille ne m'a point encore ennuyée.

LE MARQUIS.

Ce ſera quand il vous plaira, au moins, que nous ferons quelque marché de cœur enſemble ; je ſuis fait pour les Dames ; & les Dames, ſans vanité, ſont auſſi faites pour moi. Je veux être déshonoré, ſi je ne vous trouve fort à mon gré ; je me ſens même de la diſpoſition à vous aimer un jour à l'adoration, à la fureur ; mais point de mariage au moins, point de mariage ; j'aime les amours ſans conſéquence, vous m'entendez bien ?

LISETTE.

Vraiment, ce diſcours là eſt aſſez clair : il n'a pas beſoin de commentaire. Quoi ! Monſieur le Marquis...

LE MARQUIS, *à Clitandre.*

Il n'eſt pas connoiſſable depuis qu'il me hante, ce petit homme. Il eſt vrai que je n'ai pas mon pareil pour débourgeoiſer un enfant de famille, le mettre dans le monde, le pouſſer dans le jeu, lui donner le bon goût pour les habits, les meubles, les équipages. Je le mene un peu roide ; mais ces

petits Meſſieurs-là ne ſont-ils pas trop heureux qu'on leur inſpire les manieres de Cour, & qu'on leur apprenne à ſe ruiner en deux ou trois *ans* ?

LUCILE, *au Marquis.*

Avez-vous bien des écoliers ?

LE MARQUIS.

A propos, où eſt Merlin ? je ne le vois point ici : c'eſt un joli garçon ; je l'aime ; je le trouve admirable pour faire une reſſource, pour écarter les créanciers, amadouer des uſuriers, perſuader des marchands, démeubler une maiſon en un tour de main. (*à Clitandre.*) Que ton pere a eu de prévoyance, d'eſprit, de jugement, de te laiſſer un gouverneur auſſi ſage, un économe auſſi entendu ! Ce coquin-là vaut vingt mille livres de rente, comme un ſou, à un enfant de famille.

SCENE VII.

MERLIN, LUCILE, CIDALISE. LE MARQUIS, CLITANDRE, LISETTE.

MERLIN.

MESSIEURS & Meſdames, quand vous voudrez entrer, le ſouper eſt tout prêt.

LE MARQUIS.

Oui, c'eſt bien dit ; ne perdons point de tems. Je vous diſois bien que Merlin étoit un joli garçon !

je me ſens en diſpoſition louable de bien boir du vin ; vous allez voir ſi j'en tiens raiſon nablement. Allons, Meſdames, qui m'aime , m ſuive.

CLITANDRE.

Les momens ſont trop chers aux amans ; n'e perdons aucun.

SCENE VIII.

MERLIN, *ſeul.*

VOILA, Dieu merci, les affaires en bon train nos amans ſont en joie; faſſe le Ciel que cela du long-tems !

SCENE IX.

JAQUINET, MERLIN.

MERLIN.

MAIS que vois-je ? Voilà, je crois, Jaquinet le valet de notre bon-homme.

JAQUINET.

A la fin me voilà. Hé ! bon jour, Merlin ; ſoyez bien retrouvé. Comment te portes-tu?

MERLIN, *à part.*

Et vous le mal revenu? (*Haut.*) Monſieur Jaquinet, comment t'en va ?

JAQUINET.

Tu vois, mon enfant; le mieux du monde. A la fatigue près, nous avons fait un bon voyage.

MERLIN.

Comment ! vous avez fait un bon voyage ? tu n'es donc pas venu tout ſeul ?

JAQUINET.

La belle queſtion ! vraiment non ; je ſuis arrivé avec mon maître ; & pendant qu'il eſt allé avec le caroſſe de voiture faire viſiter à la Douane quelques ballots de marchandiſes, il m'a fait prendre les devans, pour venir dire à Monſieur ſon fils qu'il eſt de retour en parfaite ſanté.

MERLIN.

Voilà une nouvelle qui le réjouira fort. (*à part.*) Qu'allons-nous faire ?

JAQUINET.

Qu'as-tu ? il me ſemble que tu ne me fais guere bonne mine; & tu ne me parois pas trop content de notre arrivée.

MERLIN, *à part.*

Je ne ſuis pas celui qu'elle chagrinera le plus. Tout eſt perdu. (*Haut.*) Et, dis-moi, le bonhomme a-t-il affaire pour long-tems à cette Douane ?

JAQUINET.

Non ; il ſera ici dans un moment.

MERLIN, *à part.*

Dans un moment ! où me fourrerai-je ?

JAQUINET.

Mais que diable as-tu donc ? Parle.

MERLIN.

Je ne ſaurois. (*à part.*) Ah ! le maudit vieillard ! Revenir ſi mal-à-propos, & ne pas avertir qu'il revient encore ! Cela eſt bien traître.

JAQUINET.

Te voilà bien intrigué ! Ce retour imprévu ne dérange-t-il point un peu vos petites affaires ?

MERLIN.

Oh ! non ; elles ſont toutes dérangées, de par tous les diables.

JAQUINET.

Tant pis.

MERLIN.

Jaquinet, mon pauvre Jaquinet ! aide-moi un peu à ſortir d'intrigue, je te prie.

JAQUINET.

Moi ? Que veux tu que je faſſe ?

MERLIN.

Va te repoſer ; entre au logis, tu trouveras bonne compagnie ; ne t'effarouche point ; on te fera boire de bon vin de Champagne.

JAQUINET.

Cela n'eſt pas bien difficile.

MERLIN.

Dis à mon maître que ſon pere eſt de retour, mais qu'il ne s'embarraſſe point : je vais l'attendre ici, & tâcher de faire en ſorte que nous puiſſions... (*à part.*) Je me donne au diable, ſi je ſais comment m'y prendre. (*Haut.*) Dis-lui qu'il ſe tienne

en repos ; & toi, commence par t'enivrer, & tu t'iras coucher. Bon ſoir.

JAQUINET.

J'exécuterai tes ordres à merveille, ne te mets pas en peine.

SCENE X.

MERLIN, *ſeul.*

ALLONS, Merlin, de la vivacité, mon enfant, de la préſence d'eſprit. Ceci eſt violent : un pere qui revient, en *impromptu*, d'un long voyage ; un fils dans la débauche, ſa maiſon en déſordre, pleine de cuiſiniers ! il faut ſe tirer d'embarras.

SCENE XI.

GÉRONTE, MERLIN.

MERLIN.

AH ! le voici. Tenons-nous un peu à l'écart, & ſongeons d'abord aux moyens de l'empêcher d'entrer chez lui.

GÉRONTE, *à lui-même.*

Enfin, après bien des travaux & des dangers, voilà, graces au Ciel, mon voyage heureuſement

terminé ; je retrouve ma chere maiſon, & je crois que mon fils ſera bien ſenſible au plaiſir de me revoir en bonne ſanté.

MERLIN, *à part.*

Nous le ſerions bien davantage à celui de te ſavoir encore bien loin d'ici.

GÉRONTE.

Les enfans ont bien de l'obligation aux peres qui ſe donnent tant de peine pour leur laiſſer du bien.

MERLIN, *à part.*

Oui ; mais ils n'en ont guere à ceux qui reviennent ſi mal-à-propos.

GÉRONTE.

Je ne veux pas différer davantage à rentrer chez moi, & à donner à mon fils le plaiſir que lui doit cauſer mon retour Je crois que le pauvre garçon mourra de joie en me revoyant.

MERLIN, *à part.*

Je le tiens déja plus que demi-mort. Mais il faut l'aborder. (*Haut.*) Que vois-je ? Juſte Ciel ! Suis-je bien éveillé ? Eſt-ce un ſpectre ?

GÉRONTE.

Je crois, ſi je ne me trompe, que voilà Merlin.

MERLIN.

Mais vraiment ! c'eſt Monſieur Géronte lui-même, ou c'eſt le diable ſous ſa figure. Sérieuſement parlant, ſeroit ce vous, mon cher maître ?

GÉRONTE.

Oui, c'eſt moi, Merlin. Comment te portes-tu ?

MERLIN.

Vous voyez, Monſieur, fort à votre ſervice,

comme un ſerviteur fidele, gai, gaillard, & toujours prêt à vous obéir.

GÉRONTE.

Voilà qui eſt bien. Entrons au logis.

(*Il va pour entrer chez lui.*)

MERLIN, *l'arrêtant.*

Nous ne vous attendions point, je vous aſſure, & vous êtes tombé des nues pour nous, en vérité.

GÉRONTE.

Non; je ſuis venu par le caroſſe de Bordeaux, où mon vaiſſeau eſt heureuſement arrivé depuis quelques jours... Mais nous ſerons auſſi bien...

(*Il va pour entrer chez lui.*)

MERLIN, *l'arrêtant.*

Que vous vous portez bien! Quel viſage! Quel embonpoint! Il faut que l'air du pays d'où vous venez ſoit merveilleux pour les gens de votre âge. Vous y deviez bien demeurer, Monſieur, pour votre ſanté, (*à part.*) & pour notre repos.

GÉRONTE.

Comment ſe porte mon fils? A t-il eu grand ſoin de mes affaires, & mes deniers ont ils bien profité entre ſes mains?

MERLIN.

Oh! pour cela, je vous en réponds; il s'en eſt ſervi d'une maniere.. Vous ne ſauriez comprendre comme ce jeune homme-là aime l'argent: il a mis vos affaires dans un état... dont vous ſerez étonné, ſur ma parole.

GÉRONTE.

Que tu me fais de plaiſir, Merlin, de m'ap-

prendre une ſi bonne nouvelle ! Je trouverai donc une groſſe ſomme d'argent qu'il aura amaſſée.

MERLIN.

Point du tout, Monſieur.

GÉRONTE.

Comment, point du tout !

MERLIN.

Et non, vous dis-je : ce garçon-là eſt bien meilleur ménager que vous ne penſez ; il ſuit vos traces, il fatigue ſon argent à outrance, & ſi tôt qu'il a dix piſtoles, il les fait travailler jour & nuit.

GÉRONTE.

Voilà ce que c'eſt que de donner aux enfans de bonnes leçons, & de bons exemples à ſuivre. Je me meurs d'impatience de l'embraſſer : allons, Merlin.

MERLIN.

Il n'eſt pas au logis, Monſieur ; & ſi vous êtes ſi preſſé de le voir...

SCENE XII.

M. ANDRÉ, GÉRONTE, MERLIN.

M. ANDRÉ.

BON jour, Monſieur Merlin.

MERLIN.

Votre valet, Monſieur André, votre valet. (*à part.*) Voilà un coquin d'uſurier qui prend bien ſon tems pour venir demander de l'argent.

M. ANDRÉ.

Savez-vous bien, Monſieur Merlin, que je ſuis las de venir tous les jours ſans trouver votre maître ; & que, s'il ne me paie aujourd'hui, je le ferai coffrer demain, afin que vous le ſachiez.

MERLIN, *bas.*

Nous voilà gâtés.

GÉRONTE, *à Merlin.*

Quelle affaire avez-vous donc ?

MERLIN, *bas à Géronte.*

Je vous l'expliquerai tantôt, ne vous mettez pas en peine.

M. ANDRÉ, *à Géronte.*

Une affaire de deux mille écus qui me ſont dûs par ſon maître, dont j'ai le billet, &, en vertu d'icelui, une bonne ſentence par corps que je vais faire mettre à exécution.

GÉRONTE.

Qu'eſt-ce que cela veut dire, Merlin ?

MERLIN.

C'eſt un maraud qui le feroit comme il le dit.

GÉRONTE, *à M André.*

Clitandre vous doit deux mille écus?

M. ANDRÉ, *à Géronte.*

Oui, juſtement, Clitandre, un enfant de famille, dont le pere eſt allé je ne ſais où, & qui ſera bien ſurpris, à ſon retour, quand il apprendra la vie que ſon fils mene pendant ſon abſence.

MERLIN, *à part.*

Cela va mal.

M. ANDRÉ.

Autant le fils eſt joueur, dépenſier & prodigue; autant le pere, à ce qu'on dit, eſt un vilain, un ladre, un feſſe-Matthieu.

GÉRONTE.

Que voulez-vous dire avec votre ladre & votre feſſe-Matthieu?

M. ANDRÉ.

Ce n'eſt pas de vous que je veux parler; c'eſt du pere de Clitandre, qui eſt un ſot, un imbécille.

GÉRONTE.

Merlin...

MERLIN, *à Géronte.*

Il vous dit vrai, Monſieur; Clitandre lui doit deux mille écus.

GÉRONTE.

Et tu dis qu'il a été d'une ſi bonne conduite!

MERLIN.

Oui, Monſieur; c'eſt un effet de ſa bonne conduite de devoir cet argent-là.

GÉRONTE.

GÉRONTE.

Comment ! emprunter deux mille écus d'un uſurier ! Car je vois bien, à la mine, que Monſieur eſt du métier.

M. ANDRÉ, *à Géronte.*

Oui, Monſieur ; & je vous crois auſſi de la profeſſion.

MERLIN, *à part.*

Comme les honnêtes gens ſe connoiſſent !

GÉRONTE, *à Merlin.*

Tu appelles cela l'effet d'une bonne conduite ?

MERLIN, *bas à Géronte.*

Paix, ne dites mot. Quand vous ſaurez le fond de cette affaire-là, vous ſerez charmé de Monſieur votre fils ; il a acheté une maiſon de dix mille écus ?

GÉRONTE.

Une maiſon de dix mille écus !

MERLIN, *bas à Géronte.*

Qui en vaut plus de quinze ; et, comme il n'avoit que vingt-quatre mille francs d'argent comptant, pour ne pas manquer un ſi bon marché, il a emprunté les deux mille écus en queſtion de l'honnête fripon que vous voyez. Vous n'êtes plus ſi fâché que vous étiez, je gage ?

GÉRONTE.

Au contraire, je ne me ſens pas de joie. (*à M. André.*) Oh ! çà, Monſieur, ce Clitandre, qui vous doit de l'argent, eſt mon fils.

MERLIN, *à Monſieur André.*

Et Monſieur eſt ſon pere, entendez-vous ?

M. ANDRÉ.

J'en ai bien de la joie.

GÉRONTE, *à M. André.*

Ne vous mettez point en peine de vos deux mille écus; j'approuve l'uſage que mon fils en a fait. Revenez demain, c'eſt de l'argent comptant.

M. ANDRÉ.

Soit. Je ſuis votre valet.

SCENE XIII.

GÉRONTE, MERLIN.

GÉRONTE.

ET, dis-moi un peu, dans quel endroit de la ville mon fils a-t-il acheté cette maiſon?

MERLIN.

Dans quel endroit?

GÉRONTE.

Oui. Il y a des quartiers meilleurs les uns que les autres; celui-ci, par exemple...

MERLIN.

Mais vraiment, c'eſt auſſi dans celui-ci qu'il l'a achetée.

GÉRONTE.

Bon, tant mieux. Où cela?

MERLIN.

Tenez; voyez-vous bien cette maiſon couverte d'ardoiſe, dont les fenêtres ſont reblanchies depuis peu?

GÉRONTE.

Oui. Hé bien ?

MERLIN.

Ce n'eſt pas celle-là ; mais un peu plus loin, à gauche, là... cette grande porte cochere qui eſt vis-à-vis de cette autre qui eſt vis-à-vis d'elle, là... dans cette autre rue.

GÉRONTE.

Je ne ſaurois voir cela d'ici.

MERLIN.

Ce n'eſt pas ma faute.

GÉRONTE.

Ne ſeroit-ce point la maiſon de Madame Bertrand ?

MERLIN.

Juſtement, de Madame Bertrand, la voilà : c'eſt une bonne acquiſition, n'eſt-ce pas ?

GÉRONTE.

Oui vraiment. Mais pourquoi cette femme-là vend-elle ſes héritages ?

MERLIN.

On ne prévoit pas tout ce qui arrive. Il lui eſt ſurvenu un grand malheur ; elle eſt devenue folle.

GÉRONTE.

Elle eſt devenue folle.

MERLIN.

Oui ; Monſieur. Sa famille l'a fait interdire ; & ſon fils, qui eſt un diſſipateur, a donné ſa maiſon pour moitié de ce qu'elle vaut. (*à part.*) Je m'embourbe ici de plus en plus.

GÉRONTE.

Mais elle n'avoit point de fils quand je ſuis parti.

MERLIN.

Elle n'en avoit point.

GÉRONTE.

Non assurément.

MERLIN.

Il faut donc que ce soit sa fille.

GÉRONTE.

Je suis fâché de son accident. Mais je m'amuse ici trop long-tems, fais-moi ouvrir la porte.

MERLIN, *à part.*

Ouf, nous voilà dans la crise.

GÉRONTE.

Te voilà bien consterné! Seroit-il arrivé quelque accident à mon fils?

MERLIN.

Non, Monsieur.

GÉRONTE.

M'auroit-on volé pendant mon absence?

MERLIN.

Pas tout-à-fait... (*à part.*) Que lui dirai-je?

GÉRONTE.

Explique-toi donc; parle.

MERLIN.

J'ai peine à retenir mes larmes. N'entrez pas, Monsieur. Votre maison, cette chere maison que vous aimez tant... depuis six mois...

GÉRONTE.

Hé bien! ma maison depuis six mois...

MERLIN.

Le diable s'en est emparé, Monsieur; il nous a fallu déloger à mi-terme.

GÉRONTE.

Le diable s'eſt emparé de ma maiſon?

MERLIN.

Oui, Monſieur, il y reviens des lutins lutinans.... C'eſt ce qui a obligé votre fils à acheter cette autre maiſon; nous ne pouvions plus demeurer dans celle-là.

GÉRONTE.

Tu te moques de moi, cela n'eſt pas croyable.

MERLIN.

Il n'y a ſortes de niche qu'ils m'aient faites; tantôt ils me chatouilloient la plante des pieds, tantôt ils me faiſoient la barbe avec un fer chaud; &, toutes les nuits réguliérement, ils me donnoient des camouflets qui puoient le ſoufre...

GÉRONTE.

Mais, encore une fois, je crois que tu te moques de moi.

MERLIN.

Point du tout, Monſieur: qu'eſt-ce qu'il m'en reviendroit? Nous avons vu là-deſſus les meilleures devineresſes de Paris, la Duverger même: il n'y a pas eu moyen de les faire déguerpir: ce diable-là eſt furieuſement tenace; c'eſt celui qui poſſede ordinairement les femmes, quand elles ont le diable au corps.

GÉRONTE.

Une frayeur ſoudaine commence à me ſaiſir. Et dis-moi, je te prie, n'ont-ils point été dans ma cave.

MERLIN.

Hélas! Monſieur, ils ont fouragé par-rout.

GÉRONTE.

Ah ! je ſuis perdu ; j'ai caché, en terre, un ſac de cuir où il y a vingt mille francs.

MERLIN.

Vingt mille francs ! Quoi ! Monſieur, il y a vingt-mille francs dans votre maiſon ?

GÉRONTE.

Tout autant, mon pauvre Merlin.

MERLIN.

Ah ! voilà ce que c'eſt ; les diables cherchent les tréſors, comme vous ſavez. Et en quel endroit ?

GÉRONTE.

Dans la cave.

MERLIN.

Dans la cave ? Juſtement, c'eſt-là qu'ils font leur ſabat. (*à part.*) Ah ! ſi nous l'avions ſu plutôt... (*haut.*) Et de quel côté, s'il vous plaît ?

GÉRONTE.

A gauche, en entrant, ſous une grande pierre noire, qui eſt à côté de la porte.

MERLIN.

Sous une grande pierre noire, vingt mille francs ! Vous deviez bien nous en avertir, vous nous euſſiez épargné bien de l'embarras. C'eſt à gauche en entrant, dites-vous ?

GÉRONTE.

Oui ; l'endroit n'eſt pas difficile à trouver.

MERLIN, *à part.*

Je le trouverai bien. (*haut.*) Mais ſavez-vous bien, Monſieur, que vous jouez-là à nous faire tordre le cou ? Et toute la ſomme eſt-elle en or ?

GÉRONTE.

Tonte en louis vieux.

MERLIN, *à part.*

Bon, elle en ſera plus aiſée à emporter. (*haut.*) Oh! çà, Monſieur, puiſque nous ſavons la cauſe du mal, il ne ſera pas difficile d'y remédier; je crois que nous en viendrons à bout; laiſſez-moi faire.

GÉRONTE.

J'ai peine à me perſuader tout ce que tu me dis: cependant on fait tant de contes ſur ces matieres-là, que je ne ſais qu'en croire. Je m'en vais au-devant de mes hardes, & je reviens ſur mes pas pour voir ce qu'il faut faire en cette occaſion. Qu'il y a de traverſes dans la vie! On ne ſauroit avoir un peu de bien, que les hommes ou le diable ne cherchent à vous l'attraper.

SCENE XIV.

MERLIN, *ſeul.*

LE diable n'aura pas celui-ci.

SCENE XV.

LISETTE, MERLIN.

LISETTE.

AH ! mon pauvre Merlin, eſt-il vrai que le pere de ton maître eſt arrivé.

MERLIN.

Cela n'eſt que trop vrai : mais, pour nous en conſoler, j'ai trouvé un tréſor.

LISETTE.

Un tréſor ?

MERLIN.

Il y a dans la cave, en entrant, à gauche, ſous une grande pierre noire, un ſac de cuir qui contient vingt mille francs.

LISETTE.

Vingt mille francs !

MERLIN.

Oui, mon enfant ; je te dirai cela plus amplement : cours au ſac, au ſac ; c'eſt le plus preſſé.

LISETTE.

Mais ſi...

MERLIN.

Que le diable t'emporte, avec tes ſi & tes mais. J'entends Monſieur Géronte qui revient ſur ſes pas ; ſauve-toi au plus vîte. Au ſac, au ſac.

SCENE XVI.

MERLIN, *ſeul.*

Nous voilà dans un joli petit embarras! & vogue la galere.

SCENE XVII.

MERLIN, GÉRONTE.

GÉRONTE.

Je n'ai pas tardé, comme tu vois. J'ai trouvé mes gens à deux pas d'ici; & je les ai fait demeurer, parce qu'il m'eſt venu en penſée de mettre mes ballots dans cette maiſon que mon fils a achetée.

MERLIN, *à part.*

Nouvel embarras!

GÉRONTE.

Je ne la remets pas bien; viens-t-en m'y conduire toi-même.

MERLIN.

Je le veux bien, Monſieur; mais....

GÉRONTE.

Quoi, mais?...

MERLIN.

Le diable ne s'eſt pas emparé de celle-là; mais Madame Bertrand y loge encore.

GÉRONTE.

Elle y loge encore ?

MERLIN.

Oui vraiment. On eſt convenu qu'elle acheveroit le terme; & comme elle a l'eſprit foible, elle ſe met dans une fureur épouvantable quand on lui parle de la vente de ſa maiſon, c'eſt-là ſa plus grande folie, voyez-vous!

GÉRONTE.

Je lui en parlerai d'une maniere qui ne lui fera pas de peine. Allons, viens.

MERLIN, *à part.*

Oh! pour le coup, tout eſt perdu.

GÉRONTE.

Tu me fais perdre patience. Je veux abſolument lui parler, te dis-je.

SCENE XVIII.

Mad. BERTRAND, GÉRONTE, MERLIN.

MERLIN.

HÉ bien, Monſieur, parlez-lui donc; la voilà qui vient heureuſement: mais ſouvenez-vous toujours qu'elle eſt folle.

Mad. BERTRAND.

Comment! voilà Monſieur Géronte de retour, je penſe.

MERLIN, *bas à Madame Bertrand.*

Oui, Madame, c'eſt lui-même; mais il eſt revenu fou: ſon vaiſſeau a péri, il a bu de l'eau ſalée un peu plus que de raiſon; cela lui a tourné la cervelle.

Mad. BERTRAND, *bas.*

Quel dommage! Le pauvre homme!

MERLIN, *bas à Mad. Bertrand.*

S'il s'aviſe de vous accoſter par haſard, ne prenez pas garde à ce qu'il vous dira; nous allons le faire enfermer. (*bas à Géronte.*) Si vous lui parlez, ayez un peu d'égard à ſa foibleſſe; ſongez qu'elle a le timbre un peu fêlé.

GÉRONTE, *bas à Merlin.*

Laiſſe-moi faire.

Mad. BERTRAND, *à part.*

Il a quelque choſe d'égaré dans la vue.

GÉRONTE, *à part.*

Comme ſa phyſionomie eſt changée; Elle a les yeux hagards.

Mad. BERTRAND, *haut.*

Hé bien! qu'eſt-ce, Monſieur Géronte? vous voilà donc de retour dans ce pays-ci?

M. GÉRONTE.

Prêt à vous rendre mes petits ſervices.

Mad. BERTRAND.

J'ai bien du chagrin, en vérité, du malheur qui vous eſt arrivé.

GÉRONTE.

Il faut prendre patience. On dit qu'il revient des eſprits dans ma maiſon ; il faudra bien qu'ils en délogent quand ils ſeront las d'y demeurer.

Mad. BERTRAND, *à part.*

Des eſprits dans ſa maiſon ! Il ne faut pas le contredire, cela redoubleroit ſon mal.

GÉRONTE.

Je voudrois bien, Madame Bertrand, mettre dans votre maiſon quelques ballots que j'ai rapportés de mon voyage.

Mad. BERTRAND, *à part.*

Il ne ſe ſouvient pas que ſon vaiſſeau a péri ; quelle pitié ! (*haut.*) Je ſuis à votre ſervice ; & ma maiſon eſt plus à vous qu'à moi-même.

GÉRONTE.

Ah ! Madame, je ne prétends point abuſer de l'état où vous êtes. (*à part à Merlin.*) Mais vraiment, Merlin, cette femme-là n'eſt pas ſi folle que tu diſois.

MERLIN, *bas à Géronte.*

Elle a quelquefois de bons momens ; mais cela ne dure pas.

GÉRONTE.

Dites-moi, Madame Bertrand, êtes-vous toujours auſſi ſage, auſſi raiſonnable qu'à préſent ?

Mad. BERTRAND.

Je ne penſe pas, Monſieur Géronte, qu'on m'ait jamais vue autrement.

GÉRONTE.

Mais ſi cela eſt, votre famille n'a point été en droit de vous faire interdire,

Mad.

Mad. BERTRAND.

De me faire interdire, moi ! de me faire interdire !

GÉRONTE, *à part.*

Elle ne connoît pas ſon mal.

Mad. BERTRAND.

Mais ſi vous n'êtes pas ordinairement plus fou qu'à préſent, je trouve qu'on a grand tort de vous faire enfermer.

GÉRONTE.

Me faire enfermer ! (*à part.*) Voilà la machine qui ſe détraque. Çà, çà, changeons de propos. (*haut.*) Hé bien ! qu'eſt-ce, Madame Bertrand ? êtes-vous fâchée qu'on ait vendu votre maiſon ?

Mad. BERTRAND.

On a vendu ma maiſon ?

GÉRONTE.

Du moins vaut-il mieux que mon fils l'ait achetée qu'un autre, & que nous profitions du bon marché.

Mad. BERTRAND.

Mon pauvre Monſieur Géronte, ma maiſon n'eſt point vendue, & elle n'eſt point à vendre.

GÉRONTE.

Là, là, ne vous chagrinez point, je prétends que vous y ayez toujours votre appartement, comme ſi elle étoit à vous, & que vous fuſſiez dans votre bon ſens.

Mad. BERTRAND.

Qu'eſt-ce à dire, comme ſi j'étois dans mon bon ſens ? Allez, vous êtes un vieux fou, un vieux fou, à qui il ne faut point d'autre habitation que

les Petites Maiſons; les Petites-Maiſons, mon ami.

MERLIN, *à part, à Mad. Bertrand.*

Etes-vous ſage, de vous emporter contre un extravagant.

GÉRONTE.

Oh! parbleu, puiſque vous le prenez ſur ce ton là, vous ſortirez de ma maiſon; elle m'appartient, & j'y ferai mettre mes ballots, malgré vous. Mais voyez cette vieille folle!

MERLIN, *à part, à Géronte.*

A quoi penſez-vous de vous mettre en colere contre une femme qui a perdu l'eſprit?

Mad. BERTRAND.

Vous n'avez qu'à y venir, je vais vous y attendre. Hom! l'extravagant! (*à Merlin.*) Hâtez-vous de le faire enfermer; il devient furieux, je vous en avertis.

SCENE XIX.

GERONTE, MERLIN.

MERLIN, *à part.*

Je ne ſais pas comment je me tirerai de cette affaire.

SCENE XX.

LE MARQUIS *ivre*, GÉRONTE, MERLIN.

LE MARQUIS.

QUE veut donc dire tout ce tintamare-là ? Vient-on s'il vous plaît, faire tapage à la porte d'un honnête homme, & ſcandaliſer toute une populace ?

GÉRONTE, *bas à Merlin.*

Merlin, qu'eſt-ce que cela veut dire ?

MERLIN, *bas à Géronte.*

Les diables de chez vous ſont un peu ivrognes ; ils ſe plaiſent dans la cave.

GÉRONTE, *à Merlin.*

Il y a ici quelque fourberie ; je ne donne point là-dedans.

LE MARQUIS, *à Géronte.*

Il nous eſt revenu que le maître de ce logis vient d'arriver d'un long voyage ; ſeroit-ce vous par aventure.

GÉRONTE.

Oui, Monſieur, c'eſt moi-même.

LE MARQUIS.

Je vous en félicite. C'eſt quelque choſe de beau que les voyages, & cela façonne bien un jeune homme : il faut ſavoir comme Monſieur votre fils s'eſt façonné pendant le vôtre ; les jolies manieres...

Ce garçon-là eſt bien généreux : il ne vous reſſemble pas ; vous êtes un vilain, vous.

GÉRONTE.

Monſieur, Monſieur !...

MERLIN, *bas à Géronte.*

Ces lutins-là ſont d'une inſolence...

GÉRONTE.

Tu es un fripon,

LE MARQUIS.

Nous avons eu bien du chagrin, bien du ſouci, bien de la tribulation de votre retour, je veux dire, de votre abſence : votre fils en a penſé mourir de douleur, en vérité ; il a pris toutes les choſes de la vie en dégoût ; il s'eſt défait de toutes les vanités qui pouvoient l'attacher à la terre : richeſſes, meubles, ajuſtemens. Ce garçon-là vous aime, cela n'eſt pas croyable.

MERLIN.

Il ſeroit mort, je crois, de chagrin pendant votre abſence, ſans ces honnête Monſieur-là.

GÉRONTE, *au Marquis.*

Hé ! que venez-vous faire chez moi, Monſieur, s'il vous plaît ?

LE MARQUIS.

Ne le voyez-vous pas bien ſans que je vous le diſe ? J'y viens de boire de bon vin de Champagne, & en fort bonne compagnie. Votre fils eſt encore à table, qui ſe conſole de votre abſence du mieux qu'il eſt poſſible.

GÉRONTE.

Le fripon me ruine. Il faut aller... (*Il va pour rentrer chez lui.*)

LE MARQUIS, *l'arrêtant.*

Alte-là, s'il vous plaît; je ne ſouffrirai pas que vous entriez là-dedans.

GÉRONTE.

Je n'entrerai pas dans ma maiſon?

LE MARQUIS.

Non; les lieux ne ſont pas diſpoſés pour vous recevoir.

GÉRONTE.

Qu'eſt-ce à dire?

LE MARQUIS.

Il ſeroit beau, vraiment, qu'au retour d'un voyage, après une ſi longue abſence, un fils qui ſait vivre, & que j'ai façonné, eût l'impoliteſſe de recevoir ſon très-cher & honoré pere dans une maiſon où il n'y a que les quatre murailles?

GÉRONTE.

Que les quatre murailles! Et ma belle tapiſſerie, qui me coûtoit près de deux mille écus, qu'eſt-elle devenue?

LE MARQUIS.

Nous en avons eu dix-huit cens livres; c'eſt bien vendre.

GÉRONTE.

Comment bien vendre! Une tenture comme celle-là!

LE MARQUIS.

Fi! le ſujet étoit lugubre; elle repréſentoit la brûlure de Troie: il y avoit là-dedans un grand vilain cheval de bois qui n'avoit ni bouche ni éperon: nous en avons fait un ami.

GÉRONTE, *à Merlin.*

Ah! pendard?

LE MARQUIS.

N'aviez-vous pas auſſi deux grands tableaux qui repréſentoient quelque choſe ?

GÉRONTE.

Oui vraiment ; ce ſont deux originaux d'un fameux Maître, qui repréſentent l'enlévement des Sabines.

LE MARQUIS.

Juſtement, nous nous en ſommes auſſi defait, mais par délicateſſe de conſcience.

GÉRONTE.

Par délicateſſe de conſcience !

LE MARQUIS.

Un homme ſage, vertueux, religieux comme Monſieur Géronte ! Ah ! il y avoit là une immodeſte Sabine, décolletée, qui... Fi ! ces nudités-là ſont ſcandaleuſes pour la jeuneſſe.

SCENE XXI.

Mad. BERTRAND, GÉRONTE, LE MARQUIS, MERLIN.

Mad. BERTRAND.

AH ! vraiment, je viens d'apprendre de jolies choſes, Monſieur Géronte; & votre fils, à ce qu'on dit, engage ma niece dans de belles affaires.

GÉRONTE.

Je ne ſais ce que c'eſt que votre niece ; mais mon fils eſt un coquin, Madame Bertrand.

MERLIN.

Oui, un débauché, qui m'a donné de mauvais conſeils, & qui eſt cauſe...

LE MARQUIS, *à Merlin.*

Ne nous plaignons point les uns des autres, & ne parlons point mal des abſens ; il ne faut point condamner les perſonnes ſans les entendre. Un peu d'attention, Monſieur Géronte. Il eſt conſtant que ſi... vous prenez les choſes du bon côté... quand vous ſerez content, tout le monde le ſera... D'ailleurs, comme dans tout ceci il n'y a point de votre faute, vous n'avez qu'à ne point faire de bruit, on n'aura pas le mot à vous dire.

GÉRONTE.

Allez au diable, avec votre galimathias.

SCENE XXII.

Les mêmes, LUCILE, CIDALISE, LISETTE.

LISETTE *ſort de la maiſon de Géronte, tenant un ſac* (*) *de louis; elle eſt ſuivie de* LUCILE, *& de* CIDALIS *qui traverſent la Scene, & ſe retirent.*

GÉRONTE.

MAIS que vois-je? mon ſac & mes vingt mille francs qu'on emporte.

Mad. BERTRAND.

C'eſt cette coquine de Liſette & ma niece.

(*) *Ce ſac doit être de cuir, & d'un volume capable de contenir vingt mille francs en or.*

SCENE XXIII & derniere.

CLITANDRE, GERONTE, LE MARQUIS, MERLIN, Mad. BERTRAND.

GÉRONTE.

ET mon fripon de fils ! Ah ! miſérable !

CLITANDRE.

Il ne faut pas mon pere, abuſer plus long-tems de votre crédulité. Tout ceci eſt un effet du zele & de l'imagination de Merlin, pour vous empêcher d'entrer chez vous, où j'étois avec Lucile dans le deſſein de l'épouſer. Je vous demande pardon de ma conduite paſſée : conſentez à ce mariage, je vous prie : on vous rendra votre argent ; & je promets que vous ſerez content de moi dans la ſuite.

GÉRONTE, *à Merlin.*

Ah ! pendard, tu te moquois de moi !

MERLIN.

Cela eſt vrai, Monſieur.

Mad. BERTRAND.

Lucile eſt ma niece ; & ſi votre fils l'épouſe, je lui donnerai un mariage dont vous ſerez content.

GÉRONTE.

Pouvez-vous donner quelque choſe ? & n'êtes-vous pas interdite ?

MERLIN.

Elle ne l'eſt que de ma façon.

GÉRONTE.

Quoi! la maiſon...

MERLIN, *ſe touchant le front.*

Tout cela part de là.

GÉRONTE.

Ah! malheureux! Mais... qu'on me rende mon argent, je me ſens aſſez d'humeur à conſentir à ce que vous voulez; c'eſt le moyen de vous empêcher de faire pis.

LE MARQUIS.

C'eſt bien dit; cela me plaît. Touchez-là, Monſieur Géronte; vous êtes un brave homme; je veux boire avec vous: allons nous mettre à table. Cela eſt heureux que vous ſoyez venu tout à propos pour être de la noce.

Fin du premier & dernier Acte.

LES
MÉNECHMES,
OU
LES JUMEAUX,
COMÉDIE

En Vers, & en cinq Actes, précédée d'un Prologue en Vers libres.

ÉPITRE

ÉPITRE

A MONSIEUR

DESPRÉAUX.

FAVORI des Neuf Sœurs, qui, ſur le mont Parnaſſe,
De l'aveu d'Apollon, marches ſi près d'Horace ;
O toi ! qui, comme lui, maître en l'art des bons vers,
As joui de ton nom, & mis l'Envie aux fers ;
Et qui, par un deſtin auſſi noble que juſte,
Trouves pour bienfaiteur un Prince tel qu'Auguſte,
Ouvre une main facile, accepte avec plaiſir
Un Poëme imparfait, enfant de mon loiſir.
De tes traits éclatans admirateur fidele,
Ton ſtyle, de tout tems, m'a ſervi de modele ;
Et ſi quelque bon vers par ma veine eſt produit,
De tes doctes leçons ce n'eſt que l'heureux fruit.
Toi-même as bien voulu, ſenſible à mes prieres,
Sur cet Ouvrage offert me prêter des lumieres.
Ton applaudiſſement, que rien n'a ſuſpendu,
De celui du Public m'a toujours répondu.
Qui peut mieux, en effet, dans le ſiecle où nous ſommes,
Aux regles du bon goût aſſujettir les hommes ?
Qui connoît mieux que toi le cœur & ſes travers?
Le bon ſens eſt toujours à ſon aiſe en tes vers ;

Ce garçon-là eſt bien généreux : il ne vous reſſemble pas ; vous êtes un vilain, vous.

GÉRONTE.

Monſieur, Monſieur !...

MERLIN, *bas à Géronte.*

Ces lutins-là ſont d'une inſolence...

GÉRONTE.

Tu es un fripon,

LE MARQUIS.

Nous avons eu bien du chagrin, bien du ſouci, bien de la tribulation de votre retour, je veux dire, de votre abſence : votre fils en a penſé mourir de douleur, en vérité ; il a pris toutes les choſes de la vie en dégoût ; il s'eſt défait de toutes les vanités qui pouvoient l'attacher à la terre : richeſſes, meubles, ajuſtemens. Ce garçon-là vous aime, cela n'eſt pas croyable.

MERLIN.

Il ſeroit mort, je crois, de chagrin pendant votre abſence, ſans cet honnête Monſieur-là.

GÉRONTE, *au Marquis.*

Hé ! que venez-vous faire chez moi, Monſieur, s'il vous plaît ?

LE MARQUIS.

Ne le voyez-vous pas bien ſans que je vous le diſe ? J'y viens de boire de bon vin de Champagne, & en fort bonne compagnie. Votre fils eſt encore à table, qui ſe conſole de votre abſence du mieux qu'il eſt poſſible.

GÉRONTE.

Le fripon me ruine. Il faut aller... (*Il va pour rentrer chez lui.*)

PROLOGUE.

Le Théatre repréſente le Parnaſſe.

SCENE PREMIERE.

APOLLON, MERCURE.

MERCURE.

HONNEUR au Seigneur Apollon.

APOLLON.

Ah ! Dieu vous garde, Seigneur Mercure.
Par quelle agréable aventure
Vous voit-on au ſacré vallon ?

MERCURE.

Vous ſavez, grand Dieu du Parnaſſe,
Que je ne me tiens guere en place.
J'ai tant de différens emplois,
Du Couchant juſqu'aux lieux où l'Aurore étincelle,
Que ce n'eſt pas choſe nouvelle
De me rencontrer quelquefois.

APOLLON.

Vous êtes le bras droit du grand Dieu du tonnerre ;
Votre peine eſt utile aux hommes comme aux Dieux ;
Et c'eſt par vos ſoins que la Terre
Entretient quelquefois commerce avec les Cieux.

MERCURE.

Ce travail me laſſe & m'ennuie,
Lorſque je vois tant de Dieux fainéans
Qui ne ſongent là-haut qu'à reſpirer l'encens,
Et qu'à ſe gorger d'ambroiſie.

APOLLON.

Vous vous plaignez à tort d'un trop pénible emploi.
S'il vous falloit donc, comme moi,
Eclairer la machine ronde,
Rende la nature féconde,
Mener quatre chevaux quinteux,
Riſquer de tomber avec eux
Et de faire un bucher du monde;
Dans ce métier pénible & dangereux,
Vous auriez ſujet de vous plaindre.
Depuis que l'univers eſt ſorti du cahos,
Ai-je encor trouvé, moi, quelque jour de repos?
Quoi qu'il en ſoit, parlons ſans feindre;
A vous ſervir je ſerai diligent.
Le Seigneur Jupiter, dont vous êtes l'Agent,
Honnête ou non, c'eſt dont fort peu je m'embarraſſe,
Pour goûter des plaiſirs nouveaux,
A quelque Nymphe du Parnaſſe
Voudroit-il en dire deux mots?

MERCURE.

Vos Muſes, ailleurs deſtinées,
Sont pour lui par trop ſurannées:
Depuis trois ou quatre mille ans,
Tous vos faiſeurs de vers, mal avec la fortune,
En ont tous épouſé quelqu'une.
Il faut à Jupiter des morceaux plus friands:

La qualité n'eſt pas ce qui plus l'inquiete ;
Une Bergere, une Griſette,
Lui fait ſouvent courir les champs.

APOLLON.

Que dit à cela ſon épouſe ?

MERCURE.

Elle ſuit les tranſports de ſon humeur jalouſe ;
Mais le bon Jupiter ne s'en étonne pas :
Et là-haut, c'eſt comme ici bas ;
Quand un époux a fait quelqu'intrigue nouvelle,
La femme a beau crier, le mari va ſon train.
Quand la Dame, en revanche, à formé le deſſein
De ſe dédommager d'un époux infidele,
Et qu'un galant ſe rend patron
De la femme & de la maiſon ;
L'époux a beau gronder, faire le ridicule,
Il faut qu'il en paſſe par-là,
Et qu'il avale la pilule,
Ainſi que Vulcain l'avala.

APOLLON.

Quelle eſt donc la raiſon nouvelle
Qui près d'Apollon vous appelle ?

MERCURE.

Je vais vous le dire ; écoutez.
Vous ſavez qu'au Ciel & ſur Terre
On me donne cent qualités.
Je ſuis l'Agent du Dieu qui lance le tonnerre ;
Je conduis les Morts aux Enfers.
Mon pouvoir s'étend ſur les Mers.
Je ſuis le Dieu de l'Eloquence.
Ma planette préſide aux fous,
Aux marchands ainſi qu'aux filoux,

Fort petite eſt la différence.
Je donne aux Chymiſtes la loi.
Des pâles Médecins la cohorte aſſaſſine
M'appelle, ſuivant mon emploi,
Le furet de la Médecine :
Heureux qui ſe paſſe de moi ?

APOLLON.

Entre tant de métiers mis dans votre apanage,
Qui pourroient fatiguer quatre Dieux comme vous,
C'eſt celui de porter, je crois, les billets doux,
Qui vous occupe davantage.

MERCURE.

Mon crédit eſt tombé, je ſuis de bonne foi.
Chacun, depuis un tems, de ce métier ſe pique;
Et tant d'honnêtes gens exercent mon emploi,
Que je leur laiſſe ma pratique;
Ils y ſont preſque tous auſſi ſavans que moi.

APOLLON.

Vous avez trop de modeſtie.
Mais venons donc au fait dont il eſt queſtion.

MERCURE.

Les ſpectacles, la Comédie,
Me donnent, à Paris, quelque occupation;
Je les ai pris ſous ma protection.
Pour célébrer une fête publique,
J'aurois aujourd'hui grand beſoin
D'avoir quelque piece comique
Qui fût marquée à votre coin.

APOLLON.

Hé quoi, ſans vous donner la peine
De venir ici de ſi loin,

N'eſt-il point-là d'Auteurs amoureux de la Scene,
Qui du Théatre encor puiſſe prendre le ſoin ?

MERCURE.

Depuis qu'un peu trop tôt la Parque meurtriere
Enleva le fameux Moliere,
Le cenſeur de ſon tems, l'amour des beaux eſprits ;
La Comédie en pleurs & la Scene déſerte,
Ont perdu preſque tout leur prix :
Depuis cette cruelle perte,
Les plaiſirs, les jeux & les ris,
Avec ce rare Auteur ſont preſque enſevelis.

APOLLON.

Il faut réparer le dommage
Que le deſtin a fait au Théatre François,
Et tirer du tombeau quelque grand perſonnage,
Pour paroître encore une fois.
Plaute fut, en ſon tems, les délices de Rome,
Tel que Moliere fut le charme de Paris ;
Il tient ici ſon rang parmi les beaux eſprits :
Il faut conſulter ce grand Homme.
Qu'on le faſſe venir.

MERCURE.

Certes, je ſuis confus
Ces bontés que pour moi....

APOLLON.

Finiſſons là-deſſus.
Entre des Dieux tels que nous ſommes,
Il ne faut pas de longs diſcours.
Laiſſons les complimens aux hommes,
Ils en ſont les dupes toujours.

SCENE II.

PLAUTE, APOLLON, MERCURE.

APOLLON, *à Plaute.*

PENDANT que tu vivois je t'ai comblé de gloire,
Autant que de ſon tems Auteur le fut jamais ;
J'ai fait graver ton nom au temple de Mémoire,
Et t'ai prodigué mes bienfaits.

PLAUTE.

Il eſt vrai. Mais enfin, quelque amour qui vous guide,
Les dons qu'aux beaux eſprits prodiguent votre main,
N'ont rien de réel, de ſolide,
Et n'ôtent pas toujours les ſoins du lendemain.
Qui ne mâche chez vous qu'un laurier inſipide,
Court riſque de mâcher à vuide,
Et ſouvent de mourir de faim ;
Et ſi j'avois à reprendre naiſſance,
J'aimerois mieux être Portier
D'un Traitant, ou d'un Sous-Fermier,
Que Mignon de votre Excellence.

MERCURE.

C'eſt faire peu de cas, & mettre à trop bas prix
Les faveurs qu'Apollon diſpenſe aux beaux eſprits ;
Et mon avis n'eſt pas le vôtre.

PLAUTE.

J'en pourrois mieux parler qu'un autre.

Croiriez-vous que, ſur mon déclin,
Laiſſant le Dieu des Vers que j'étois las de ſuivre,
Ne pouvant me donner de pain,
Je me ſuis réduit, pour vivre,
A tourner la meule au moulin ?

MERCURE.

Vous !

PLAUTE.

Moi.

MERCURE.

Cet illuſtre Poëte
Finir ſes jours au moulin !

PLAUTE.

Oui.

MERCURE.

Si Plaute a fait en ce lieu ſa retraite,
Où donc renverrons-nous nos rimeurs d'aujourd'hui !

APOLLON.

Un Poëte aiſément s'endort dans la molleſſe.
L'abondance ſouvent, unie à la pareſſe,
Seche ſa veine & la tarit ;
Mais la néceſſité réveille ſon eſprit.

MERCURE.

Enfin, quel qu'ait été votre ſort domeſtique,
Je viens, charmé de vos talens,
Vous demander une Piece comique,
De celles que dans Rome on vit de votre tems,
Pour ſavoir ſi le goût antique
Trouveroit à Paris encor des partiſans.

PLAUTE.

J'en doute fort. Les caracteres,
Les eſprits, les mœurs, les manieres,
En près de deux mille ans ont bien changé, je croi.
Et, par exemple, dites-moi,
A Paris aujourd'hui de quel goût ſont les Dames?

MERCURE.

Mais... elles ſont du goût des femmes.

PLAUTE.

A Rome, de mon tems, libres dans leurs ſoupirs,
Elles ne trouvoient point l'hymen un eſclavage;
Et, faiſant du divorce un légitime uſage,
Elles changeoient d'époux au gré de leurs deſirs.

MERCURE.

Oh! ce n'eſt plus le tems. Une loi plus auſtere
Fixe une femme au premier choix:
Elle ne peut avoir qu'un époux à la fois;
Mais un uſage moins ſévere
Aux coquettes du tems permet encor par fois
D'avoir autant d'amans qu'elles en peuvent faire.

APOLLON.

C'eſt un tempéramment; &, comme je le voi:
L'uſage adoucit bien la rigueur de la loi.

PLAUTE.

Mais, voit-on encor, par la ville,
Une troupe lâche & ſtérile
De fades & mauvais plaiſans
Qui chez les Grands de Rome alloient chercher à vivre,

Et qui ne ceſſoient de les ſuivre ;
Soit à la ville, ſoit aux champs ?
De lâches délateurs, des complaiſans ſerviles,
Que dans mes vers j'ai ſouvent exprimés ?
Des paraſites affamés,
De ces importans inutiles,
Qui tous les jours dans les maiſons,
A l'heure du dîner, font de ſûres viſites ?

MERCURE.

Non ; mais l'on y voit des Gaſcons
Qui valent bien des paraſites.

PLAUTE.

Le goût étant changé, comme enfin je le vois,
Une Piece de moi, je crois, ne plairoit guere,
A moins qu'Apollon ne fît choix
D'un Auteur comique & François,
Qui pût accommoder le tout à ſa maniere,
Porter la Scene ailleurs, changer, faire & défaire ;
Moitié François, moitié Romain,
Je pourrois peut-être encor plaire.

APOLLON.

Je me ſouviens qu'un de ces jours,
Un Auteur qui, par fois, erre dans ces détours,
Me fit voir un ſujet qu'on nomme
Les MENECHMES, qu'il dit avoir tiré de vous,
Et qui fut applaudi dans Rome.

PLAUTE.

Tout Auteur que je ſois, je ne ſuis point jaloux
Que mon travail lui ſoit utile.
Le ſujet qu'il a pris

Divertit autrefois un peuple difficile ;
Et peut-être aura-t-il même ſort à Paris.

MERCURE.

Sur cet augure heureux, de ce pas je vais faire
Tout ce qui ſera néceſſaire
Pour mettre la Piece en état.

APOLLON.

Et moi, je vais commencer ma carriere,
Et rendre au monde ſon éclat.

SCENE III.

MERCURE, *ſeul.*

MESSIEURS, ne ſoyez point en peine
Comment je puis ſi promptement
Ajuſter cette Piece, & faire en un moment
Qu'elle paroiſſe ſur la Scene.
Nous autres Dieux, d'un coup de main,
Nous paſſons tout effort humain.
Agréez donc mes ſoins ; &, pour reconnoiſſance
D'avoir voulu vous divertir,
Ayez pour mon travail quelque peu d'indulgence ;
Et vous n'aurez pas lieu de vous en repentir.
J'écarterai de vous tout ce qui peut vous nuire,
Coupeurs de bourſe adroits, Médecins, Uſuriers,
Avocats babillards, inſolens Créanciers ;
Tous ces gens ſont ſous mon empire,

Et

Et s'il eſt parmi vous quelqu'un,
Poſſédant femme ou maîtreſſe fidelle,
(C'eſt un cas qui n'eſt pas commun)
Je n'emploierai jamais près d'elle,
Pour corrompre ſon cœur & ſa fidélité,
Ni mon art, ni mon éloquence ?
C'eſt payer trop, en vérité,
Quelques momens de complaiſance ;
Mais un Dieu doit uſer de généroſité.

Fin du Prologue.

ACTEURS DE LA COMÉDIE.

MENECHME. } Freres
LE CHEVALIER MENECHME. } jumeaux.

DÉMOPHON, Pere d'Iſabelle.

ISABELLE, Amante du Chevalier.

ARAMINTE, vieille Tante d'Iſabelle, amoureuſe du Chevalier.

FINETTE, Suivante d'Araminte.

VALENTIN, Valet du Chevalier.

ROBERTIN, Notaire.

UN MARQUIS Gaſcon.

M. COQUELET, Marchand.

La Scene eſt à Paris, dans une Place publique.

LES MÉNECHMES, OU LES JUMEAUX, COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LE CHEVALIER MÉNECHME, *ſeul.*

JE ſuis tout hors de moi. Maudit ſoit le valet !
Pour me faire enrager il ſemble qu'il ſoit fait :
Je ne puis plus long-tems ſouffrir ſa négligence ;
Tous les jours le coquin laſſe ma patience ;
Il ſait que je l'attends.

SCENE II.

VALENTIN, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

Mais enfin je le voi.
D'où viens-tu donc, maraud? Dis, parle; réponde-moi.

VALENTIN *met à terre une valiſe qu'il portoit, & s'aſſied deſſus.*

Quant à préſent, Monſieur, je ne vous puis rien dire;
Un moment, s'il vous plaît, ſouffrez que je reſpire;
Je ſuis tout eſſouflé.

LE CHEVALIER.

Veux-tu donc tous les jours
Me mettre au déſeſpoir, & me jouer des tours?
Je ne ſais qui me tient, que de vingt coups de canne...
Quoi! maraud! pour aller juſques à la Douane
Retirer ma valiſe, il te faut tant de tems?

VALENTIN.

Ah! Monſieur, ces Commis ſont de terribles gens!
Les Juifs, tout Juifs qu'ils ſont, ſont moins durs, moins arabes:
Ils ne répondent point que par monoſyllabes.
Oui. Bon. Paix. Quoi? Monſieur... Je n'ai pas le loiſir.

Mais, Monſieur... Revenez. Faites-moi le plaiſir....
Vous me rompez la tête, allez Enfin, les traîtres,
Quand on a beſoin d'eux, ſont plus fiers que leurs maîtres.

LE CHEVALIER.

Quoi ! tu ſerois reſté juſqu'à l'heure qu'il eſt
Toujours à la Douane ?

VALENTIN.

Oh ! non pas, s'il vous plaît.
Voyant que le Commis qui gardoit ma valiſe
Uſoit depuis une heure avec moi de remiſe,
Las d'avoir pour objet un viſage ennuyeux,
J'ai cru qu'au cabaret j'attendrois beaucoup mieux.

LE CHEVALIER.

Faudra-t-il que le vin te commande ſans ceſſe ?

VALENTIN.

Vous ſavez que chacun, Monſieur, a ſa foibleſſe ;
Mais le mauvais exemple, encor plus que le vin,
Me retient, malgré moi, dans le mauvais chemin.
Je me ſens de bien vivre une aſſez bonne envie.

LE CHEVALIER.

Mais pourquoi hantes-tu mauvaiſe compagnie ?

VALENTIN.

Je fais de vains efforts, Monſieur, pour l'éviter ;
Mais je vous aime trop, je ne puis vous quitter.

LE CHEVALIER.

Que dis-tu donc, Maraud ?

VALENTIN.

Monſieur un long uſage,
De parler librement me donne l'avantage.
En pareil cas que moi vous vous êtes trouvé ;
Aſſez ſouvent d'un vin bien pris & mal cuvé.

Je vous ai vu le chef plus lourd qu'à l'ordinaire ;
J'ai même quelquefois prêté mon miniſtere
Pour vous donner la main & vous conduire au lit :
De ces petits excès je ne vous ai rien dit :
Nous devons nous prêter aux foibleſſes des autres,
Leur paſſer leurs défauts, comme ils paſſent les nôtres.

LE CHEVALIER.

Je te pardonnerois d'aimer un peu le vin,
Si je te connoiſſois à ce ſeul vice enclin :
Mais ton maudit penchant à mille autres te porte ;
Tu reſſens pour le jeu la pente la plus forte...

VALENTIN.

Ah ! ſi je joue un peu, c'eſt pour paſſer le tems.
Quand vous paſſez les nuits dans certains noirs brelans,
Je vous entends jurer au travers de la porte :
Je jure, comme vous, quand le jeu me tranſporte ;
Et, ce qui peut tous deux nous différencier,
Vous jurez dans la chambre, & moi ſur l'eſcalier.
Je vous imite en tout. Vous, d'une ardeur extrême,
Buvez, jouez, aimez ; je bois, je joue & j'aime :
Et ſi je ſuis coquet, c'eſt vous qui le premier,
Conſommé dans cet art, m'apprîtes le métier.
Vous allez chaque jour, d'une ardeur vagabonde,
Faiſant rafle par-tout, de la brune à la blonde.
Iſabelle à préſent vous retient ſous ſa loi ;
Vous l'aimiez, dites-vous : je ne ſais pas pourquoi...

LE CHEVALIER.

Tu ne ſais pas pourquoi ! Se peut-il qu'à ſes charmes,
A ſes yeux tout divins on ne rende les armes ?

Je la vis chez ſa tante, où je fus enchanté ;
Le trait qui me perça, mon cœur l'a rapporté.

VALENTIN.

Autrefois cependant pour ſa tante Araminte,
Toute folle qu'elle eſt, vous aviez l'ame atteinte.
J'approuvois fort ce choix : outre que ces ducats
Nous ont plus d'une fois tiré de mauvais pas,
J'y trouvois mon profit: vous cajoliez la tante,
Et moi je pourchaſſois Finette la ſuivante :
Ainſi vous voyez bien...

LE CHEVALIER.

Oui ; je vois, en un mot,
Que tu fais le docteur, & que tu n'es qu'un ſot.
Pour t'empêcher de dire encor quelque ſottiſe,
Finiſſons, & chez moi va porter ma valiſe.

VALENTIN, *redreſſant la valiſe, pour la mettre ſur ſon épaule.*

J'obéis : cependant, ſi je voulois parler,
Sur un ſi beau ſujet je pourrois m'étaler.

LE CHEVALIER.

Eh ! tais-toi.

VALENTIN.

Quand je veux, je parle mieux qu'un autre.

LE CHEVALIER.

Quelle eſt cette valiſe ?

VALENTIN.

Eh ! parbleu, c'eſt la vôtre.

LE CHEVALIER.

De la mienne elle n'a ni l'air ni la façon.

VALENTIN.

J'ai long tems, comme vous, été dans le ſoupçon;
Mais de votre cachet la figure & l'empreinte,

Et l'adreſſe bien miſe, ont diſſipé ma crainte.
Liſez plutôt ces mots diſtinctement écrits :
C'eſt « A Monſieur Menechme, à préſent à Paris. »

LE CHEVALIER.

Il eſt vrai, mais enfin, quoi que tu puiſſes dire,
Je ne reconnois point cette façon d'écrire ;
Enfin, ça n'eſt point là ma valiſe.

VALENTIN.

D'accord.
Cependant à la vôtre elle reſſemble fort.

LE CHEVALIER.

Tu m'auras fait ici quelque coup de ta tête.

VALENTIN.

Mais vous me prenez donc, Monſieur, pour une bête.
En revenant de Flandres, où par trop bruſquement
Vous avez pris congé de votre Régiment ;
Et paſſant à Péronne, où fut le dernier gîte,
Nous y prîmes la poſte ; &, pour aller plus vîte,
Vous me fîtes porter au coche, qui partoit,
Votre malle aſſez lourde, & qui nous arrêtoit :
J'obéis à votre ordre avec zele & vîteſſe ;
Je fis, par le Commis, deſſus mettre l'adreſſe :
Ainſi je n'ai rien fait que bien dans tout ceci.

LE CHEVALIER.

C'eſt de quoi, dans l'inſtant, je veux être éclairci.
Ouvre vîte, & voyons quel eſt tout ce myſtere.

VALENTIN, *tirant un paquet de clefs.*

Dans un moment, Monſieur, je vais vous ſatisfaire.
Ouais : la clef n'entre point.

LE CHEVALIER.

Romps chaînes & cadenats.

VALENTIN.

Puiſque vous le voulez, je n'y réſiſte pas.
Or ſus, inſtrumentons.

LE CHEVALIER.

Qu'as-tu ? Tu me regardes !

VALENTIN.

Je ne vois là-dedans pas une de vos hardes.

LE CHEVALIER.

Comment donc, malheureux ?

VALENTIN.

Monſieur, point de courroux.
Au troc que nous faiſons, peut-être gagnons-nous ;
Et je ne crois pas, moi, que dans votre valiſe
Nous euſſions pour vingt francs de bonne marchandiſe.

LE CHEVALIER.

Et ces lettres, maraud, qui faiſoient mon bonheur,
Où l'aimable Iſabelle exprimoit ſon ardeur,
Qui me les rendra ? dis.

VALENTIN, *tirant un paquet de lettres de la valiſe.*

Tenez, en voilà d'autres
Qui vous conſoleront d'avoir perdu les vôtres.

LE CHEVALIER, *prenant les lettres.*

Sais-tu que les railleurs & les mauvais plaiſans
D'ordinaire avec moi paſſent fort mal leur tems ?

VALENTIN.

Mon deſſein n'étoit pas de vous mettre en colere.

(*Le Chevalier lit les lettres.*)

VALENTIN.

Mais ſans perdre de tems faiſons notre inventaire.

(*Il examine les hardes de la valiſe, & tire un ſac de procès.*

Ce meuble de chicane appartient ſûrement
A quelque homme du Maine, ou quelque Bas-Normand.

(*Il tire un habit de Campagne.*)

L'habit eſt vraiment leſte, & des plus à la mode.
Pour un ſurtout de chaſſe il me ſera commode.

LE CHEVALIER.

O Ciel!

VALENTIN.

Quel eſt l'excès de cet étonnement?

LE CHEVALIER.

L'aventure ne peut ſe comprendre aiſément.

VALENTIN.

Qu'avez-vous donc, Monſieur? Eſt-ce quelque vertige
Qui vous monte à la tête?

LE CHEVALIER.

Elle tient du prodige;
Tu ne la croiras pas quand je te la dirai.

VALENTIN.

Si vous ne mentez pas, Monſieur, je vous croirai.

LE CHEVALIER.

Je ſuis né, tu le ſais, aſſez près de Péronne,
D'un ſang dont la valeur ne le cede à perſonne.
Tu ſais qu'ayant perdu pere, mere, & parens,
Et demeurant ſans bien dès mes plus tendres ans,
Las de paſſer mes jours dans le fond d'une terre,
Je ſuivis à quinze ans le métier de la guerre.

Un frere ſeul reſta de toute la maiſon,
Avec un oncle avare, & riche, diſoit-on.
En différens pays j'ai bruſqué la fortune,
Sans que l'on ait de moi reçu nouvelle aucune;
Et je ſais, par des gens qui m'en ont fait rapport,
Que depuis très long-tems mon frere me croit mort.

VALENTIN.

Je le ſais; & de plus, je ſais que votre mere
Mourut en accouchant de vous & de ce frere:
Que vous êtes jumeaux, & que votre portrait
En toute ſa perſonne eſt rendu trait pour trait;
Que vos airs dans les ſiens ſont ſi reconnoiſſables,
Que deux gouttes de lait ne ſont pas plus ſemblables.

LE CHEVALIER.

Nous nous reſſemblions, mais ſi parfaitement,
Que les yeux les plus fins s'y trompoient aiſément;
Et notre pere même, en commençant à croître,
Nous attachoit un ſigne afin de nous connoître.

VALENTIN.

Vous m'avez dit cela déja plus d'une fois.
Mais que fait cette hiſtoire au trouble où je vous vois?

LE CHEVALIER.

Ce n'eſt pas ſans raiſon que j'ai l'ame ſurpriſe,
Valentin. A ce frere appartient la valiſe;
Et j'apprends, en liſant la lettre que je tiens,
Que notre oncle eſt défunt, & qu'il laiſſe ſes biens
A ce frere jumeau, qui doit ici ſe rendre.

VALENTIN.

La nouvelle en effet a de quoi vous ſurprendre.

LE CHEVALIER.

Ecoute, je te prie, avec attention.
Ceci mérite bien quelque réflexion.
(*Il lit.*)

« Je vous attends, Monſieur, pour vous remettre comptant les ſoixante mille écus que votre » oncle vous a laiſſés par teſtament, & pour » épouſer Mademoiſelle Iſabelle, dont je vous ai » pluſieurs fois parlé dans mes lettres : le parti vous » convient fort, & ſon pere Démophon ſouhaite » cette affaire avec paſſion. Ne manquez donc » point de vous rendre au plutôt à Paris, & faites- » moi la grace de me croire votre très-humble & » très-obéiſſant ſerviteur, »

ROBERTIN.

Robertin, c'eſt le nom d'un honnête Notaire
Qui travailloit pour nous du vivant de mon pere.
La date, le deſſus, & le nom bien écrit,
Dans mes préventions confirme mon eſprit.
Mon frere, pour venir au gré de cette lettre,
Comme moi, ſa valiſe au coche aura fait mettre;
Et dans le même tems, ce rapport de grandeur,
De cachet & de nom a cauſé ton erreur :
Et je conclus enfin, ſans être fort habile,
Que mon frere eſt déja peut-être en cette ville.

VALENTIN.

Cela pourroit bien être ; & je ſuis ſtupéfait
Des effets ſurprenans que le haſard a fait.
Il faut que juſtement je faſſe une mépriſe,
Et que notre bonheur vienne de ma ſottiſe.
Nous trouvons en un jour un vieil oncle enterré,
Qui laiſſe de grands biens dont il vous a fruſtré :

Un

Un frere qui reçoit tous ces biens qu'on lui laiſſe,
Et qui vient enlever encor votre maîtreſſe.
Voilà tout à la fois cinq ou ſix incidens
Capables d'étourdir les plus habiles gens.

LE CHEVALIER.

Nous ferons tête à tout; & de cette aventure
Je conçois dans mon cœur un favorable augure.

VALENTIN.

Soixante mille écus nous feroient grand beſoin.

LE CHEVALIER.

Il faut, pour les avoir, employer notre ſoin.
Ils ſont à moi, du moins, tout autant qu'à mon frere;
Mais il faut déterrer le frere & le Notaire.
Va, cours, informe toi, ne perds pas un moment.

VALENTIN.

Vous connoiſſez mon zele & mon empreſſement;
Et s'il eſt à Paris, j'ai des amis fideles,
Qui, dans une heure au plus m'en diront des nouvelles.

LE CHEVALIER.

Je vais chez Araminte, elle ſait mon retour;
Il faudra feindre encor que je brûle d'amour.
Elle n'a nul ſoupçon de ma nouvelle flamme.
Tu ſais le caractere & l'eſprit de la Dame:
Elle eſt vieille, & jalouſe à déſoler les gens;
Ses airs & ſes diſcours ſont tous impertinens;
Enfin, c'eſt une folle, & qui veut qu'on la flatte:
Quoiqu'un rayon d'eſpoir pour mon amour éclate,

Incertain du ſuccès, je la veux ménager.
Retourne à la Douane ! au Coche, au Meſſager.
Mais Araminte ſort, Va vîte où je t'envoie.

(*Valentin emporte la malle & ſort.*)

SCENE III.

ARAMINTE, FINETTE, LE CHEVALIER, *à part.*

ARAMINTE.

Nous reverrons Ménechme aujourd'hui. Quelle joie !
Je ne puis demeurer en place, ni chez moi.
Pareil empreſſement doit l'agiter, je croi.
Comment me trouves-tu ? dis, Finette.

FINETTE.

Charmante.
Votre beauté ſurprend, ravi, enleve, enchante.
Il ſemble que l'amour, dans ce jour ſi charmant,
Ait pris ſoin par mes mains de votre ajuſtement.

ARAMINTE.

Cette fille toujours eut le goût admirable.
(*Appercevant le Chevalier qui s'approche.*)
Ah ! Monſieur, vous voilà ! Quel deſtin favorable,
Plus que je n'eſpérois, preſſe votre retour ?
Et quel Dieu près de moi vous ramene ?

LE CHEVALIER.

L'Amour.

ARAMINTE.

L'Amour ! Le pauvre enfant !

LE CHEVALIER.

Votre aimable préſence
Me dédommage bien des chagrins de l'abſence.
Non, je ne vois que vous, qui, ſans art, ſans ſecours,
Puiſſiez paroître ainſi plus jeune tous les jours.

ARAMINTE.

Fi donc, badin ! L'amour quelquefois, quoiqu'abſente,
A votre ſouvenir me rendoit-il préſente ?
Votre portrait charmant, & qui fait tout mon bien,
Que je reçus de vous, quand vous prîtes le mien,
Me conſoloit un peu d'une abſence effroyable ;
Le mien a-t-il ſur vous fait un effet ſemblable ?

LE CHEVALIER.

Votre image m'occupe & me ſuit en tous lieux.
La nuit même ne peut vous cacher à mes yeux.
Et cette nuit encor, je rappelle mon ſonge,
(O douce illuſion d'un aimable menſonge !)
Je me ſuis figuré, dans mon premier ſommeil,
Etre dans un jardin, au lever du Soleil,
Que l'Aurore vermeille, avec ſes doigts de roſes,
Avoit ſemé de fleurs nouvellement écloſes:
Là, ſur les bords charmans d'un ſuperbe canal,
Qui reçoit dans ſon ſein un torrent de cryſtal,
Où cent flots écumans, & tombant en caſcades,
Semblent être pouſſés par autant de Nayades ;
Là, dis-je, repoſant ſur un lit de roſeaux,
Je vous vois ſur un char ſortir du fond des eaux :

Vous aviez de Vénus & l'habit & la mine :
Cent mille Amours pouſſoient une conque marine,
Et les Zéphirs badins, volant de toutes parts,
Faiſoient au gré des airs flotter des étendards.

FINETTE.

h Ciel ! le joli rêve !

ARAMINTE.

Achevez, je vous prie.

LE CHEVALIER.

Mon ame, à cet aſpect, d'étonnement ſaiſie...

ARAMINTE.

Et j'étois la Vénus flottant ſur ce canal ?

LE CHEVALIER.

Oui, Madame, vous-même en propre original.
L'eſprit donc enchanté d'un ſi noble ſpectacle,
Je me ſuis avancé près de vous ſans obſtacle.

ARAMINTE.

De grace, dites-moi parlant ſincérement,
Sous l'habit de Vénus, avois-je l'air charmant,
Le port noble & divin ?

LE CHEVALIER.

Le plus divin du monde,
Vous ſentiez la Déeſſe une lieue à la ronde.
M'étant donc avancé pour vous donner la main,
Le jardin à mes yeux a diſparu ſoudain ;
Et je me ſuis trouvé dans une grotte obſcure,
Que l'art embelliſſoit ainſi que la nature.
Là, dans un plein repos, & couronné de fleurs,
Je vous perſuadois de mes vives douleurs.
Vous vous laiſſiez toucher d'une bonté nouvelle,
Et preniez de Vénus la douceur naturelle ;

Lorſque, par un malheur qui n'a point de pareil,
Mon valet, en entrant, a cauſé mon réveil.

ARAMINTE.

Je ſuis au déſeſpoir de cette circonſtance :
Et voilà des valets l'ordinaire imprudence !
Toujours mal-à-propos ils viennent nous trouver.

LE CHEVALIER.

Mon ſonge n'eſt pas fait, & je veux l'achever.

ARAMINTE.

D'accord. Mais je voudrois que, pour vous ſatisfaire,
Votre bonheur toujours ne fut pas en chimere,
Et qu'un heureux hymen, entre nous concerté,
Pût donner à vos feux plus de réalité.
Mais j'en crains le retour ; dans le ſiecle où nous ſommes,
Le dégoût dans l'hymen eſt naturel aux hommes :
Et la poſſeſſion ſouvent du premier jour
Leur ôte tout le ſel & le goût de l'amour.

LE CHEVALIER.

Ah ! Madame, pour vous mon amour eſt extrême ;
Je ſens qu'il doit aller par-delà la mort même :
Et ſi, par un malheur que je n'oſe prévoir,
Votre mort... Ah ! grands Dieux ! quel affreux déſeſpoir !
Mon ame, en y penſant, de douleur poſſédée,..

ARAMINTE.

Rejettons loin de nous cette funeſte idée.
Et, pour mieux célébrer le plaiſir du retour,
Je veux que nous dînions enſemble dans ce jour.

J'ai fait, dès ce matin, inviter une amie,
Et vous augmenterez la bonne compagnie.

LE CHEVALIER.

Madame cet honneur m'eſt bien avantageux.
Une affaire à préſent m'arrache de ces lieux ;
Pour revenir plutôt, je pars en diligence.

ARAMINTE.

Allez. Je vous attends avec impatience.

LE CHEVALIER.

Ici, dans un moment, je reviens ſur mes pas.

SCENE IV.

ARAMINTE, FINETTE.

ARAMINTE.

L'AMOUR qu'il a pour moi ne s'imagine pas :
Mais, en revanche auſſi, je l'aime à la folie.
Comment le trouves-tu ;

FINETTE.

Sa figure eſt jolie.
Son Valet Valentin n'eſt pas mal fait auſſi ;
Nous nous aimons un peu.

SCENE V.

DÉMOPHON, ARAMINTE, FINETTE.

FINETTE.

Mais quelqu'un vient ici.
C'eſt Démophon.

DÉMOPHON.

Bon jour, ma ſœur.

ARAMINTE.

Bon jour, mon frere.

DÉMOPHON.

Bon jour. J'allois chez vous pour vous parler d'affaire.

ARAMINTE.

Ici, comme chez moi, vous pouvez m'ennuyer.

DÉMOPHON.

Votre niece Iſabelle eſt d'âge à marier;
Et Monſieur Robertin, dont je connois le zele,
A ſu me ménager un bon parti pour elle;
Un jeune homme doué d'eſprit & de vertus,
Poſſédant, qui plus eſt, ſoixante mille écus
D'un oncle qui l'a fait unique légataire,
Dont ledit Robertin eſt le dépoſitaire:
Et j'apprends, par les mots du billet que voici,
Que cet homme en ce jour doit arriver ici.

ARAMINTE.

J'en ſuis vraiment fort aiſe.

DÉMOPHON.

Or donc, ce mariage
Etant pour la famille un fort grand avantage ;
Et vous voyant déja, ma ſœur, ſur le retour !
N'ayant, comme je crois, nul penchant pour l'amour,
Je me ſuis bien promis qu'en faveur de l'affaire,
Vous feriez de vos biens donation entiere,
Vous gardant l'uſufruit juſques à votre mort.

ARAMINTE.

Juſqu'à ma mort ! Vraiment, ce projet me plaît fort !
Vous vous êtes promis, il faut vous dépromettre.
L'âge, comme je crois, peut encor me permettre
D'aſpirer à l'hymen, & d'avoir des enfans.

DÉMOPHON.

Vous moquez-vous, ma ſœur ? Vous avez cinquante ans.

ARAMINTE.

Moi j'ai cinquante ans ! moi ! Finette ?

FINETTE.

Quels reproches !
Hélas ! on n'eſt jamais trahi que par ſes proches.
A cauſe que Madame a vécu quelque tems,
On ne la croit plus jeune ! Il eſt de ſottes gens !

DÉMOPHON.

Ma ſœur, dans mon calcul je crois vous faire grace ;
Et je raiſonne ainſi. J'en ai cinquante, & paſſe ;
Vous êtes mon aînée ; *ergo*, dans un ſeul mot,
Vous voyez ſi j'ai tort.

ARAMINTE.

Votre *ergo* n'eſt qu'un ſot ;

Et je ſais fort bien, moi, que cela ne peut être.
Ma jeuneſſe à mon teint ſe fait aſſez connoître.
Ce que je puis vous dire en termes clairs & nets,
C'eſt qu'il faut de mon bien vous paſſer pour jamais;
Que je me porte mieux que tous tant que vous êtes;
Que, malgré les complots qu'en votre ame vous faites,
Je prétends enterrer, avec l'aide de Dieu,
Les enfans que j'aurai, vous & ma niece. Adieu.
C'eſt moi qui vous le dis; m'entendez-vous, mon frere?
Allons, Finette, allons.

(*Elle ſort.*)

SCENE VI.

FINETTE, DÉMOPHON.

DÉMOPHON.

Le joli caractere!

FINETTE.

Monſieur, une autre fois, ou bien ne parlez pas,
Ou prenez, s'il vous plaît, de meilleurs almanachs.
Ma maîtreſſe eſt encor, malgré vous, jeune & belle;
Et tous les connoiſſeurs vous la ſoutiendront telle.

SCENE VII.

DÉMOPHON, *seul.*

Je jugeois à-peu-près quels seroient ses discours,
Et j'ai fort prudemment cherché d'autres secours.
Allons voir le Notaire ; & prenons des mesures
Pour rendre, s'il se peut, les affaires bien sûres.
Si l'homme en question est tel qu'on me l'a dit,
Terminons au plutôt l'hymen dont il s'agit.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LE CHEVALIER, VALENTIN.

VALENTIN.

Votre frere eſt trouvé, mais ce n'eſt pas ſans peine;
Vous m'en voyez, Monſieur, encor tout hors d'haleine.
J'avois couru Paris de l'un à l'autre bout,
Au Coche, au Meſſager, à la Poſte, & par-tout;
Et je vous avertis que je n'ai paſſé rue,
Où quelque créancier ne m'ait choqué la vue:
J'ai même rencontré ce Gaſcon, ce Marquis,
A qui, depuis un an, nous devons cent louis....

LE CHEVALIER.

J'ai honte de devoir ſi long-tems cette ſomme:
Il me l'a, tu le ſais, prêtée en galant homme;
Et du premier argent que je pourrai toucher,
De m'acquitter vers lui rien ne peut m'empêcher.

VALENTIN.

Tant mieux. Ne ſachant plus enfin quel parti prendre,
A la Douane encor j'ai bien voulu me rendre;

Là, j'ai vu votre frere ; au milieu des Commis,
Qui s'emportoit contre eux du *qui-pro-quo* commis.
Je l'ai connu de loin ; & cette reſſemblance,
Dont vous m'avez parlé, paſſe toute croyance :
Le viſage & les traits, l'air & le ton de voix,
Ce n'eſt qu'un ; je m'y ſuis trompé plus d'une fois.
Son eſprit, il eſt vrai, n'eſt pas ſemblable au vôtre.
Il eſt bruſque, impoli ; ſon humeur eſt toute autre :
On voit bien qu'il n'a pas goûté l'air de Paris ;
Et c'eſt un franc Picard qui tient de ſon pays.

LE CHEVALIER.

On doit peu s'étonner de cet air de rudeſſe
Dans un Provincial nourri ſans politeſſe ;
Et ce n'eſt qu'à Paris que l'on perd aujourd'hui
Cet air ſauvage & dur qui regne encore en lui.

VALENTIN.

De loin, comme j'ai dit, j'obſervois ſa querelle ;
Et quand il eſt ſorti, j'ai fait briller mon zele ;
J'ai flatté ſon eſprit, enfin, j'ai ſi bien fait,
Qu'il veut, comme je crois, me prendre pour valet.
Il s'eſt même informé pour une hôtellerie.
Moi, dans les hauts projets dont mon ame eſt remplie,
J'ai d'abord enſeigné l'auberge que voici.
Il doit dans un moment me venir joindre ici.

LE CHEVALIER.

Quels ſont ces hauts projets dont ton ame eſt charmée ?

VALENTIN.

La Fortune aujourd'hui me paroît déſarmée.
Tantôt, chemin faiſant, j'ai cru, ſans me flatter,
Que de la reſſemblance on pourroit profiter,

Pour

Pour obtenir plutôt Iſabelle du pere,
Et tirer, qui plus eſt, cet argent du Notaire :
Ce ſeroit deux beaux coups à la fois.

LE CHEVALIER.

Oui, vraiment.

VALENTIN.

Cela pourroit peut-être arriver aiſément.
A notre campagnard nous donnerions la tante ;
Pour vous ſeroit la niece, & pour moi la ſuivante.

LE CHEVALIER.

Mais comment ferions-nous dans ce hardi deſſein,
Pour mettre promptement cette affaire en bon train ?

VALENTIN.

Il faut premiérement quitter cette parure,
Prendre d'un héritier l'habit & la figure ;
L'air entre triſte & gai. Le deuil vous ſied-il bien ?

LE CHEVALIER.

Si c'eſt comme héritier, ma foi, je n'en ſais rien ;
Jamais ſucceſſion ne m'eſt encor venue.

VALENTIN.

Faites bien le dolent à la premiere vue.
Impoſez au Notaire ; & ſoyez diligent,
Autant que vous pourrez, à toucher cet argent.

LE CHEVALIER.

J'ai de tromper mon frere, au fond quelque ſcrupule.

VALENTIN.

Quelle délicateſſe & vaine & ridicule !
Nantiſſez-vous de tout, ſans rien mettre au haſard ;
Après, à votre gré, vous lui ferez ſa part.

S'il tenoit cet argent, il ſe pourroit bien faire
Qu'il n'auroit pas pour vous un ſi bon caractere.

LE CHEVALIER.

Si, pour ce bien offert, tu me vois quelque ardeur,
C'eſt pour mieux mériter Iſabelle & ſon cœur.
Je l'adore; & je puis te dire, en confidence,
Qu'elle ne me voit pas avec indifférence,
Son pere n'en ſait rien, & ne me connoît pas;
Pour l'obtenir de lui je n'ai fait aucun pas;
Et n'ayant pour tout bien que la cape & l'épée,
Toute mon eſpérance auroit été trompée.
Quelque raiſon encor m'arrête en ce moment.

VALENTIN.

Quelle eſt-elle?

LE CHEVALIER.

J'ai pris certain engagement,
Et promis, par écrit, d'épouſer Araminte.

VALENTIN.

Sur cet engagement banniſſez votre crainte.
Bon! ſi l'on épouſoit autant qu'on le promet,
On ſe marieroit plus que la loi ne permet.
Allons au fait. Pour mettre en état notre affaire,
Il faut être vétu comme l'eſt votre frere;
Il porte le grand deuil; ſon linge eſt éfilé;
Un baudrier noué d'un crêpe entortillé;
Sa perruque de peu differe de la vôtre;
Ainſi vous n'aurez pas beſoin d'en prendre une autre.
Allez vous encrêper ſans perdre un ſeul inſtant.

LE CHEVALIER.

Pour dîner avec elle, Araminte m'attend.

VALENTIN.

Vous avez maintenant bien autre choſe à faire ;
Vous dînerez demain. Je crois voir votre frere :
Il vient de ce côté ; je ne me trompe pas ;
Vous, de cet autre-ci marchez, doublez le pas.

LE CHEVALIER.

Mais, dis-moi cependant....

VALENTIN.

Je n'ai rien à vous dire ;
De tout, dans un moment, je ſaurai vous inſtruire.

SCENE II.

MÉNECHME, *en deuil* ; VALENTIN.

VALENTIN.

A la fin vous voilà, Monſieur. Depuis long-tems,
Pour tenir ma parole, ici je vous attends.

MÉNECHME.

Oui vraiment me voilà, mais j'ai cru, de ma vie,
Ne pouvoir arriver à votre hôtellerie.
Quel pays ! quel enfer ! J'ai fait cent mille tours ;
Je n'ai jamais couru tant de riſque en mes jours.
On ne peut faire un pas que l'on ne trouve un piége :
Par tout quelque filou m'inveſtit & m'aſſiége.
Là, l'épée à la main, des archers mal-faiſans,
Conduiſant leur capture, inſultent les paſſans.
Un Fiacre, me couvrant d'un déluge de boue,
Contre le mur voiſin m'écraſe de ſa roue :

Et, voulant me ſauver, des porteurs inhumains,
De leur maudit bâton me donnent dans les reins.
Quel bruit confus! quels cris! Je crois qu'en cette ville
Le diable a pour jamais élu ſon domicile.

VALENTIN.

Oh! Paris eſt un lieu de tumulte & d'éclat.

MENECHME.

Comment! J'aimerois mieux cent fois être au ſabbat,
Un bois plein de voleurs eſt plus ſûr. Ma valiſe,
Contre la foi public, en arrivant, m'eſt priſe;
On la change en une autre, où ce qui fut dedans,
A le bien eſtimer, ne vaut pas quinze francs:
Des billets doux de femme y ſont pour toutes hardes.

VALENTIN.

Il faut en ce pays être un peu ſur ſes gardes.

MENECHME.

Je ne le vois que trop. Suffit, ce coup de main
Me rendra déſormais plus alerte & plus fin.
Heureuſement encor, laiſſant ma malle au coche,
J'ai mis fort prudemment mon argent dans ma poche.

VALENTIN.

En toute occaſion on voit les gens d'eſprit.
Je vous ai, dans ce lieu, fait préparer un lit,
Dans un appartement fort propre & fort tranquille.
Comptez-vous de reſter long-tems en cette ville?

MENECHME.

Le moins que je pourrai; je n'ai pas trop ſujet

De me louer fort d'elle, & d'être ſatisfait ;
Je viens m'y marier.

VALENTIN.

C'eſt pourtant une affaire
Que l'on ne conclut pas en un jour, d'ordinaire.

MENECHME.

J'y viens pour prendre auſſi ſoixante mille écus,
Qu'un oncle que j'avois, & qu'enfin je n'ai plus,
Attendu qu'il eſt mort, par grace ſinguliere,
M'a laiſſé depuis peu, comme à ſon légataire.

VALENTIN.

Tout eſt-il pour vous ſeul, Monſieur ?

MENECHME.

Aſſurément.
La guerre m'a défait d'un frere heureuſement.
Depuis près de vingt ans, à la fleur de ſon âge,
Il a de l'autre monde entrepris le voyage,
Et n'eſt point revenu.

VALENTIN.

Le Ciel lui faſſe paix,
Et dans tous vos deſſeins vous donne un plein ſuccès !
Si vous avez beſoin de mon petit ſervice,
Vous pouvez m'employer, Monſieur, à tout office :
Je connois tout Paris, & je ſuis toujours prêt
A ſervir mes amis ſans aucun intérêt.

MENECHME.

Ne ſauriez-vous me dire où loge un certain homme,
Un honnête bourgeois, que Démophon l'on nomme ?

VALENTIN.

Démophon !

MENECHME.

Juſtement, c'eſt ainſi qu'il a nom.

VALENTIN.

Qui peut vous enſeigner mieux que moi ſa maiſon ?
Nous irons. Avez-vous avec lui quelque affaire ?

MENECHME.

Oui. Sauriez-vous encore où demeure un Notaire
Qu'on nomme Robertin ?

VALENTIN.

Ah ! vraiment, je le croi ;
Vous ne pouvez pas mieux vous adreſſer qu'à moi :
Il eſt de mes amis ; & nous irons enſemble.

SCENE III.

FINETTE, VALENTIN, MENECHME.

VALENTIN, *à part.*

MAIS j'apperçois Finette. Ah ! juſte Ciel ! je tremble
Qu'elle ne vienne ici gâter ce que j'ai fait.

FINETTE, *à Valentin.*

Que diantre fais-tu là, planté comme un piquet ?
Le dîner ſe morfond ; ma maîtreſſe s'ennuie.

(*Appercevant Menechme qu'elle prend pour le Chevalier.*)

Ah ? vous voilà, Monſieur ! vraiment j'en ſuis ravie.

MENECHME.

Et pourquoi donc?

FINETTE.

J'allois, au-devant de vos pas,
Voir qui peut empêcher que vous ne venez pas:
Ma maîtreſſe ne peut en deviner la cauſe.
Mais qu'eſt-ce donc; Monſieur! quelle métamorphoſe!
Pourquoi cet habit noir & ce lugubre accueil?
En peu de tems, vraiment, vous avez pris le deuil.
Faut-il, pour un dîner, s'habiller de la ſorte?
Venez-vous d'un convoi, Monſieur?

MENECHME.

Que vous importe?
(*à part, à Valentin.*)
Je ſuis comme il me plaît. Les filles, en ces lieux,
Ont l'abord familier, & l'eſprit curieux.

VALENTIN, *bas à Menechme.*

C'eſt l'humeur du pays; &, ſans beaucoup d'inſtance,
Avec les étrangers elles font connoiſſance.

FINETTE.

Mon zele de ces ſoins ne peut ſe diſpenſer:
A ce qui vous ſurvient je dois m'intéreſſer:
Ma maîtreſſe a pour vous une tendreſſe extrême,
Et je dois l'imiter.

MÉNECHME.

Votre maîtreſſe m'aime?

FINETTE.

Ne le ſavez-vous pas?

MÉNECHME.

Je veux être pendu
Si, juſques à ce jour, j'en ai jamais rien ſu.

FINETTE.

Vous en avez pourtant déja fait quelque épreuve :
Et, ſi vous en voulez de plus ſolide preuve,
Quand vous ſouhaiterez, vous ſerez ſon époux.

MÉNECHME.

Je ſerai ſon époux ?

FINETTE.

Oui, vraiment.

MÉNECHME.

Qui ? moi ?

FINETTE.

Vous.
Vous n'avez pas, je crois, d'autre deſſein en tête.

MÉNECHME.

La propoſition eſt, ma foi, fort honnête !
(*à part, à Valentin.*)
Voilà, ſur ma parole, une agente d'amour.

VALENTIN, *bas à Ménechme.*

Elle en a bien la mine.

FINETTE.

Avant votre retour,
Mille amans ſont venus s'offrir à ma maîtreſſe ;
Mais Ménechme eſt le ſeul qui flatte ſa tendreſſe.

MÉNECHME.

D'où ſavez-vous mon nom ?

FINETTE.

D'où vous ſavez le mien.

MÉNECHME.

D'où je ſais le vôtre ?

FINETTE.

Oui.

MÉNECHME.

Je n'en ſus jamais rien ?
Je ne vous connois point.

FINETTE.

A quoi bon cette feinte ?
Je me nomme Finette, & ſers chez Araminte;
Et plus de mille fois je vous ai vu chez nous.

MÉNECHME.

Vous ſervez chez elle ?

FINETTE.

Oui.

MÉNECHME.

Ma foi, tant pis pour vous.
Je ne m'y connois pas, ou bien, ſur ma parole,
Vous êtes-là, ma mie, en très-mauvaiſe école.

FINETTE.

Laiſſons ce badinage. En un mot, comme en cent,
Ma maîtreſſe à dîner chez elle vous attend.
Pour vous faire trouver meilleure compagnie,
Elle a, dans ce repas, invité ſon amie,
Belle & de bonne humeur, qui loge en ſon quartier.

MÉNECHME.

Votre maîtreſſe fait un fort joli métier !

FINETTE, *bas à Valentin.*

Mais parle-moi donc, toi. Quelle vapeur nouvelle
A pu, dans un moment, déranger ſa cervelle ?

VALENTIN, *bas à Finette.*

Depuis un certain tems il eſt aſſez ſujet
A des diſtractions dont tu peux voir l'effet.

Il me tient quelquefois un diſcours vain & vague,
A tel point qu'on diroit ſouvent qu'il extravague.

FINETTE.

Tantôt il paroiſſoit aſſez ſage ; & peut-on
Perdre en ſi peu de tems, & mémoire & raiſon ?
(*à Ménechme.*)
Voulez-vous, de bon ſens, me dire une parole ?

MÉNECHME.

Mais vous-même, ma mie, êtes-vous ivre ou folle,
De me baliverner avec vos contes bleus,
Et me faire enrager depuis une heure ou deux ?
Qu'eſt-ce qu'une Araminte, un objet qui m'adore,
Une amie, un dîner, & cent diſcours encore,
Tous plus ſors l'un que l'autre, à quoi l'on ne comprend
Non plus qu'à de l'Algebre, ou bien à l'Alcoran ?

FINETTE.

Vous ne voulez donc pas être plus raiſonnable,
Ni dîner au logis ?

MÉNECHME.

Non; je me donne au diable.
Votre maîtreſſe ailleurs, en ſes nobles projets,
Peut à d'autres oiſeaux tendre ſes trébuchets.
Et vous, ſon émiſſaire, & ſon honnête agente,
C'eſt un vilain emploi que celui d'intrigante ;
Quelque malheur enfin vous en arrivera,
Je vous en avertis; quittez ce métier-là.
Faites votre profit de cette remontrance.

FINETTE.

Nous verrons ſi dans peu vous aurez l'inſolence
De faire à ma maîtreſſe un diſcours auſſi ſot:
Je vais lui dire tout, ſans oublier un mot.

(*à Valentin.*)
Adieu, digne valet d'un trop indigne maître :
J'eſpere que dans peu nous nous ferons connoître.
(*à part.*)
Je ne le connois plus, & ne ſais où j'en ſuis.

SCENE IV.

MÉNECHME, VALENTIN.

MÉNECHME.

Quelle ville, bon Dieu ! Quel étrange pays !
On me l'avoit bien dit, que ces femmes coquettes,
Pour faire réuſſir leurs pratiques ſecretes,
Des nouveaux débarqués s'informoient avec ſoin,
Pour leur dreſſer après quelque piége au beſoin.

VALENTIN.

Au coche elle aura pu ſavoir comme on vous nomme,
Et que vous arrivez pour toucher une ſomme.

MÉNECHME.

Juſtement, c'eſt de-là qu'elle a pu le ſavoir :
Mais contre leurs complots j'ai ſu me prévaloir ;
Et ſi de m'attraper quelqu'un ſe met en tête,
Il ne faut pas, ma foi, que ce ſoit une bête.

VALENTIN.

Ne reſtons pas, Monſieur, en ce lieu plus long-tems ;

Les femmes à Paris ont des attraits tentans,
Où les cœurs les plus fiers enfin ſe laiſſent prendre.

MÉNECHME.

Votre conſeil eſt bon; entrons ſans plus attendre.

SCENE V.

ARAMINTE, FINETTE, MÉNECHME, VALENTIN.

ARAMINTE, *à Finette.*

NON je ne croirai point ce que tu me dis-là.

FINETTE.

Vous verrez ſi je ments : parlez-lui, le voilà.

ARAMINTE, *à Ménechme, qu'elle prend pour le Chevalier.*

Tandis que de vous voir je meurs d'impatience,
Vous témoignez, Monſieur, bien de l'indifférence.
Le dîner vous attend; & vous ſavez, je crois,
Que je n'ai de plaiſir que lorſque je vous vois.

MÉNECHME.

En vérité, Madame, il faut que je vous diſe....
Que je ſuis fort ſurpris.... & que, dans ma ſurpriſe....
Je trouve ſurprenant.... Je ne m'attendois pas
A voir ce que je vois... Car enfin vos appas,
Quoiqu'un peu.... dérangés.... pourroient bien me confondre :
(*à part.*)
Si, d'ailleurs.... Par ma foi je ne ſais que répondre.

ARAMINTE.

ARAMINTE.

Le trouble où je vous vois, ce noir déguiſement,
Ne m'annoncent-ils point de triſte événement ?
Vous eſt-il ſurvenu quelque mauvaiſe affaire ?
Parlez, mon cher enfant. Daignez ne me rien taire.
Vous êtes-vous battu ?

MÉNECHME.

Jamais je ne me bats.

ARAMINTE.

Tout mon bien eſt à vous, & ne l'épargnez pas.
Quand on s'aime, & qu'on a pour but de chaſtes chaînes,
Tout le bien & le mal, les plaiſirs & les peines,
Tout, entre deux amans, ne doit devenir qu'un.
Il faut mettre nos maux & nos biens en commun ;
Et je veux avec vous courir même fortune.

MÉNECHME.

Je vous ſuis obligé de vous voir ſi commune ;
Mais je n'uſerai point de la communauté
Que vous m'offrez, Madame, avec tant de bonté.

ARAMINTE.

Mais je ne comprends point quels diſcours ſont les vôtres.

FINETTE.

Bon ! Madame, il m'en a tantôt tenu bien d'autres.

VALENTIN, *bas à Araminte.*

Dans ſes diſcours, par fois, il eſt impertinent.

ARAMINTE.

Entrons donc pour dîner.

MÉNECHME.

Je ne puis maintenant ;
J'ai quelque affaire ailleurs.

ARAMINTE.

J'ai tort de vous contraindre;
Mais de votre froideur j'ai ſujet de tout craindre.

MENECHME.

Quel diantre de diſcours! Paſſez & laiſſez-nous.
Je n'ai jamais ſenti ni froid ni chaud pour vous.

FINETTE.

Hé bien! peut-on plus loin porter l'impertinence?
Ferme, Monſieur; ici pouſſez bien l'inſolence:
Mais, ma foi, ſi jamais chez nous vous revenez,
Je vous fais de la porte un maſque ſur le nez.

MENECHME.

Quand j'irai, je conſens, pour punir ma folie,
Que la porte ſur moi ſe briſe & m'eſtropie.

ARAMINTE.

Mais d'où venez-vous donc? Ne me déguisez rien.

MENECHME.

Vous feignez l'ignorer; mais vous le ſavez bien.
N'avez-vous pas tantôt envoyé voir au coche
Qui je ſuis, d'où je viens, où je vais?

ARAMINTE.

Quel reproche!
Et de quel coche ici me venez-vous parler?

MENECHME.

Du coche le plus rude où mortel puiſſe aller;
Et je ne penſe pas que, de Paris à Rome,
Un autre, quel qu'il ſoit, cahote mieux ſon homme.

ARAMINTE.

Finette, il perd l'eſprit.

FINETTE.

Il ne perd pas beaucoup.

Il faut aſſurément qu'il ait trop bu d'un coup :
C'eſt le vin qui le porte à ces extravagances.

MENECHME.

Je ſuis las, à la fin, de tant d'impertinences.
Des ſoins plus importans me mettent en ſouci :
C'eſt pour les terminer que l'on me voit ici,
Et non pas pour dîner avec des créatures
Qui viennent comme vous chercher des aventures.

ARAMINTE.

Des créatures ! Ciel ! quels termes ſont-ce là ?

FINETTE.

Des créatures ! nous ! Ah ! Madame, voilà
Les deux plus grands fripons.... Si vous m'en voulez croire,
Frottons-les comme il faut, pour venger notre gloire.

MENECHME.

Doucement, s'il vous plaît ; modérez votre ardeur.

FINETTE.

Je ne me ſuis jamais ſenti tant de vigueur.
J'aurai ſoin du valet ; n'épargnez pas le maître.

VALENTIN, *ſe ſauvant.*

De tout ce différend je ne veux rien connoître ;
Et je ne prétends point me battre contre toi,
Si l'on vous brutaliſe, eſt-ce ma faute à moi ?

ARAMINTE.

Que je ſuis malheureuſe ! & quelle eſt ma foibleſſe
D'avoir à cet ingrat déclaré ma tendreſſe !
Finette, tu le ſais ; rien ne te fut caché.

FINETTE.

Perfide ! ſcélérat ! ton cœur n'eſt point touché ?

MENECHME.

Là, là, conſolez-vous. Si cet amour extrême
Eſt venu promptement, il paſſera de même.

ARAMINTE.

Va, n'attends plus de moi que haine & que rigueur.

(Elle s'en va.)

MENECHME.

Bon : je me paſſerai fort bien de vos faveurs.

SCENE VI.

FINETTE, MENECHME, VALENTIN.

FINETTE, *à Menechme.*

Ah ! maudit renégat, le plus méchant du monde !
Que le Ciel te puniſſe, & l'Enfer te confonde !
Si nous avions bien fait, nous t'aurions étranglé.
Il faut aſſurément qu'on l'ait enſorcelé ;
Et ce n'eſt plus lui-même.

(Finette ſort, Ménechme la ſuit, & s'arrête à l'entrée d'une rue.)

MENECHME, *à Finette & à Araminte qu'il ſuit des yeux.*

Adieu donc, mes Princeſſes ;
Choiſiſſez mieux vos gens pour placer vos tendreſſes.

SCENE VII.

MENECHME, VALENTIN.

MENECHME, *revenant, à Valentin.*

MAIS voyez quelle rage & quel déchaînement !
J'ai ſenti cependant un tendre mouvement ;
Le diable m'a tenté. J'ai trouvé la ſuivante
D'un minois revenant, & fort appétiſſante.

VALENTIN.

Vous avez, juſqu'au bout bravement combattu ;
Et l'on ne peut aſſez louer votre vertu.
Mais entrons au plutôt dans cette hôtellerie,
Pour n'être plus en butte à quelque bruſquerie.
Là, ſi vous me jugez digne de quelque emploi,
Vous pourrez m'occuper & vous ſervir de moi.

MENECHME.

Je brûle cependant d'aller voir ma maîtreſſe :
Un deſir curieux, plus que l'amour me preſſe.

VALENTIN.

Lorſque vous aurez fait un tour dans la maiſon,
Je vous y conduirai, ſi vous le trouvez bon.

MENECHME.

Adieu, juſqu'au revoir.

SCENE VIII.

VALENTIN, *ſeul.*

JE vais trouver mon maître, ſavoir en quel état les choſes peuvent être; S'il agit de ſa part; s'il a bon air en deuil. Courage, Valentin; ferme; bon pied, bon œil.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LE CHEVALIER *vêtu en deuil*, VALENTIN.

VALENTIN.

RIEN n'eſt plus ſurprenant ; & votre reſſemblance
Avec votre jumeau paſſe la vraiſemblance.
Vous & lui ce n'eſt qu'un : étant vêtu de deuil,
Il n'eſt homme à préſent dont vous ne trompiez l'œil.
On ne peut diſtinguer qui des deux eſt mon maître;
Et moi, votre valet, j'ai peine à vous connoître.
Pour ne pas m'y tromper, ſouffrez que de ma main,
Je vous attache ici quelque ſigne certain.
Donnez-moi ce chapeau.

LE CHEVALIER.

Qu'en prétends-tu donc faire?

VALENTIN, *mettant une marque au chapeau.*

Vous marquer de ma marque, ainſi que votre pere,
Pour vous mieux diſtinguer faiſoit fort prudemment.

LE CHEVALIER.

Tu veux rire, je crois?

VALENTIN.

Je ne ris nullement :
Et je pourrois fort bien le premier m'y méprendre.

LE CHEVALIER.

Le Notaire à ces traits s'eſt déjà laiſſé prendre:
Il m'a reçu d'abord d'un accueil obligeant ;
Et dans une heure il doit me compter mon argent.

VALENTIN.

Quoi ! Monſieur, il vous doit compter toute la ſomme,
Soixante mille écus ?

LE CHEVALIER.

Tout autant.

VALENTIN.

L'honnête homme !
D'autres à ce jumeau ſe ſont déja mépris:
Pour vous, en ce lieu même Araminte l'a pris,
Et chez elle à dîner a voulu l'introduire.
Lui, ſurpris, interdit, & ne ſachant que dire,
Croyant qu'elle tendoit un piége à ſa vertu,
L'a bruſquement traitée ; il s'eſt preſque battu ;
Et, ſi je n'avois pas appaiſé la querelle,
Il ſeroit arrivé mort d'homme ou de femelle.

LE CHEVALIER.

Mais n'a-t-il point ſur moi quelques ſoupçons naiſſans ?

VALENTIN.

Quel ſoupçon voulez-vous qu'il ait ? Depuis vingt ans
Il vous croit trop bien mort ; & jamais quoiqu'on oſe,
Il ne peut du vrai fait imaginer la cauſe.

LE CHEVALIER.

L'aventure eſt plaiſante, & j'en ris à mon tour.
Mais voyons le beau pere, & ſervons notre amour.
Heurte vîte.

(*Valentin va frapper à la porte de Démophon, qui ſort.*)

SCENE II.

DÉMOPHON, LE CHEVALIER, VALENTIN.

VALENTIN, *à Démophon.*

Etes-vous, Monſieur, un honnête homme
Appellé Démophon ?

DÉMOPHON.

C'eſt ainſi qu'on me nomme.

VALENTIN.

Je me rejouis fort de vous avoir trouvé.
Voilà mon maitre ici fraîchement arrivé,
Qui ſe nomme Ménechme, & qui vient de Péronne,
A deſſein d'épouſer votre fille en perſonne.

DÉMOPHON, *au Chevalier.*

Ah ! Monſieur, permettez que cet embraſſement
Vous faſſe voir l'excès de mon contentement.

LE CHEVALIER.

Souffrez auſſi, Monſieur, qu'une pareille joie
Dans cet embraſſement à vos yeux ſe déploie,
Et que tout le reſpect ici vous ſoit rendu,
Que doit à ſon beau-pere un gendre prétendu.

DÉMOPHON.

Votre taille, votre air, votre eſprit, tout m'enchante;
Et mon ame ſeroit entiérement contente,
Si votre oncle défunt, que je voyois ſouvent,
Pour voir cette alliance, étoit encor vivant.

LE CHEVALIER.

Ah! Monſieur, n'allez pas rappeller de ſa cendre
Un oncle que j'aimois d'une amitié bien tendre.
Ce garçon vous dira l'excès de mes douleurs,
Et combien, à ſa mort, j'ai répandu de pleurs.

VALENTIN.

Qu'à ſon ame le Ciel faſſe miſéricorde!
Mais nous parler de lui, c'eſt toucher une corde
Bien triſte.... & qui pourroit.... Mais il étoit bien vieux.

DÉMOPHON.

Mais point trop. Nous étions de même âge tous deux,
Cinquante ans environ.

VALENTIN.

Ce mot ſe peut entendre
En diverſes façons, ſuivant qu'on le veut prendre.
Je dis qu'il étoit vieux pour ſon peu de ſanté;
Il ſe plaignoit toujours de quelque infirmité.

DÉMOPHON.

Point du tout; & je crois que, dans toute ſa vie,
Il ne fut attaqué que de la maladie
Qui cauſa de ſa mort le funeſte accident.

LE CHEVALIER.

C'étoit un corps de fer.

VALENTIN.

Il eſt vrai.... cependant....

LE CHEVALIER, *bas à Valentin.*

Tais-toi donc.

DÉMOPHON.

Ce diſcours peut rouvrir votre plaie;
Prenons une matiere & plus vive & plus gaie.
Vous allez voir ma fille; & j'oſe me flatter
Que ſon air & ſes traits pourront vous contenter.

LE CHEVALIER.

Il faudra que pour moi le devoir ſollicite;
Je compte, en vérité, bien peu ſur mon mérite.

DÉMOPHON.

Vous avez très-grand tort; vous devez y compter;
Et du premier coup-d'œil vous ſaurez l'enchanter.
Je me connois en gens, croyez-en ma parole:
Et, de plus, Iſabelle eſt une cire molle
Que je forme & pétris comme il me prend plaiſir.
Quand vous ne ſeriez pas au gré de ſon deſir,
(Ce qui me tromperoit bien fort) je ſuis ſon pere.
Et pour voir à mes loix combien elle défere,
Mettez-vous à l'écart, je m'en vais l'appeller;
Et, ſans être apperçu, vous l'entendrez parler.

(*Il entre chez lui.*)

SCENE III.

LE CHEVALIER, VALENTIN.

LE CHEVALIER.

Laisse-moi ſeul ici ; va-t-en trouver mon frere ;
Empêche-le ſur-tout d'aller chez le Notaire ;
C'eſt le point principal.

VALENTIN.

J'en demeure d'accord.
Mais je ne pourrai pas, dans ſon ardent tranſport,
L'empêcher de venir ici voir ſa maîtreſſe :
Ainſi je ſuis d'avis, quelque ardeur qui vous preſſe,
Que vous ſoyez ſuccinct en diſcours amoureux.

LE CHEVALIER.

Va vîte ; je ne ſuis qu'un moment en ces lieux.

SCENE IV.

DÉMOPHON, ISABELLE, LE CHEVALIER, *à l'écart.*

DÉMOPHON.

Isabelle, approchez.

ISABELLE.

Que voulez-vous, mon pere ?

DÉMOPHON.

DÉMOPHON.

Vous dire quatre mots, & vous parler d'affaire.
Un homme de province, assez bien fait pourtant,
Doit, pour vous épouser, arriver à l'instant.

ISABELLE, *à part.*

Qu'entends-je ?

DÉMOPHON.

Ce parti vous est fort convenable ;
La naissance, le bien, tout m'est très-agréable ;
Et la personne aussi sera de votre goût.

ISABELLE.

Mon pere, sans pousser ce discours jusqu'au bout,
Permettez-moi de dire, avecque déférence,
Et sans vouloir pour vous manquer d'obéissance,
Que je ne prétends point me marier.

DÉMOPHON.

Comment ?
D'où vous vient pour l'hymen ce brusque éloignement ?
Vous n'avez pas tenu toujours un tel langage.

ISABELLE.

Il est vrai ; mais enfin l'esprit vient avec l'âge.
J'en connois les dangers. Aujourd'hui les époux
Sont tous, pour la plupart, inconstans ou jaloux ;
Ils veulent qu'une femme épouse leurs caprices :
Les plus parfaits sont ceux qui n'ont que peu de vices.

DÉMOPHON.

Celui-ci te plaira quand tu l'auras connu.

ISABELLE.

Quel qu'il soit, je le hais avant de l'avoir vu ;

Il ſuffit que ce ſoit un homme de province ;
Et je n'en voudrois pas quand ce ſeroit un Prince.

LE CHEVALIER, *ſe montrant.*

Madame, il ne faut pas ſi fort ſe déchaîner
Contre le malheureux que l'on veut vous donner:
Si vous le haïſſez, il s'en peut trouver d'autres
De qui les ſentimens différeront des vôtres.

ISABELLE, *à part.*

Que vois-je? juſte Ciel! & quel étonnement!
C'eſt Ménechme, grands Dieux! c'eſt lui, c'eſt mon amant.

DÉMOPHON, *au Chevalier.*

Je ſuis au déſeſpoir qu'un dégoût téméraire
Ait rendu ſon eſprit à mes loix ſi contraire:
Mais je l'obligerai, ſi vous le ſouhaitez....

LE CHEVALIER.

Non; ne contraignons point, Monſieur, ſes volontés:
J'aimerois mieux mourir que d'obliger Madame
A faire quelque effort qui contraignit ſon ame.

DÉMOPHON.

Regarde le parti qui t'étoit deſtiné;
Un époux fait à peindre, un jeune homme bien né,
Dont l'eſprit eſt égal au bien, à la naiſſance.

LE CHEVALIER.

J'avois tort de porter ſi haut mon eſpérance.

ISABELLE.

Quoi! c'eſt là le parti que vous me propoſiez!

DÉMOPHON.

Eh! oui, ſi dans mon choix vous ne me traverſiez;
Si votre ſot dégoût & vos folles penſées
Ne rompoient mes deſſeins & toutes mes viſées.

ISABELLE.

A ne vous point mentir, depuis que je l'ai vu,
Mon cœur n'eſt plus ſi fort contre lui prévenu.

DÉMOPHON.

Vous voyez ce que fait l'autorité d'un pere.

LE CHEVALIER.

Vous n'avez plus pour moi cette haine ſévere,
Et votre œil ſans dédain s'accoutume à me voir?

ISABELLE.

Mon pere me l'ordonne, & je ſuis mon devoir.

SCENE V.

ARAMINTE, LE CHEVALIER, DÉMOPHON, ISABELLE.

ARAMINTE, *au Chevalier.*

AH! te voilà donc, traître! Avec quelle impudence
Oſes-tu dans ces lieux ſoutenir ma préſence?
Après m'avoir traitée avec indignité,
Ne crains-tu point l'effet de mon cœur irrité?

LE CHEVALIER.

Madame, je ne ſais ce que vous voulez dire;
Et ce bruſque diſcours a de quoi m'interdire.
Vous me prenez ici pour un autre, je croi.
Quel ſujet auriez-vous de vous plaindre de moi?

ARAMINTE.

Tu feins de l'ignorer, ame double & traîtreſſe!

VALENTIN.

Je ne ris nullement :
urrois fort bien le premier m'y méprendre.

LE CHEVALIER.

aire à ces traits s'eſt déjà laiſſé prendre:
reçu d'abord d'un accueil obligeant ;
une heure il doit me compter mon argent.

VALENTIN.

Monſieur, il vous doit compter toute la
omme,
e mille écus ?

LE CHEVALIER.

Tout autant.

VALENTIN.

L'honnête homme
s à ce jumeau ſe ſont déja mépris:
ous, en ce lieu même Araminte l'a pris,
elle à dîner a voulu l'introduire.
rpris, interdit, & ne ſachant que dire,
qu'elle tendoit un piége à ſa vertu,
ſquement traitée ; il s'eſt preſque battu ;
je n'avois pas appaiſé la querelle,
arrivé mort d'homme ou de femelle.

LE CHEVALIER.

a-t-il point ſur moi quelques ſoupçons
aiſſans ?

VALENTIN.

apçon voulez-vous qu'il ait ? Depuis vingt ans
croit trop bien mort ; & jamais quoiqu'on
ſe,
ut du vrai fait imaginer la cauſe.

SCENE VII.

DÉMOPHON, ISABELLE.

DÉMOPHON.

QUEL vertigo l'agite, & l'a conduite ici ?
Toujours de plus en plus ſon cérveau ſe démonte.

ISABELLE.

Il eſt vrai que ſouvent pour elle j'en ai honte.

DÉMOPHON.

Je crains que cette femme, avec ſa bruſque humeur,
Ne ſoit venue ici cauſer quelque malheur.

SCENE VIII.

MÉNECHME, VALENTIN, DÉMOPHON, ISABELLE.

VALENTIN, *à Ménechme, dans le fond.*

OUI, Monſieur, les voilà, la fille avec le pere,
Vous pouvez avec eux parler de votre affaire.

DÉMOPHON, *allant à Ménechme qu'il prend pour le Chevalier.*

Ah ! Monſieur, pour ma ſœur, & pour ſa viſion,
Il faut, ma fille & moi, vous demander pardon.

Vous ſavez bien qu'il eſt, en femmes comme en filles,
Des eſprits de travers dans toutes les familles.

MÉNECHME.

Oui, Monſieur.

DÉMOPHON.

Vous voilà promptement de retour!
J'en ſuis ravi.

MÉNECHME.

Je viens vous donner le bon jour.
Et par même moyen, amant tendre & fidele,
Epouſer une fille appellée Iſabelle,
Dont vous êtes le pere, à ce que chacun dit.
En peu de mots, voilà tout ce qui me conduit.

DÉMOPHON.

Je vous l'ai déja dit, & je vous le répete,
Combien de ce parti mon ame eſt ſatisfaite:
Ma fille en eſt contente; elle vous a fait voir
Qu'elle ſuit maintenant l'amour & le devoir.
Elle a ſenti d'abord un peu de répugnance;
Mais, vous voyant, ſon cœur n'a plus fait de défenſe.

MÉNECHME.

Nous nous ſommes donc vus quelquefois?

DÉMOPHON.

A l'inſtant,
Vous ſortez d'avec elle, & paroiſſiez content.

MÉNECHME.

Moi! je ſors d'avec elle?

DÉMOPHON.

Oui, ſans doute, vous-même:
Nous avions, de vous voir, une alégreſſe extrême,

Quand ma ſœur eſt venue, avec ces ſots diſcours,
De notre conférence interrompre le cours.
Se peut-il que ſi-tôt vous perdiez la mémoire ?

MÉNECHME.

Nous rêvons, vous ou moi. Quoi ! vous me ferez croire
Que j'ai vu votre fille ? En quel tems ? Comment ? Où ?

DÉMOPHON.

Tout-à-l'heure en ces lieux.

MÉNECHME.

Allez, vous êtes fou :
C'eſt me faire paſſer pour un viſionnaire ;
Et ce début, tout franc, ne me ſatisfait guere.
Quoi qu'il en ſoit enfin, à préſent je la vois ;
Que ce ſoit la premiere ou la ſeconde fois,
Il importe fort peu pour notre mariage.

DÉMOPHON, *bas.*

Cet homme, dans l'abord, me paroiſſoit plus ſage.

MÉNECHME.

Madame, on m'a vanté, par écrit, vos appas,
J'en ſuis aſſez content ; mais j'en fais peu de cas,
Quand l'eſprit ne va pas de paire avec les charmes.
C'eſt à vous là-deſſus à guérir mes alarmes :
J'en dirai mon avis quand vous aurez parlé.

ISABELLE, *à part.*

Je ne le connois plus, ſon eſprit s'eſt troublé.

MÉNECHME.

J'aime les gens d'eſprit plus que perſonne en France ;
J'en ai du plus brillant, & le tout ſans ſcience.
Je trouve que l'étude eſt le parfait moyen
De gâter la jeuneſſe, & n'eſt utile à rien ;

Auſſi je n'ai jamais mis le nez dans un livre :
Et quand un gentilhomme, en commençant à vivre,
Sait tirer en volant, boire, & ſigner ſon nom,
Il eſt auſſi ſavant que défunt Cicéron.

DÉMOPHON.

Prendrez-vous une charge à la Cour, à l'Armée ?

MÉNECHME.

Mon ame, dans ce choix eſt indéterminée.
La Cour auroit pour moi d'aſſez puiſſans appas,
Si la ſujétion ne me fatiguoit pas.
La guerre me feroit d'ailleurs aſſez d'envie,
Si des gens bien verſés en l'art d'Aſtrologie,
Ne m'avoient aſſuré que je vivrai cent ans :
Or, comme les guerriers vont peu juſqu'à ce tems,
Quoique mon nom fameux pût voler dans l'Europe,
Je veux, ſi je le puis, remplir mon horoſcope.
Oh ! j'aime à vivre, moi.

VALENTIN.

Vous êtes de bon ſens.

ISABELLE, *bas.*

Quel diſcours ! Quel travers ! Eſt-ce lui que j'entends ?

MÉNECHME.

Qu'avez-vous, s'il vous plaît ? Vous paroiſſez ſurpriſe,
Comme ſi je diſois ici quelque ſotiſe.
Vous avez bien la mine, & ſoit dit entre nous,
De faire peu de cas des leçons d'un époux.

ISABELLE.

Je ſais à quel devoir l'état de femme engage.

MENECHME.

Juſqu'ici je vous crois & vertueuſe & ſage;
Cependant ce regard amoureux & fripon,
Pour le tems à venir ne me dit rien de bon :
J'en tire un argument, ſans être Philoſophe,
Que vous me réſervez à quelque cataſtrophe.
Plaît-il ? Qu'en dites-vous ?

DÉMOPHON.

Monſieur, ne craignez rien;
Iſabelle toujours doit ſe porter au bien.

ISABELLE.

Ciel ! peut-on me tenir de tels diſcours en face ?
Mon pere, permettez que je quite la place :
Monſieur me flatte trop; ſes tendres complimens
Me font connoître aſſez quels ſont ſes ſentimens.

(*Elle ſort.*)

SCENE IX.

DÉMOPHON, MÉNECHME, VALENTIN.

DÉMOPHON, *à part.*

MON gendre avoit d'abord de plus belles manieres.

MÉNECHME.

Les filles n'aiment pas les hommes ſi ſinceres.

VALENTIN.

Vous ne les flattez pas.

MÉNECHME.

Oh ! parbleu, je ſuis franc.

Femme, maîtreſſe, ami, tout m'eſt indifférent ;
Je ne me contrains pas, & dis ce que je penſe.

DÉMOPHON.

C'eſt bien fait. Vous aurez, je crois, la complaiſance
De ne plus demeurer autre part que chez moi ?

MÉNECHME.

Je reçois cette grace ainſi que je le doi :
Mais il faut....

DÉMOPHON.

Vous ſouffrir en une hôtellerie !
Ce ſeroit un affront....

MÉNECHME.

Laiſſez-moi, je vous prie,
Pour quelque tems encor vivre à ma liberté.

DÉMOPHON.

Soit. Je vais travailler à l'hymen projetté.
(*à part.*)
Mon gendre prétendu me paroît bien ſauvage ;
Mais le bien qu'il apporte eſt un grand avantage.

SCENE X.

MÉNECHME, VALENTIN.

MÉNECHME.

J'AI donc vu là l'objet dont je ſerai l'époux ?

VALENTIN.

Oui, Monſieur, le voilà.

MÉNECHME.

Tout franc, qu'en dites-vous ?

VALENTIN.

Mais, ſi vous ſouhaitez que je parle ſans feinte,
De ſes perfections je n'ai pas l'ame atteinte.

MÉNECHME.

Ma foi, ni moi non plus.

SCENE XI.

M. COQUELET, MÉNECHME, VALENTIN.

VALENTIN, *à part.*

QUEL ſurcroît d'embarras !
Un de nos créanciers tourne vers nous ſes pas :
C'eſt le Marchand Fripier qui nous rend ſa viſite.

M. COQUELET, *à Ménechme, qu'il prend pour le Chevalier.*

De mon petit devoir humblement je m'acquitte.
J'ai,

J'ai, ce matin, Monſieur, appris votre retour,
Et je viens des premiers vous donner le bon jour.
Nous étions tous pour vous dans une peine extrême;
Car, dans notre maiſon, tout le monde vous aime,
Moi, ma fille, ma femme : elles trembloient de peur
Qu'il ne vous arrivât quelque coup de malheur.

MÉNECHME.

M'aimer ſans m'avoir vu ! voilà de bonnes ames !
Je n'aurois jamais cru tant être aimé des femmes !

M. COQUELET.

Nous le devons, Monſieur, pour plus d'une raiſon :
Vous êtes dès long-tems ami de la maiſon.

MÉNECHME, *bas à Valentin.*

Quel eſt cet homme-là ?

VALENTIN, *bas à Ménechme.*

C'eſt un viſionnaire,
Une eſpece de fou, d'un plaiſant caractere,
Qui s'eſt mis dans l'eſprit que tous les gens qu'il voit
Sont de ſes débiteurs, & veut que cela ſoit :
C'eſt ſa folie enfin : il n'aborde perſonne
Qu'un mémoire à la main ; & déja je m'étonne
Qu'il ne vous ait point fait quelque ſot compliment.

MÉNECHME, *bas à Valentin.*

Sa folie eſt nouvelle, & rare aſſurément.

M. COQUELET.

Votre bonne ſanté, plus que l'on ne peut croire,
Me charme & me ravit. Voici certain mémoire,
Qu'avant votre départ je vous fis arrêter,
Et que vous me paierez, je crois, ſans conteſter.

VALENTIN, *bas à Ménechme.*

Que vous avois-je dit ?

M. COQUELET.

J'ai, pendant votre abſence,
Obtenu contre vous certain mot de Sentence,
Et par corps.

MÉNECHME.

Et par corps ?

M. COQUELET.

Mais, benin créancier,
J'ai différé toujours d'en charger un Huiſſier :
De pourſuites, d'exploits, il vous romproit la tête.

MÉNECHME.

Mais vous êtes vraiment trop bon & trop honnête !
Comment vous nomme-t-on ?

M. COQUELET.

Oh ! vous le ſavez bien.

MÉNECHME.

Je veux être un maraud ſi j'en ſus jamais rien.

M. COQUELET.

Pourriez-vous oublier....

VALENTIN, *prenant M. Coquelet à part.*

Ignorez-vous encore
Le mal qui le poſſede ?

M. COQUELET, *à Valentin.*

Oui, vraiment, je l'ignore.

VALENTIN, *à part, à M. Coquelet.*

Sa mémoire eſt perduc ; il ne ſe ſouvient plus,
Ni de ce qu'il a fait, ni des gens qu'il a vus.
Ainſi, de lui parler du paſſé, c'eſt folie :
Son nom même, ſon nom, bien ſouvent il l'oublie.

M. COQUELET, *à part, à Valentin.*

Ciel ! que me dites-vous ? Quel triſte événement !
Et comment ſe peut-il qu'à ſon âge....

VALENTIN, *bas.*

Comment ?
On l'a mis, à la guerre, en une batterie
D'où le canon tiroit avec tant de furie,
Qu'il s'eſt fait dans ſa tête une commotion,
Qui de ſon ſouvenir empêche l'action.
De ſon foible cerveau... la membrane trop tendre...
Oh ! l'effet du canon ne ſauroit ſe comprendre.

M. COQUELET, *à Ménechme.*

Je plains bien le malheur qui vous eſt ſurvenu ;
Mais je puis aſſurer que le tout m'eſt bien dû.
Vous ſavez....

MÉNECHME.

Oui, je ſais, ſans en faire aucun doute,
Et vois que la raiſon eſt chez vous en déroute.

M. COQUELET.

Monſieur, ſouvenez-vous que ce ſont des habits
Qu'à votre Régiment l'an paſſé je fournis.

MÉNECHME.

Mon Régiment, à moi ? Cherchez ailleurs vos dettes ;
Et je n'ai pas le tems d'entendre vos ſornettes :
Vous êtes un vieux fou.

M. COQUELET.

Je ſuis Marchand Fripier :
Mon nom eſt Coquelet, Syndic & Marguillier.
Si vous avez perdu, par malheur, la mémoire,
Les articles ſont tous contenus au mémoire.

(*Il lui donne ſon mémoire.*)

MÉNECHME.

Tiens, voilà ton mémoire, & comme j'en fais cas.

(*Il déchire le mémoire, & lui jette les morceaux au visage.*)

VALENTIN, *à Ménechme.*

Ah ! Monsieur, contre un fou ne vous emportez pas.

M. COQUELET, *ramassant les morceaux.*

Déchirer un billet !.... le jeter à la face !....
Vous êtes un fripon.

MÉNECHME.

Un fripon, moi ?

VALENTIN, *se mettant entre deux.*

De grace....

M. COQUELET.

Je vous ferai bien voir....

VALENTIN, *à M. Coquelet.*

Sans faire tant de bruit,
Plaignez plutôt l'état où le sort l'a réduit.

M. COQUELET.

Un mémoire arrêté !

VALENTIN, *à M. Coquelet.*

Ne faites point d'affaires.

M. COQUELET.

C'est un crime effroyable & digne des galeres.

MÉNECHME, *à Valentin.*

Laissez-moi lui couper le nez.

VALENTIN, *à Ménechme.*

Laissez-le aller :
Que feriez-vous, Monsieur, du nez d'un Marguillier ?

(*à M. Coquelet.*)
Vous cauſerez ici quelque accident funeſte.

M. COQUELET.
Je veux être payé ; je me moque du reſte.

VALENTIN, *à M. Coquelet.*
Partez, Monſieur, partez. Voulez-vous de nouveau,
Par vos cris redoublés, ébranler ſon cerveau ?

M. COQUELET.
Oui, je pars ; mais peut-être, avant qu'il ſoit une heure,
Je lui ferai changer de ton & de demeure.
Serviteur.

SCENE XII.

MÉNECHME, VALENTIN.

VALENTIN.
CONTRE un fou falloit-il vous fâcher ?

MÉNECHME.
De quoi s'aviſe-t-il de me venir chercher,
Pour être le plaſtron de ſes impertinences ?
Qu'il prenne un autre champ pour ſes extravagances.
Allons chez mon Notaire, & ne différons plus.

VALENTIN.
Préſentement, Monſieur, nos pas ſeroient perdus ;
Il n'eſt pas chez lui, mais bientôt il doit s'y rendre :

Dans peu, pour l'aller voir, je reviendrai vous prendre.
Certain devoir preſſant m'appelle à quatre pas.

MÉNECHME.

Je vous attendrai donc. Allez, ne tardez pas.
Je m'en vais un moment tranquilliſer ma bile.
Tout eſt devenu fou, je crois, dans cette ville.
Ma foi, de tous les gens que j'ai vus aujourd'hui,
Je n'ai trouvé que moi de raiſonnable, & lui.

(*Il ſort.*)

SCENE XIII.

VALENTIN, *ſeul.*

JE prétends l'obſerver autour de cette place.
Le poiſſon, de lui-même, entre dans notre naſſe:
Tout ſuccede à mes vœux; & j'eſpere, en ce jour,
Servir utilement la Fortune & l'Amour.

Fin du troiſieme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

VALENTIN, *ſeul.*

J'Ai toujours obſervé cette porte de vue,
Perſonne du logis n'eſt ſorti dans la rue :
Mon maître a tout le tems de toucher ſon argent.
Je reviens dans ce lieu, miniſtre diligent,
De crainte que notre homme, allant chez le Notaire,
Ne faſſe encor trop tôt découvrir le myſtere.
Déja d'un créancier il m'a débarraſſé.
Je ris, lorſque je penſe à ce qui s'eſt paſſé :
Je les ai mis aux mains d'une ardeur aſſez vive.
Parbleu ! vive les gens pleins d'imaginative !

SCENE II.

FINETTE, VALENTIN.

VALENTIN.

MAIS j'apperçois Finette; & mon cœur amoureux
Se ſent, en la voyant, brûler de nouveaux feux.

FINETTE.

Je cherche ici ton maître.

VALENTIN.

En attendant qu'il vienne,
Souffre que mon amour un moment t'entretienne,
Et que j'offre mon cœur à tes charmans attraits.

FINETTE.

Porte ailleurs tes préſens; ne me parle jamais.
Ton maître m'a traitée avec tant d'inſolence,
Qu'il faut ſur le valet que j'en prenne vengeance.
M'appeller créature!

VALENTIN.

Ah! cela ne vaut rien.
Il eſt dur quelquefois & brutal comme un chien.

FINETTE.

J'ai de ſes vilains mots l'oreille encor bleſſée;
Et ma maîtreſſe en eſt ſi fort ſcandaliſée,
Que, rompant avec lui déſormais tout-à-fait,
Je viens lui demander & lettres & portrait.

VALENTIN.

Pour les lettres, d'accord; c'eſt un dépôt ſtérile,

Dont la garde, à mon ſens, eſt aſſez inutile :
Mais pour le portrait d'or, attendu le métal,
Le cas, à mon avis, ne paroît pas égal.
Quand le beſoin d'argent nous preſſe & nous harcelle,
Tu ſais, ma pauvre enfant, qu'on troque la vaiſſelle.

FINETTE.

Pourroit-on d'un portrait faire ſi peu de cas?

VALENTIN.

Nous nous ſommes trouvés dans de grands embarras.
Mais, depuis quelque tems, un oncle, un honnête homme,
(A peine pouvons-nous dire comme il ſe nomme)
A bien voulu deſcendre aux ténébreux manoirs,
Pour nous mettre à notre aiſe, & nous faire ſes hoirs :
Soixante mille écus d'argent ſec & liquide
Ont mis notre fortune en un vol bien rapide.

FINETTE.

Ah Ciel! que me dis-tu?

VALENTIN.

Je dis la vérité.

FINETTE.

Quoi! dans ſi peu de tems vous auriez hérité?

VALENTIN.

Bon! nous avons appris le mal de ce bon homme,
La mort, le teſtament, & reçu notre ſomme,
Dans le tems que tu mets à me le demander.
Mon maître eſt diablement habile à ſuccéder.

FINETTE.

Oh ! je n'en doute point.

VALENTIN.

Sois-en juge toi-même.
Tu vois bien qu'il feroit une ſotiſe extrême,
S'il ſe piquoit encor d'avoir des feux conſtans :
Il faut bien, dans la vie, aller ſelon le tems.

FINETTE.

Nous nous paſſerons bien d'amans tels que vous êtes.

VALENTIN.

A ſon exemple auſſi je quitte les ſoubrettes :
Mon amour veut dompter des cœurs d'un plus haut rang :
Je prends un vol plus fier, & ſuis hauſſé d'un cran.
Mes mains de cet argent ſeront dépoſitaires ;
Et je vais me jeter, je crois, dans les affaires.

FINETTE.

Dans les affaires, toi ?

VALENTIN.

Devant qu'il ſoit deux ans,
Je veux que l'on me voie, avec des airs fendans,
Dans un char magnifique, allant à la campagne,
Ebranler les pavés ſous ſix chevaux d'Eſpagne.
Un Suiſſe à barbe torſe, & nombre de valets,
Intendans, cuiſiniers, rempliront mon palais :
Mon buffet ne ſera qu'or & que porcelaine ;
Le vin y coulera, comme l'eau dans la Seine :
Table ouverte à dîner, & les jours libertins.
Quand je voudrai donner des ſoupers clandeſtins,
J'aurai, vers le rempart, quelque réduit commode,

Où je régalerai les beautés à la mode,
Un jour un, un jour l'autre; & je veux, à ton tour,
Et devant qu'il ſoit peu, t'y régaler un jour.

FINETTE.

J'en ſuis d'avis.

VALENTIN.

Pour toi ma tendreſſe eſt extrême.
Mais quelqu'un vient ici.

SCENE III.

MENECHME, VALENTIN, FINETTE.

VALENTIN.

C'est Ménechme lui-même.
(*à Menechme.*)
A vos ordres, Monſieur, vous me voyez rendu.

MÉNECHME, *à Valentin.*

Vous m'avez, en ce lieu, quelque tems attendu;
Mais j'ai cherché long-tems un papier néceſſaire,
Pour aller promptement finir chez le Notaire.

FINETTE, *à Ménechme qu'elle prend pour le Chevalier.*

Ma maîtreſſe, rompant avec vous tout-à-fait,
M'envoie ici, Monſieur, demander ſon portrait,
Ses lettres, ſes bijoux, en nous rendant les nôtres,

Elle m'a commandé de vous rendre les vôtres.
Les voilà.

(*Elle retire de ſa poche une boîte à portrait, & un paquet de lettres.*)

MÉNECHME, *à Finette.*

Tout ceci doit-il durer long-tems ?

FINETTE.

C'eſt l'uſage parmi tous les honnêtes gens :
Quand il eſt ſurvenu rupture ou brouillerie,
Et que de ſe revoir on n'a plus nulle envie,
On ſe rend l'un à l'autre & lettres & portraits.

MÉNECHME.

C'eſt l'uſage.

FINETTE.

Oui, Monſieur ; on n'y manque jamais.
Ce garçon vous dira que cela ſe pratique,
Lorſque de ſavoir vivre & de monde on ſe pique.

VALENTIN.

Pour moi, dans pareil cas, toujours j'en uſe ainſi.

MÉNECHME.

Savez-vous bien, m'amie, enfin que tout ceci
M'ennuie étrangement, me laſſe & me fatigue ;
Et que, pour vous payer de toute votre intrigue,
Vous pourriez bien ſentir ce que peſe mon bras ?

FINETTE.

Mort non pas de mes jours ! ne vous y jouez pas.
Voilà votre portrait, & rendez-nous le nôtre.

MÉNECHME.

Mon portrait ! Qu'eſt-ce à dire ?

FINETTE.

Oui, ſans doute, le vôtre,
Que ma maîtreſſe prit en vous donnant le ſien.

MÉNECHME.

MÉNECHME.

J'ai donné mon portrait à ta maîtreſſe ?

FINETTE.

Hé bien !

Allez-vous dire encor que ce ſont-là des fables,
Et que rien n'eſt plus faux ?

MÉNECHME.

Oui, de par tous les diables,
Je le dis, le ſoutiens, & je le ſoutiendrai.

FINETTE.

Quoi, vous pourriez jurer, Monſieur...

MÉNECHME.

J'en jurerai.
Je ne me ſuis jamais ni fait graver, ni peindre.

FINETTE, *à part.*

Ah ! l'abominable homme !

VALENTIN, *bas à Ménechme.*

Il n'eſt plus tems de feindre ;
Si vous l'avez reçu, dites-le ſans façon :
C'eſt pouſſer aſſez loin votre diſcrétion.

MÉNECHME, *à Valentin.*

Je ne ſais ce que c'eſt, ou l'Enfer me confonde.

FINETTE.

Votre portrait n'eſt pas dans cette boîte ronde !

MENECHME.

Non, à moins que le diable, à me nuire obſtiné,
Ne l'ait peint de ſa main, & ne vous l'ait donné.

FINETTE, *à part.*

Quelle audace ! Quel front ! Mais je veux le confondre.
Voyons à ce témoin ce qu'il pourra répondre.

(*Elle ouvre la boîte, & en montre le portrait à Ménechme.*)

Hé bien! connoiſſez-vous ce viſage & ces traits?

MÉNECHME, *conſidérant le portrait.*

Comment diable! c'eſt moi! Qui l'eût penſé jamais?
Ce ſont mes yeux, mon air.

VALENTIN, *prenant le portrait.*

Voyons donc, je vous prie;
Mettons l'original auprès de la copie.
Par ma foi, c'eſt vous-même; & vous voilà parlant:
Jamais Peintre ne fit portrait ſi reſſemblant.

MÉNECHME, *à part.*

Il entre là-deſſous quelque ſorcellerie:
Ou du moins j'entrevois quelque friponnerie.
Vous verrez qu'en venant par le coche, à leurs frais,
Ces deux coquines-là m'auront fait peindre exprès,
Pour me jouer ici quelque noir ſtratagême.

FINETTE, *à Ménechme.*

Finiſſons, s'il vous plaît.

MENECHME.

Oh! finiſſez vous-même.
Allez apprendre ailleurs à connoître vos gens,
Et ne me rompez point la tête plus long-tems.

FINETTE.

Rendez donc le portrait.

MENECHME.

De qui?

FINETTE.

De ma maîtreſſe.

MÉNECHME, *la prenant par les épaules.*
Je ne ſais ce que c'eſt. Paſſe vîte, & me laiſſe.

FINETTE.
Savez-vous bien qu'avant de partir de ces lieux,
Je pourrois bien, Monſieur, vous arracher les yeux ?

VALENTIN, *bas à Ménechme.*
Pour éviter, Monſieur, de plus longue querelle,
Rendez-lui ſon portrait, & vous défaites d'elle.
Vous ſavez ce que c'eſt qu'une amante en courroux :
Les Enfers déchaînés ſeroient cent fois plus doux.

MÉNECHME.
Mais, quand elle ſeroit mille fois plus diableſſe,
Je ne la connois point, elle, ni ſa maîtreſſe.

VALENTIN, *bas à Finette.*
Quoi qu'il diſe, l'amour lui tient encore au cœur :
Je vais le ramener un peu par la douceur.
Tu reviendras tantôt, je te ferai tout rendre.

FINETTE.
Hé bien ! juſqu'à ce tems je veux encore attendre ;
Mais, ſi l'on manque après à me faire raiſon,
Je reviens, & je mets le feu dans la maiſon.

SCENE IV.

MÉNECHME, VALENTIN.

MÉNECHME.

Mais peut-on ſur les gens être tant acharnée ?
Pour me perſécuter l'Enfer l'a déchaînée.

VALENTIN.

Quand on eſt, comme vous, jeune, aimable & bien fait,
A ces petits malheurs on eſt ſouvent ſujet.
Entre amans, tel dépit n'eſt qu'une bagatelle ;
Je veux, dès aujourd'hui, vous remettre avec elle.

SCENE V.

LE MARQUIS, VALENTIN, MÉNECHME.

VALENTIN, *à part.*

Mais je vois le Marquis ; il tourne ici ſes pas.
Les cent louis nous vont donner de l'embarras.

LE MARQUIS, *embraſſant vivement Ménechme qu'il prend pour le Chevalier.*

Hé cadédis, mon cher, quelle heureuſe fortune !

Qué jé t'embraſſe... encore... & millé fois pour une.
Quelqué contentément qué j'aï à té révoir,
Régardé-moi; jé ſuis outré dé déſeſpoir:
Lé jour mé ſcandaliſe, & voudrois contré quatre,
Pour terminer mon ſort, trouvé ſul à mé battre.

MÉNECHME.

Monſieur, je ſuis faché de vous voir en courroux;
Mais je n'ai pas le tems de me battre avec vous.

LE MARQUIS.

Un coup dé piſtolet mé ſeroit coup dé grace;
Jé voudrois qué quelqu'un m'écrasât ſur la place.

MÉNECHME, *à part, à Valentin.*

Quel eſt ce Gaſcon-là?

VALENTIN, *bas à Ménechme.*

C'eſt un de vos amis
Sans doute, & des plus chers.

MÉNECHME, *bas à Valentin.*

Jamais je ne le vis.

LE MARQUIS.

Jé ſors d'uné maiſon, qué la terre engloutiſſe,
Et qu'avec elle encor la nature périſſe!
Où, juſqu'au dernier ſou, j'ai quitté mon argent.
D'un maudit lanſquénet lé caprice ourrageant
M'oblige à té prier de vouloir bien mé rendre
Cent louis qué dé moi lé béſoin té fit prendre.
Excuſe ſi jé viens ici t'importuner;
En l'état où jé ſuis, on doit tout pardonner.

MÉNECHME.

Je vous pardonne tout, pardonnez-moi de même,
Si je dis qu'en ce point ma ſurpriſe eſt extrême.

Je ne vous connois point. Comment auriez-vous pu
Me prêter cent louis, ne m'ayant jamais vu ?

LE MARQUIS.

Quel eſt donc cé diſcours ? Il mé paſſe. A l'entendre...

MÉNECHME.

Le vôtre eſt-il pour moi plus facile à comprendre ?

LE MARQUIS.

Vous né mé dévez pas cent louis ?

MÉNECHME.

Non, ma foi;
Vous les avez prêtés à quelqu'autre qu'à moi.

LE MARQUIS.

Il né vous ſouvient pas qu'allant en Allémagne,
Étant vuide d'argent pour fairé la campagne ;
Sans âne, ni mulet, prêt à demeurer là...

MÉNECHME, *le contrefaiſant.*

Jé né mé ſouviens pas d'un mot de tout cela.

LE MARQUIS.

Vous vîntes mé trouver pour vous fairé reſſource;
Et qué, ſans déplacer, je vous ouvris ma bourſe.

MÉNECHME.

A moi ? J'aurois perdu le ſens & la raiſon,
De prétendre emprunter de l'argent d'un Gaſcon.

LE MARQUIS, *montrant Valentin.*

Cet hommé-ci préſent peut rendré témoignage ;
Il étoit avec vous, jé rémets ſon viſage.
(*à Valentin.*)
Viens-çà, vélître ; parle, oſeras-tu nier
Cé qué ſon mauvais cœur tache en vain d'oublier ?

VALENTIN.

Monſieur...

LE MARQUIS.

Parle, ou ma main de fureur poſſédée...

VALENTIN.

Il m'en vient dans l'eſprit quelque confuſe idée.

LE MARQUIS.

Quelqué confuſe idée ? Oh ! moi, j'en ſuis certain.

(*A Ménechme.*)

Çà, Monſur, mon argent, ou l'épée à la main.

MÉNECHME.

Quoi ! pour ne vouloir pas vous donner cent piſtoles,

Il faut que je me batte ?

LE MARQUIS.

Un peu ; trêve aux paroles,

Il mé faut des effets ; vîte dépêchez-vous.

MÉNECHME.

Je ne ſuis point preſſé ; de grace, expliquons-nous.

LE MARQUIS.

Point d'explication, la choſe eſt aſſez claire.

MENECHME.

Mais, Monſieur...

LE MARQUIS.

Mais, Mouſur, il faut mé ſatisfaire.

MÉNECHME.

Vous ſatisfaire, moi ? Mais je ne vous dois rien ;

Faites-nous aſſigner, nous vous répondrons bien.

LE MARQUIS.

Quand on mé doit, voilà lé ſergent qué jé porte.

(*Il met l'épée à la main.*)

MÉNECHME, *à part.*

Juſte Ciel ! quel brutal ? Si faut-il que j'en ſorte.
(*Haut.*)
Combien vous eſt-il dû ?

LE MARQUIS.

L'avez-vous oublié ?
Cent louis.

MÉNECHME.

Cent louis ! J'en paierai la moitié.

LE MARQUIS.

Qué jé devienne atôme, ou qu'à l'inſtant jé mure,
Si vou né mé payez lé tout dans un quart-d'hure.

VALENTIN, *bas à Ménechme.*

Il nous tuera tous deux. Quand vous ne ſerez plus,
De quoi vous ſerviront ſoixante mille écus?
Lui n'a plus rien à perdre.

MÉNECHME, *bas à Valentin.*

Il eſt pourtant bien rude.

LE MARQUIS.

Qué dé réfléxions, & qué d'incertitude.

MENECHME.

Si vous êtes ſi prompt, Monſieur, tant pis pour vous,
Il mé faut plus de tems pour me mettre en courroux :
Je n'ai pas cent louis, mais en voilà ſoixante.
(*Bas à Valentin.*)
Tirez-moi de ſes mains ; faites qu'il ſe contente.
(*A part.*)
Ah ! ſi je n'avois pas hérité depuis peu,
Je me battrois en diable ; & nous verrions beau jeu.

VALENTIN, *au Marquis.*

Voilà plus de moitié, Monſieur, de votre dette;
Demain on vous fera votre ſomme complette.

LE MARQUIS, *prenant la bourſe.*

Adiu, Monſur, adiu; je vous croyois du cur,
Et vous m'aviez fait voir des ſentimens d'honnur:
Mais céte occaſion mé prouve lé contraire;
Né m'approchez jamais qué dé loin... Plus d'affaire.
Jé ſerois dégradé de nobleſſe chez nous,
Si j'étois acoſté d'un lâche tel qué vous.

SCENE VI.

MÉNECHME, VALENTIN.

MÉNECHME.

JE lui conſeille encor de me chanter injure;
Où ſuis-je? Quel pays! Quelle race parjure!
Hommes, femmes, paſſans, marchands, Gaſcons, commis,
Pour me faire enrager, tous ſemblent s'être unis.
Je n'en connois aucun; & tous, à les entendre,
Sont mes meilleurs amis, & viennent me ſurprendre.
Allons voir mon Notaire; & ſortons, ſi je puis,
Du coupe-gorge affreux & du bois où je ſuis.

(*Il s'en va.*)

VALENTIN, *courant après lui.*

Vous ne voulez donc pas que je vous y conduiſe?

MENECHME.

Je n'ai beſoin de vous ni de votre entremiſe ;
Je vous ſuis obligé des ſervices rendus :
A tout autre qu'à moi je ne me fierai plus ;
Et j'appréhende encor, dans mon ſoupçon extrême,
D'être d'intelligence à me tromper moi-même.

SCENE VII.

VALENTIN, *ſeul.*

Le pauvre diable en a, par ma foi, tout ſon ſoul ;
Il faudra qu'il décampe, ou qu'il devienne fou :
Pour peu de tems encor qu'en ces lieux il habite,
De tous ſes créanciers mon maître ſera quitte.

SCENE VIII.

LE CHEVALIER, VALENTIN.

LE CHEVALIER.

Ah ! mon cher Valentin, tu me vois hors de moi ;
Mon bonheur eſt ſi grand, qu'à peine je le croi.
J'ai reçu mon argent : regarde, je te prie,

Des billets que je tiens la force & l'énergie ;
Tous billets au porteur, des meilleurs de Paris ;
L'un de trois mille écus ; l'autre de neuf, de ſix,
De huit, de cinq, de ſept. J'acheterois, je penſe,
Deux ou trois Marquiſats des mieux rentés de France.

VALENTIN.

Quelle aubeine ! Le bien vous vient de toutes parts.
De grace, laiſſez-moi promener mes regards
Sur ces billets moulés dont l'uſage eſt utile.
La belle impreſſion ! Les beaux noms ! le beau ſtyle !
Ce ſont-là les billets qu'il faut négocier,
Et non pas vos poulets ? vos chiffons de papier,
Où l'amour ſe diſtille en de fades paroles,
Et qui ne ſont par-tout pleins que de fariboles.

LE CHEVALIER.

Va, j'en connois le prix tout auſſi bien que toi :
Mais juſqu'ici l'uſage en fut peu fait pour moi :
J'eſpere à l'avenir m'en ſervir comme un autre.

VALENTIN.

Vous ignorez encor quel bonheur eſt le vôtre ;
Votre frere pour vous vient encor d'être pris.
Le Marquis, qui jadis nous prêta cent louis,
Eſt venu bruſquement lui demander la ſomme :
Votre frere d'abord a rembarré ſon homme ;
Mais lui ſourd aux raiſons qu'il a pu lui donner,
A voulu ſur le champ le faire dégaîner
Notre jumeau prudent n'en a voulu rien faire :
Et, mettant à profit mon conſeil ſalutaire,
Il en a délivré plus de moitié comptant,
Que le Marquis a pris toujours en rabattant.

LE CHEVALIER.

Je lui ſuis obligé d'avoir payé mes dettes.

VALENTIN.

Vos obligations ne ſont pas ſi parfaites :
Car avec Iſabelle il vous a mis fort mal.

LE CHEVALIER.

Il l'a vue ?

VALENTIN.

Oui vraiment. Il eſt un peu brutal,
Ainſi que j'ai tantôt eu l'honneur de vous dire ;
Il a ſur ſon chapitre étendu la ſatyre,
Et tenu face à face un propos aigre-doux
Qu'on met ſur votre compte, & que l'on croit de vous.
Iſabelle eſt ſortie à tel point courroucée...

LE CHEVALIER.

Il faut de cette erreur détromper ſa penſée.

SCENE IX.

ISABELLE, LE CHEVALIER, VALENTIN.

LE CHEVALIER.

MAIS je la vois paroître. Où tournez-vous vos pas,
Madame? où fuyez-vous ?

ISABELLE, *traverſant le théâtre.*

Où vous ne ſerez pas.

VALENTIN.

Voilà le *qui-pro-quo*.

ISABELLE,

ISABELLE.

Je vais chez Araminte,
Lui dire que pour vous ma tendreſſe eſt éteinte.
Aimez-la, j'y conſens; je fais vœu déſormais
De vous fuir comme un monſtre, & ne vous voir jamais.

LE CHEVALIER.

Madame...

ISABELLE.

Pour le prix de l'ardeur la plus vive,
Je ne reçois de vous qu'injure & qu'invective;
Je vous parois ſans foi, ſans eſprit, ſans appas.

LE CHEVALIER.

Madame, écoutez-moi.

ISABELLE.

Non; je ne comprends pas,
Si brutal que l'on ſoit, qu'on puiſſe avoir l'audace
De dire, de ſang-froid, ces duretés en face.

LE CHEVALIER.

Vous ſaurez qu'en ces lieux...

ISABELLE.

Je ne veux rien ſavoir.

LE CHEVALIER.

C'eſt bien fait.

VALENTIN, *à Iſabelle.*

Écoutez, ſans tant vous émouvoir.

ISABELLE, *à Valentin.*

Veux-tu que je m'expoſe encore à ſes ſotiſes?

VALENTIN.

Mon Dieu! non. Sans ſujet vous en venez aux priſes,

Je vais dans un moment diſſiper ce ſoupçon:
Tous deux vous avez tort, & vous avez raiſon.

ISABELLE.

Oh! pour moi, j'ai raiſon; toi-même, ſois-en juge.

LE CHEVALIER.

Et moi, je n'ai pas tort.

VALENTIN.

Tout ce petit grabuge
Entre vous excité va finir deux mots.
Monſieur vous a tantôt tenu certains propos
Aſſez durs, dites-vous?

ISABELLE.

Hors de toute croyance.

LE CHEVALIER

Moi! je vous ai...

VALENTIN, *au Chevalier.*

Paix donc, point tant de pétulance.
Je ne dirai plus rien. ſi vous parlez toujours.
(*à Iſabelle.*(
L'homme qui vous a fait d'impertinens diſcours,
C'eſt lui, ſans être lui: ce n'eſt que ſon image,
De taille, de façon, de nom & de viſage;
Et, quoique l'un ſoit l'autre, ils different entr'eux;
Tous les deux ne font qu'un, & cependant ſont deux.
Ainſi c'eſt l'autre lui, vêtu de ſes dépouilles,
Le portrait de Monſieur, qui vous a chanté pouilles.

ISABELLE.

De quels contes en l'air me fais-tu l'embarras?

LE CHEVALIER.

Sans l'entendre parler, ne vous emportez pas.

VALENTIN.

La choſe, j'en conviens, ne paroît pas trop claire:
Mais ſachez que Monſieur en ces lieux a ſon frere;
Frere jumeau, ſemblable & d'habits & de traits,
Dont la langue a tantôt ſur vous lancé ſes traits.
Vous l'avez pris pour lui; mais, quoiqu'il ſoit ſemblable,
L'autre eſt un faux brutal, voici le véritable.

ISABELLE.

Quelque étrange que ſoit ce ſurprenant récit,
Je me plais à le croire; il flatte mon eſprit.
L'amour rend ma mépriſe & juſte & raiſonnable.

LE CHEVALIER.

Ce courroux à mes yeux vous rend plus adorable.
Souffrez que mon tranſport...

(*Il veut lui baiſer la main.*)

ISABELLE.

Modérez ces deſirs.

LE CHEVALIER.

Je me méprends auſſi: tranſporté de plaiſirs,
Je pouſſe un peu trop loin mes tendres entrepriſes.
Mais, d'une & d'autre part, oublions nos mépriſes.

VALENTIN, *montrant la marque du chapeau du Chevalier.*

Pour ne vous plus tromper, regardez ce ſignal;
Il doit, dans l'embarras, vous ſervir de fanal.
Mais n'allez pas tantôt, par-devant le Notaire,
Epouſer l'un pour l'autre, & prendre le contraire:
Vous apprendrez par-là quel eſt le vrai des deux.

ISABELLE.

Mon cœur me le dira bien plutôt que mes yeux.

LE CHEVALIER.

Quoi qu'aujourd'hui le Ciel faſſe pour ma fortune,
Sans ce cœur j'y renonce, & je n'en veux aucune.

VALENTIN.

Tréve de complimens. Quand vous ſerez époux,
Il vous ſera permis de tout dire entre nous.
La gloire en d'autres lieux, vous & moi, nous appelle.
Que Madame à préſent en paix rentre chez elle.
Nous, courons au contrat; & qu'un heureux deſtin,
Comme il a commencé, mette l'affaire à fin.

Fin du quatrieme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ARAMINTE, FINETTE.

FINETTE.

JE vous dis vrai, Madame ; & je ne ſaurois croire
Que l'on puiſſe trouver une ame encor ſi noire.
Lorſque je l'ai preſſé de rendre le portrait,
Il a voulu me battre, & l'auroit, je crois, fait,
Si ſon valet, plus doux, n'eût écarté l'orage.
Ah ! Madame, armez-vous d'un généreux courage ;
Pourſuivez votre pointe, & faites bien valoir
Les droits que la raiſon met en votre pouvoir.
Vous avez ſa promeſſe, il faut qu'il l'accompliſſe.

ARAMINTE.

Si je ne le fais pas, que le Ciel me puniſſe.

FINETTE.

Il n'eſt plus ici-bas de foi, de probité,
Plus de loi, plus d'honneur, plus de ſincérité.
Les filles, en ce tems ſi ſouvent attrapées,
Sur la foi des ſermens avoient été trompées ;
Et, voulant mettre un frein au dégoût des amans,
Se faiſoient d'un écrit confirmer les ſermens ;

Mais que leur ſert d'uſer de cette prévoyance,
Si les écrits trompeurs n'ont pas plus de puiſſance?
Je vois bien maintenant que, dans ce ſiecle ingrat,
Il ne faut ſe fier que ſur un bon contrat.
Mais c'eſt notre deſtin : toujours, tant que nous ſommes,
Nous ſerons le jouet & les dupes des hommes.

ARAMINTE.

Va, j'ai bien réſolu, dans mon cœur courroucé,
De venger, ſi je puis, tout le ſexe offenſé.

FINETTE.

Quoi donc! Il ne tiendra, pour engager le monde,
Qu'à venir étaler une perruque blonde!
Une tête éventée, un petit freluquet,
Qui s'admire lui ſeul & n'a que du caquet,
Parce qu'il a bon air, & qu'on a le cœur tendre,
Impunément viendra nous plaire & nous ſurprendre;
Nous fera par écrit ſa déclaration,
Sans en venir après à la concluſion!
Non, c'eſt une noirceur qui crie au Ciel vengeance:
Il faut de cet abus réprimer la licence;
Et, quand ce ne ſeroit que pour vous en venger,
Il faudroit l'épouſer pour le faire enrager.

ARAMINTE.

Mais, s'il ne m'aime point! quel ſera l'avantage
Que me procurera ce triſte mariage?

FINETTE.

Eſt-ce donc pour s'aimer qu'on s'épouſe à préſent?
Cela fut bon du tems du monde adoleſcent:

Et j'en vois tous les jours qui ne font pas un crime
D'épouſer ſans amour, & même ſans eſtime.
Il faut ſe marier : vous êtes dans un tems
Où les appas flétris s'effacent pour long-tems.
Ce conſeil bienfaiſant que mon zele vous donne,
Je voudrois l'appliquer à ma propre perſonne :
Et reſter vieille fille eſt un mal plus affreux,
Que tout ce que l'hymen a de plus dangereux.

SCENE II.

DOMOPHON, ISABELLE, ARAMINTE, FINETTE.

DÉMOPHON.

LE haſard juſtement en ce lieu vous amene ;
D'aller juſques chez vous il m'épargne la peine.

ARAMINTE.

Le haſard nous ſert donc tous deux également,
Mon frere ; car chez vous j'allois pareillement.
Vous m'épargnez des pas.

DÉMOPHON.

Toujours préoccupée,
N'êtes-vous point, ma ſœur, encore détrompée ?
Et ne voyez-vous pas que votre paſſion
N'eſt rien qu'une chymere & pure viſion ?
Finiſſez ; croyez-moi ; n'allez pas davantage
Traverſer mes deſſeins ; & montrez-vous plus ſage.

ARAMINTE.

Sans rime ni raiſon, vous babillez toujours;
Mais vous ſavez quel cas je fais de vos diſcours.
Ménechme m'appartient; & voilà la promeſſe
Qu'il me fit de ſa main, pour marquer ſa tendreſſe.

DÉMOPHON.

Mais juſqu'où va, ma ſœur, votre crédulité?

ARAMINTE.

Il eſt, vous dis-je, à moi: je l'ai bien acheté.
Entendez-vous, ma niéce?

ISABELLE.

Oui, ſans doute, ma tante,
J'entends bien.

ARAMINTE.

Sans mentir, vous êtes fort plaiſante
De vouloir m'enlever un cœur comme le ſien,
Et vous approprier ſi hardiment mon bien!
Un procédé pareil eſt ſot & malhonnête.

ISABELLE.

Qui pourroit de vos mains ravir une conquête?
Quand on eſt une fois frappé de vos attraits,
Vos yeux vous ſont garans qu'on ne change jamais:
Ce ſont ces yeux charmans qui les volent aux autres.

ARAMINTE.

Mes yeux ſont, pour le moins, auſſi beaux que les vôtres;
Et, lorſque nous voudrons les employer tous deux,
On verra qui de nous y réuſſira mieux.

DÉMOPHON.

Oh! je ſuis à la fin bien las de vous entendre.

SCENE III.

MÉNECHME, DÉMOPHON; ISABELLE, ARAMINTE, FINETTE.

DÉMOPHON.

HEUREUSEMENT ici je vois venir mon gendre.
(*à Ménechme.*)
Vous n'amenez donc pas le Notaire en ces lieux ?

MÉNECHME.

J'ai cherché ſon logis en vain une heure ou deux,
Et je viens vous prier de m'y vouloir conduire.
Toujours quelque fâcheux a pris ſoin de me nuire.

DÉMOPHON.

Je l'attends ; & je crois qu'il ne tardera pas.

MÉNECHME.

L'un, du bout de la place accourant à grands pas,
Comme le plus chéri de mes amis fideles,
Me vient de ma ſanté demander des nouvelles.
Un autre, à toute force, & me ſerrant la main;
Me veut mener ſouper au cabaret prochain.
Celui-ci, m'arrêtant au détour d'une rue,
Me force à lui payer une dette inconnue ;
Et de tous ces gens-là, me confonde l'enfer,
Si j'en connois aucun, non plus que Lucifer.

ARAMINTE, *à Ménechme.*

Traître ! c'en eſt donc fait ; malgré ta foi donnée,

Tu te veux engager dans une autre hymenée,
Malgré tous tes ſermens, malgré ton premier choix!

MÉNECHME.

Ah! nous y voilà donc encore une autre fois!

ARAMINTE.

Tu me quittes, perfide, ingrat, cœur infidele?
Tu te fais un plaiſir de ma peine cruelle!
Tu me vois expirante & cédant à mon ſort,
Sans donner ſeulement une larme à ma mort!
(*Elle tombe ſur Finette.*)

MÉNECHME.

Cette femme eſt ſur moi rudement endiablée!
Il faut aſſurément qu'on l'ait enſorcelée.
Faudra-t-il que toujours je ſois dans l'embarras
De voir une furie attachée à mes pas?

FINETTE, *à Ménechme.*

Vous, qui pour nous jadis eûtes tant de tendreſſe,
Verrez-vous dans mes bras expirer ma maîtreſſe?
Cette pauvre innocente a-t-elle mérité
Qu'on payât ſon amour de tant de cruauté?

MÉNECHME.

Qu'elle expire en tes bras, que le diable l'emporte,
Et te puiſſe avec elle entraîner, que m'importe?
Déja, pour mon repos, il devroit l'avoir fait.

ARAMINTE.

Perfide! je me veux venger de ton forfait.
J'ai ta promeſſe en main; voilà ta ſignature;
Je puis, par ce témoin, confondre l'impoſture.
(*Démophon prend la promeſſe.*)

MENECHME, *à Démophon.*

Elle eſt folle à tel point qu'on ne peut l'exprimer :
Travaillez au plutôt à la faire enfermer.

DÉMOPHON, *lui montrant la promeſſe.*

(*Bas.*)

Mais voilà votre nom « Menechme ». En confidence,
Avez-vous avec elle eu quelque intelligence ?
C'eſt ma ſœur, & je puis aſſoupir tout cela.

MENECHME, *à part, à Démophon.*

Moi ! ſi j'ai jamais vu ces deux friponnes-là ?
Pardonnez-moi le mot ; c'eſt votre ſœur, n'importe :
Je veux bien à vos yeux, & devant que je ſorte,
Que Satan... Lucifer...

DÉMOPHON, *à part, à Ménechme.*

Je vous crois ſans jurer.

MENECHME.

Cette femme a fait vœu de me déſeſpérer.

(*A Araminte.*)

Eſprit, démon, lutin, ombre, femme ou furie,
Qui que tu ſois enfin, laiſſe-moi, je te prie.

SCENE IV.

ROBERTIN, MÉNECHME, DÉMOPHON, ISABELLE, ARAMINTE, FINETTE.

DÉMOPHON.

AH ! Monſieur Robertin, vous venez juſtement
Et nous vous attendons avec empreſſement.

ROBERTIN.

Je vois avec plaiſir toute la compagnie,
Dans un jour plein de joie, en ce lieu réunie.
Je crois que ma préſence ici ne déplaît pas,
Sur-tout à la future : elle a beaucoup d'appas ;
Mais un époux bien fait, tel que l'Amour lui donne,
Malgré tous ſes attraits, manquoit à ſa perſonne :
Elle n'a maintenant plus rien à deſirer.

MÉNECHME.

Si ce n'eſt d'être veuve, & me voir enterrer :
C'eſt ce qui met le comble au bonheur d'une femme.

ISABELLE.

De pareils ſentimens n'entrent point dans mon ame.

ROBERTIN, *à Isabelle.*

Monſieur ne penſe pas auſſi ce qu'il vous dit.
Votre beauté le charme autant que votre eſprit,
Je ſtipule, pour lui, que c'eſt un honnête homme.

MÉNECHME, *à Robertin.*

Vous vous moquez, Monſieur.

ROBERTIN.

ROBERTIN.

Et dans lui l'on renomme
La franchiſe du cœur qu'il a par préciput.

MÉNECHME, *à Robertin.*

Je voudrois pouvoir être avec vous but à but.
C'eſt vous qui des vertus êtes le protocole ;
Et, pour vous bien louer, je n'ai point de parole.

ROBERTIN.

Puiſque, comme je crois, vous êtes tous d'accord,
Il nous faut procéder.

ARAMINTE.

Rien ne preſſe ſi fort.
A ce bel hymen, moi, s'il vous plaît, je m'oppoſe,
Et j'en ai dans les mains une très-juſte cauſe.

DÉMOPHON.

Vous direz vos raiſons & vos griefs demain,
Ma ſœur. Ne laiſſons pas d'aller notre chemin.

ROBERTIN.

Voici donc le contrat....

MENECHME.

Mais Monſieur le Notaire,
Avant tout, finiſſons une certaine affaire,
Qui, plus que celle-là, me tient ſans doute au cœur.

ROBERTIN.

Tout ce qui vous convient eſt toujours le meilleur.
Je n'aurois pas uſé de tant de diligence,
Si vous n'étiez venu chez moi me faire inſtance
De vouloir achever le contrat au plutôt.

MENECHME.

Vous m'avez vu chez vous ?

ROBERTIN.

Oui, Monſieur.

MENECHME.

Quand?

ROBERTIN.

Tantôt...

MENECHME.

Qui? moi? moi?

ROBERTIN.

Vous; oui, vous. Au logis où j'habite,
Vous m'avez fait l'honneur de me rendre viſite :
Mais je l'ai bien payé. Soixante mille écus
N'ont pas rendu vos pas ni vos ſoins ſuperflus.

MÉNECHME.

Entendons-nous un peu. Que voulez-vous donc dire?

ROBERTIN.

Vous vous divertiſſez, vous avez de quoi rire.

MÉNECHME.

Je ne ris nullement, & me fâche à la fin.
Ne vous nommez-vous pas, s'il vous plaît, Robertin?

ROBERTIN.

Oui, l'on me nomme ainſi.

MÉNECHME.

N'êtes-vous pas Notaire?

ROBERTIN.

Et, de plus, honnête homme.

MÉNECHME.

Oh! c'eſt une autre affaire.
N'avez-vous pas chez vous ſoixante mille écus
A moi?

ROBERTIN.

Je les avois, mais je ne les ai plus.

MÉNECHME.

Comment donc?

ROBERTIN.

N'eſt-ce pas Ménechme qu'on vous nomme

MÉNECHME.

Sans doute.

ROBERTIN.

C'eſt à vous que j'ai remis la ſomme,
En bon argent comptant, ou billets au porteur,
Dont j'ai votre quittance ; & c'eſt-là le meilleur.

MÉNECHME.

Quoi! Monſieur, vous auriez le front & l'inſolence...

ROBERTIN.

Quoi! Monſieur, vous auriez l'audace & l'impudence...

MÉNECHME.

De dire que j'ai pris ſoixante mille écus?

ROBERTIN.

De nier hardiment de les avoir reçus?

MÉNECHME.

Voilà, je le confeſſe, un homme abominable.

ROBERTIN.

Voilà, je vous l'avoue, un fourbe déteſtable.

DÉMOPHON, *ſe mettant entre deux.*

Eh! Meſſieurs, doucement; je ſuis pour vous honteux,
Et je ne ſais ici qui croire de vous deux.

ISABELLE.

Monſieur pourroit-il bien avoir l'ame auſſi noire?...

ARAMINTE.

Oui, c'eſt un ſcélérat, qui du crime fait gloire.

FINETTE.

Faites-lui ſon procès ; & s'il en eſt beſoin,
Je ſervirai toujours contre lui de témoin.

SCENE V.

MÊNECHME, VALENTIN, DÉMOPHON, ARAMINTE, ISABELLE, ROBERTIN, FINETTE.

VALENTIN.

EH! qu'eſt-ce donc, Meſſieurs? Voilà bien du grabuge?

MÉNECHME, *montrant Valentin.*

De notre différent cet homme ſera juge;
Il ne m'a point quitté, je m'en rapporte à lui.
(*A Valentin.*)
Qu'il parle. Ai-je reçu quelque argent aujourd'hui
De Monſieur que voilà?

VALENTIN.

Sans doute, en belle eſpece:
Soixante mille écus que votre oncle vous laiſſe,
Vous ont été comptés en argent ou valeur.

MÉNECHME, *le prenant au collet.*

Ah! maudit faux témoin! malheureux impoſteur!
Tu peux ſoutenir...

VALENTIN.

Oui, je ſoutiens que la ſomme
A tantôt été miſe entre les mains d'un homme
Semblable à vous d'habit, de mine, de hauteur,
Qui prétend épouſer la fille de Monſieur;
Il s'appelle Ménechme, il eſt de Picardie;
Et, ſi vous le niez, c'eſt une perfidie.
Je leverai la main de tout ce que j'ai dit.

ROBERTIN, *à Démophon.*

Vous voyez s'il ſe peut un plus méchant eſprit,
Plus noir, plus ſcélérat. Hélas! qu'alliez-vous faire?
Je vous embarquois-là dans une belle affaire?

DÉMOPHON, *à Ménechme.*

Je vous prenois, Monſieur, pour un homme de bien,
Mais je vois à préſent que vous ne valez rien.

ARAMINTE.

Après ce qu'il m'a fait, il n'eſt point d'injuſtice,
De crimes, de noirceurs, dont il ne ſoit complice.

FINETTE, *à Ménechme.*

Traître! te voilà donc à la fin confondu!
Sans autre procédure, il faut qu'il ſoit pendu.

MÉNECHME.

Non, je ne penſe pas que l'Enfer ſoit capable
De vomir ſur la terre, en ſa rage exécrable,
Des hommes, des démons ſi méchans que vous tous;
Et... je ne puis parler, tant je ſuis en courroux.

SCENE VI & derniere.

LE CHEVALIER, MÉNECHME, DÉMOPHON, ARAMINTE, ISABELLE, ROBERTIN, VALENTIN, FINETTE.

LE CHEVALIER, *à part.*

MA préſence, je crois, eſt ici néceſſaire,
Pour découvrir le fond d'un ſurprenant myſtere.

DÉMOPHON, *appercevant le Chevalier.*

Qu'eſt-ce donc que je vois?

ROBERTIN, *appercevant le Chevalier.*

Quel prodige en ces lieux!

ARAMINTE, *appercevant le Chevalier.*

Quelle aventure, ô ciel! Dois-je en croire mes yeux?

FINETTE, *appercevant le Chevalier.*

Madame, je ne ſais ſi j'ai le regard trouble,
Si c'eſt quelque vapeur; mais enfin je vois double.

MÉNECHME, *appercevant le Chevalier.*

Quel objet ſe préſente & que me fait-on voir?
C'eſt mon portrait qui marche, ou bien c'eſt mon miroir.

LE CHEVALIER, *à Ménechme.*

Pourquoi prendre, Monſieur, mon nom & ma figure?
Je m'appelle Ménechme, & c'eſt me faire injure.

MÉNECHME, *à part.*

Voilà, ſur ma parole, encor quelque fripon!

(*Au Chevalier.*)

Et de quel droit, Monſieur, me volez-vous mon nom?
Je ne m'aviſe point d'aller prendre le vôtre.

LE CHEVALIER.

Pour moi, dès le berceau, je n'en ai point eu d'autre.

MÉNECHME.

Mon pere, en ſon vivant, ſe fit nommer ainſi.

LE CHEVALIER.

Le mien, tant qu'il vécut, porta ce nom auſſi.

MÉNECHME.

En accouchant de moi, l'on vit mourir ma mere.

LE CHEVALIER.

La mienne eſt morte auſſi de la même maniere.

MÉNECHME.

Je ſuis de Picardie.

LE CHEVALIER.

Et moi pareillement.

MÉNECHME.

J'avois un certain frere, un mauvais garnement,
Et dont, depuis quinze ans, je n'ai nouvelle aucune.

LE CHEVALIER.

Du mien, depuis ce tems, j'ignore la fortune.

MÉNECHME.

Ce frere, étant jumeau, dans tout me reſſembloit.

LE CHEVALIER.

Le mien eſt mon image, & qui me voit, le voit.

MÉNECHME.

Mais vous qui me parlez, n'êtes-vous point ce frere!

LE CHEVALIER.

C'eſt vous qui l'avez dit: voilà tout le myſtere.

MÉNECHME.

Eſt-il poſſible? ô Ciel!

LE CHEVALIER.

Que cet embraſſement
Vous témoigne ma joie & mon raviſſement.
Mon frere, eſt-ce bien vous? Quelle heureuſe rencontre !
Se peut-il qu'à mes yeux la fortune vous montre ?

MÉNECHME.

Mon frere, en vérité... je m'en réjouis fort :
Mais j'avois cependant compté ſur votre mort.

FINETTE, *à Araminte.*

En tout ceci, Madame, il n'y va rien du nôtre ;
Quoi qu'il puiſſe arriver, nous aurons l'un ou l'autre,

DÉMOPHON.

L'incident que je vois, certes, n'eſt pas commun.
(*A Iſabelle.*)
Il te faut un époux, en voilà deux pour un ;
Choiſis le bon pour toi, ma fille, & te contente.

ISABELLE, *reconnoiſſant la marque du chapeau du Chevalier.*

Puiſque vous m'accordez le choix qui ſe préſente,
Portée également de l'une & l'autre part,
(*Elle donne la main au Chevalier.*)
Je prends Monſieur; il faut en courir le haſard.

ARAMINTE, *prenant Ménechme par le bras.*

Et moi, je prends Monſieur.

MÉNECHME, *à Araminte.*

Il ſemble, à vous entendre,
Que vous n'ayez ici qu'à vous baiſſer & prendre.

VALENTIN, *prenant Finette par le bras.*

Puiſque chacun ici prend ce qui lui convient,
Par droit d'aubaine auſſi, Finette m'appartient.

ROBERTIN, *prenant les deux freres par le bras.*

Moi, je vous prends tous deux. Je veux que l'on
m'inſtruiſe
En quelles mains enfin cette ſomme eſt remiſe.
L'un de vous a touché ſoixante mille écus.

LE CHEVALIER, *à Robertin.*

N'en ſoyez point en peine, & je les ai reçus.
C'eſt moi qui, pour la mienne, ayant pris ſa valiſe,
Ai ſu me prévaloir d'une heureuſe mépriſe.
C'eſt lui qui, pour un legs, vient d'arriver ici :
C'eſt moi qu'on a cru mort, & qui m'en ſuis ſaiſi :
C'eſt moi qui, dans l'ardeur d'une feinte tendreſſe,
(*Montrant Araminte.*)
A Madame autrefois ai fait une promeſſe ;
Et c'eſt moi qui, depuis, brûlant des plus beaux
feux,
A l'aimable Iſabelle ai porté tous mes vœux.

MÉNECHME.

Vous m'avez donc trahi, vous, Monſieur le Notaire?

ROBERTIN.

Je n'ai rien fait de mal dans toute cette affaire ;
Et j'ai du Teſtateur ſuivi l'intention.
Il laiſſe à ſon neveu cette ſucceſſion :
Monſieur l'eſt comme vous ; vous n'avez rien à dire.

LE CHEVALIER.

Aux arrêts du deſtin, mon frere, il faut ſouſcrire.
Mais vous aurez bientôt tout lieu d'être content ;
Pourvu que, ſans éclat, vous vouliez à l'inſtant
En épouſant Madame, acquitter ma parole.

MÉNECHME.

Comment donc? vous voulez que j'épouſe une folle?

ARAMINTE, *au Chevalier.*

Et de quel droit, Monſieur, me faites-vous la loi ?
Je vous trouve plaiſant de diſpoſer de moi !

LE CHEVALIER, *à Ménechme & à Araminte.*

Suivez tous deux l'avis d'un homme qui vous aime.
Vous vouliez m'épouſer, c'eſt un autre moi-même.
Et, pour vous faire voir quelle eſt mon amitié,
De la ſucceſſion recevez la moitié :
Que trente mille écus facilitent l'affaire.

MÉNECHME, *embraſſant le Chevalier.*

A ce dernier trait-là je reconnois mon frere.
(*A Araminte.*)
Çà, ma reine, épouſons, malgré notre diſcord.
Nous nous ſommes tous deux chanté pouilles à tort,
Moi vous nommant friponne, & vous m'appellant traître :
Nous n'avions pas, pour lors, l'honneur de nous connoître.
Bien d'autres, avant nous, en formant ce lien,
S'en ſont dit tout autant, & ſe connoiſſoient bien.

FINETTE.

Moi, quand ce ne ſeroit que pour la reſſemblance,
Je voudrois l'épouſer, ſans tant de réſiſtance.

ARAMINTE.

Si je pouvois un jour me réſoudre à ce choix,
Je le ferois, exprès pour vous punir tous trois.
Vous n'avez, je le vois, que mon bien ſeul en vue ;
Mais, en me mariant, votre attente eſt déçue.
Oui, je l'épouſerai, pour me venger de vous,
Lui donner tout mon bien, & vous déſoler tous.

MÉNECHME.

Ce ſera très-bien fait.

DÉMOPHON, *au Chevalier.*

Vous, acceptez ma fille,
Puiſqu'un coup du haſard vous met dans ma famille.
Je voulois un Ménechme; en lui donnant la main,
Vous ne changerez rien à mon premier deſſein.

LE CHEVALIER.

Dans l'excès du bonheur, que le deſtin m'envoie,
Mon cœur ne peut ſuffire à contenir ſa joie.

VALENTIN.

Chacun, Finette, ici ſonge à ſe marier;
Marions-nous auſſi, pour nous déſennuyer.

FINETTE.

A ne t'en pas mentir, j'en aurois grande envie:
Mais je crains...

VALENTIN.

Que crains-tu?

FINETTE.

De faire une folie.

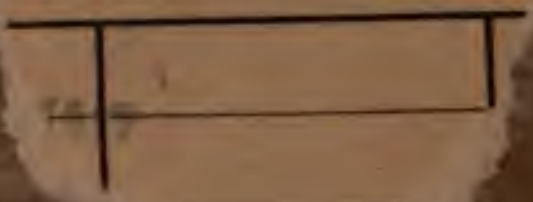
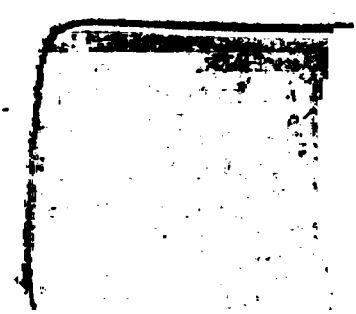
VALENTIN.

J'en fais une cent fois bien plus grande que toi,
Et je ne laiſſe pas de te donner ma foi.
(*Aux Auditeurs.*)
Meſſieurs, j'ai réuſſi dans l'hymen qui s'apprête;
De myrthe & de laurier je vais ceindre ma tête:
Mais ſi je méritois vos applaudiſſemens,
Ce jour mettroit le comble à mes contentemens.

Fie du Tome ſecond.

TABLE
DES PIECES
Contenues dans ce ſecond Volume.

LE DISTRAIT.
LE RETOUR IMPRÉVU.
LES MÉNECHMES, ou LES JUMEAUX.

THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY
REFERENCE DEPARTMENT

ok is under no circumstance
taken from the Building